

ANTICIPATION

PIERRE BARBET

CITÉS DES ASTÉROÏDES



fleuve noir

ANTICIPATION

PIERRE BARBET

CITÉS DES ASTÉROÏDES

Jacques Maurel mène une existence paisible sur le satellite géant *Von Braun* et travaille à de multiples projets.

Une nouvelle cité, *Kirkwood*, est mise en chantier près des astéroïdes entre Mars et Jupiter. Là se trouvent d'incroyables richesses minérales. Mais la métropole proteste : elle craint la puissance des colonies de l'espace.

Alors un cataclysme se produit : le champ magnétique terrestre disparaît. Les vents solaires frappent les humains qui meurent comme des mouches.

Les gouvernants quittent la planète et s'emparent de la base lunaire : ils veulent conquérir les Oasis de l'espace grâce à leurs astronefs. Repoussés par l'énergique défense dirigée par Maurel, ils sont ensuite capturés.

Maintenant les Oasis peuvent construire des écrans qui protégeront la Terre des jets de particules solaires.

Plus tard, le champ magnétique redeviendra normal.



PIERRE BARBET

CITÉS DES ASTÉROIDES

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

6, rue Garancière - PARIS VI^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40)

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1981, « Editions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous pays, y compris
l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN 2-265-01627-6

CITE DES ASTEROIDES

retrace la conquête de l'espace proche de la Terre par nos descendants. *OASIS DE L'ESPACE*, premier épisode de cette série, dépeignait l'établissement des Cités aux points de Lagrange, entre la Terre et la Lune.

Le second volume montre l'extension de ces Cités, leur migration vers une source presque inépuisable de minéraux : les astéroïdes qui orbitent entre Mars et Jupiter.

Les pionniers d'*OASIS DE L'ESPACE* affrontaient une révolte des pays en voie de développement qui tentaient de s'emparer de ces intarissables sources d'énergie. Dans *CITES DES ASTEROIDES*, les habitants de ces lointaines îles de l'espace tendent à devenir autonomes de la mère patrie. Les colons veulent leur indépendance : ils disposent de ressources suffisantes pour ne plus être tributaires de la Terre.

Tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes si cette planète n'affrontait une épreuve terrible : tous les 700 000 ans, ses pôles magnétiques s'inversent, laissant sans protection la surface du sol, balayée par les particules vomies au cours des éruptions solaires.

Seule la construction d'un écran protecteur éviterait une série de catastrophes : mutations génétiques, brûlures provoquant des cancers cutanés, troubles oculaires, ralentissement de la photosynthèse entraînant la perturbation de toutes les chaînes alimentaires; le spectre de la famine menace...

Deux tendances s'opposent : quelques Cités veulent abandonner la construction des nouvelles Oasis près des astéroïdes, d'autres s'y refusent.

Pourtant le temps presse!

L'idéal serait de mettre en place une sphère de Dyson autour du Soleil, mais la technologie actuelle est-elle assez avancée? Beaucoup pensent que ce ne sera possible que plus tard, lors de la troisième phase de la conquête du système solaire, en même temps que la terraformation de Mars et de Vénus.

Jacques Maurel, héros d'OASIS DE L'ESPACE, devra résoudre ces nouveaux problèmes...

CHAPITRE PREMIER

Jacques Maurel, assis dans le poste de commandes du *Boussenard*, contemplait attentivement le Soleil familier vers lequel se dirigeait l'astronef, cap sur la Cité *Von Braun*, qui orbitait entre la Terre et la Lune.

Le voyage de huit mois touchait à sa fin : il avait mené les pionniers de l'espace vers Jupiter et les astéroïdes pour une mission de reconnaissance dont les résultats s'avéraient prometteurs. Des blocs de glace avaient été prélevés parmi les Troyens (1) et, propulsés par des remorqueurs spéciaux, ils s'acheminaient vers les points de Lagrange où se trouvaient l'Oasis de l'espace européen, *Von Braun*, les deux Cités américaines *Armstrong* et *Glen*, les satellites russes *Gagarine* et *Terechkova*, ainsi que les deux nouvelles stations orbitales chinoise et indienne.

Le calme régnait à bord ; il se remémorait les péripéties de la lutte menée à bord de *Von Braun* contre le commando qui avait réussi à s'emparer de la Cité. Les envahisseurs désiraient contrôler les inépuisables sources d'énergie qu'elle tirait du

(1) Essaim d'astéroïdes sur l'orbite de Jupiter.

rayonnement solaire et qu'elle répercutait sur Terre sous forme de micro-ondes.

Maintenant, les pays en voie de développement pouvaient, eux aussi, bénéficier de cette manne, et la Terre en paix jouissait d'une abondance telle qu'elle n'en avait jamais connu au cours de son histoire.

— Alors, vieux, à quoi songes-tu? fit une voix amicale.

Jacques se retourna; l'astronome Antonio Crusca venait de le rejoindre. A l'époque de la rébellion, il avait activement collaboré avec lui sous le nom de guerre de Véga (1).

— Bah! A ce qui nous attend à notre retour... Je crains que nous ne devions affronter d'autres problèmes...

— Allons donc! Nous apportons d'excellentes nouvelles: les astéroïdes constituent bien la zone idéale pour implanter les futures Cités de l'Espace. Les Lagrangiens ont eu connaissance de notre rapport et ils ont déjà mis en chantier la flotte qui permettra de construire ces merveilleuses Oasis. Enfin, j'en ai terminé avec ces voyages!

— Je sais... Nos compatriotes coloniaux ont accueilli avec enthousiasme cette perspective qui relancera la conquête du système solaire. Par contre les gouvernements terriens sont franchement hostiles: ils ne voient pas l'utilité de s'éloigner autant de la mère patrie. Notre planète dispose d'énergie en abondance. Pourtant le redoutable pouvoir que nous détenons rend soucieux ses dirigeants. Du jour au lendemain, nous pouvons décider de cesser d'envoyer nos micro-ondes: la richesse de ses colonies fait

(1) Voir *Oasis de l'Espace*, du même auteur.

craindre à la métropole que nos compatriotes lagrangiens ne veuillent couper le cordon ombilical et accéder à l'indépendance.

— Evidemment, tu n'as pas tort ! J'en ai parlé à Lournay qui commande *Von Braun* et il m'a laissé entendre à mots couverts que les prochaines élections pourraient bien nommer un séparatiste à sa place... Sacrénom ! Pourquoi les humains cherchent-ils toujours à créer des emmerdements ? Nous avons tout pour être heureux et voilà qu'ils suscitent de nouvelles tensions...

— Oh, cela n'a rien d'étonnant : notre race désire toujours pousser de l'avant ! Les Lagrangiens sont devenus trop nombreux pour leurs Cités, nous amenons la preuve que, près des astéroïdes, de nouveaux colons disposeront à foison de tous les minerais indispensables à l'industrie, d'eau et leur indépendance sera assurée. Alors, ils n'accepteront jamais que la Terre les empêche de conquérir l'espace. Les séparatistes sauteront évidemment sur l'occasion !

— Entre nous, reprit l'astronome, je ne vois pas pourquoi les Terriens s'immisceraient dans nos affaires. Après tout, nous n'avons pratiquement plus besoin d'eux, sauf pour quelques rares appareils de haute technologie et pour introduire de nouvelles espèces animales et végétales dans nos Cités. Et puis, nous continuerons à leur fournir de l'énergie, que veulent-ils de plus ?

— C'est précisément là où le bât les blesse. Souviens-toi des anciennes colonies établies sur les autres continents par les Européens. Dès qu'elles sont devenues capables de se passer de la métropole, elles ont lutté pour leur indépendance. L'histoire est un éternel recommencement : la perspective de nous

voir devenir trop puissants donne des cauchemars aux dirigeants terriens.

— D'accord, nous allons affronter une situation identique, mais les séparatistes ne l'emporteront peut-être pas; si Lournay reste au pouvoir, la métropole n'a rien à craindre.

— Dans l'immédiat, peut-être, seulement la situation est identique sur les autres Cités. Tous les Lagrangiens renâclent lorsque les Terriens veulent mettre le nez dans leurs affaires! Crois-moi, avant un an, il y aura du grabuge.

— Possible! Ce n'est pas une raison pour modifier nos projets : dans six mois une nouvelle Cité sera construite près des astéroïdes, dans un an elle sera opérationnelle, les Terriens ne peuvent entraver la marche du progrès!

— A moins qu'ils ne nous lancent un ultimatum et qu'ils ne veuillent mater ces Oasis trop indépendantes. Tu sais, comme moi, qu'une telle opération est parfaitement possible. Une guerre de l'espace serait affreuse...

— Bah! Nous n'en sommes pas là... Une fois de retour, tu en discuteras avec Lournay et avec Josette; ils ont sûrement reçu des informations sur ces problèmes. Au fait, comment va ton épouse?

— Très bien, aux dernières nouvelles : elle doit accoucher d'un jour à l'autre. Elle ne m'a pas accompagné dans cette dernière expédition du fait de son état.

— Veinard! Tu vas connaître les joies de la famille... Moi, pauvre célibataire, personne ne m'attend!

— Allons donc, je suis sûr que tes nombreuses

conquêtes se jetteront sur toi dès qu'elles apprendront ton arrivée!

— A moins qu'elles ne m'aient complètement oublié : loin des yeux, loin du cœur. Je serai fixé dans deux jours. A propos, le propulseur ionique qui avait des faiblesses est-il réparé?

— Oui, il s'agissait d'un pépin mineur sur un déflecteur. Les équipes de réparation l'ont remplacé sans problème. Il faudra féliciter les ingénieurs qui ont construit ce sacré *Boussenard* : pendant la traversée, nous n'avons eu aucun ennui sérieux.

— Je ne m'en plains pas, au contraire... Bon! Je te laisse, il faut que j'aille mettre la dernière main aux nouvelles cartes des astéroïdes. Grâce à nos atlas photographiques et à nos ordinateurs, nous connaissons maintenant la position et la trajectoire de tous les blocs rocheux de plus de cent mètres de diamètre. La navigation dans ces parages va devenir une sinécure...

— Bon courage! Moi, je vais me coucher. Je veux être en forme pour accueillir ma tendre épouse...

Jacques quitta la passerelle, laissant les officiers de garde surveiller leurs radars et les innombrables voyants. De toute manière, l'ordinateur du bord veillait : pendant la traversée des Grecs (1), il avait été le premier à signaler un astéroïde sur le point de percuter le navire. Grâce à lui l'incident n'avait eu aucune suite.

Lorsqu'il regagna la passerelle le lendemain matin, après un sommeil réparateur, Jacques jeta un coup d'œil par un hublot : la Cité *Von Braun* était en vue.

De loin, elle ressemblait à une maquette construite

(1) Autre essaim d'astéroïdes proche de l'orbite de Jupiter.

par un modéliste amoureux de son travail. Les deux coupoles hérissées d'antennes qui surmontaient l'immense cylindre de 120 kilomètres de long paraissaient minuscules. Tout autour, l'énorme couronne de miroirs synchronisés orbitait lentement. Elle réfléchissait les rayons solaires sur les panneaux transparents de la station, illuminant l'intérieur, procurant aux humains et aux plantes l'ensoleillement indispensable.

Sur la droite se trouvait le cylindre jumeau tournant en sens inverse; à son bord, un million de Lagrangiens menaient une existence laborieuse dans un paradis artificiel, au sein d'une riante campagne.

Au-delà s'étendaient les stations agricoles, les usines, les chaînes de montage des navettes, les laboratoires de recherche.

Plus loin encore, c'étaient les panneaux de cellules photovoltaïques reliés à une centrale sphérique qui envoyait vers la Terre l'énergie dont elle était toujours plus avide.

La planète évoquait un joyau précieux avec ses océans turquoise, ses continents ocre surmontés de nuées nacrées.

L'astrot se sentait plein d'orgueil à la vue de cette titanesque Oasis, sa véritable patrie qui matérialisait la maîtrise de l'homme sur la matière... Comme tout aurait été simple si certains gouvernants trop avides ne menaçaient la paix par leurs visées impérialistes! L'homme, cet animal intelligent, porte en son cœur le désir de puissance, ses instincts ancestraux le portent à dominer ses semblables. Pourtant il serait merveilleux de construire d'autres Cités pareilles à celle-ci, de préparer les tremplins qui, plus tard, permettraient de s'élancer vers les étoiles, d'accomplir le

grandiose destin de l'humanité qui la mènerait vers de nouvelles planètes, vers des civilisations inconnues...

Oui, quoi qu'il arrive, il fallait assurer l'avenir de son fils! (Il se prit à sourire.) Son fils... après tout, ce serait peut-être une fille aussi belle que sa mère... Pourvu que Josette n'ait pas souffert de son dernier voyage dans l'espace : le Soleil était en pleine éruption et le bouclier de l'astronef ne l'avait peut-être pas complètement protégée des radiations... Enfin, il serait bientôt fixé.

Jacques hocha pensivement la tête. Une nouvelle fois, il se trouvait à la croisée des chemins; son influence parmi les Lagrangiens faisait de lui le seul homme capable d'assurer leur avenir et son tempérament de lutteur le poussait à assumer pleinement ses responsabilités.

— Commandant, intervint l'officier de quart, votre navette est parée. Le *Boussenard* est stoppé...

— Merci, je vais quitter le bord. Faites transférer mes bagages et les échantillons que nous avons ramenés.

— A vos ordres!

Maurel salua et quitta la passerelle. Il se rendit au hangar où se trouvait l'accélérateur magnétique propulsant les navettes. Là, un pilote l'attendait. Il s'assura que ses bagages avaient bien été placés dans la soute, puis embarqua dans l'habitacle prévu pour six personnes.

Distraitement, il assista au processus habituel de décollage : installation de la navette dans le tube de l'accélérateur, dépressurisation, puis lancement de l'engin dans le vide.

Quelques minutes plus tard, l'appareil se posait sur

le terrain de la coupole Nord, des grappins l'immobilisèrent et le déposèrent dans le tube qui l'amena sur son berceau dans l'immense garage de la Cité.

Le panneau d'entrée se referma, la pression fut rétablie.

Jacques Maurel était de retour chez lui...

Après avoir salué le pilote, il sortit de la navette et se trouva en présence d'un grand gaillard à la physionomie franche et sympathique.

Tous deux échangèrent une cordiale poignée de main.

— Eh bien! mon vieux Claude, ça fait rudement plaisir de te revoir!

Lournay grimaça un sourire :

— Je suis fichtrement content que tu sois de nouveau des nôtres! J'avais beau savoir que ton périple s'était effectué sans incidents majeurs, je craignais toujours un pépin de dernière heure...

— Alors, quoi de neuf sur *Von Braun*?

— Pas de problèmes techniques, seulement des emmerdements avec la métropole... Arrive, nous en parlerons chemin faisant : je t'accompagne chez toi.

— Et Josette? s'enquit Maurel en emboîtant le pas à son ami.

— En pleine forme! répondit simplement Claude. Tu pourras le constater dans quelques minutes.

Les deux hommes cheminèrent sans mot dire jusqu'au terminal du magnéplane, ils prirent place dans l'un des compartiments ovoïdes qui sillonnaient le long cylindre selon son axe central et le véhicule démarra aussitôt.

Jacques eut un regard admiratif sur la verte campagne sillonnée de rivières, avec ses lacs émeraude, ses bosquets verdoyants : quelle beauté! Quel

Eden après ces longs mois passés dans l'austère astronef près de la planète géante !

Cependant Claude poursuivait :

— J'ai pris connaissance de tes rapports : tu préconises l'installation rapide de nouvelles Oasis près des astéroïdes ; selon toi, les conditions sont excellentes pour cette implantation.

— Aucun doute là-dessus ! Les nouveaux colons y bénéficieront de tout ce qui est indispensable : métaux à foison, de l'eau, et cela dans des conditions économiques remarquables. Il suffit d'accélérer un bloc pour l'amener à peu de frais vers les usines ; plus besoin comme ici de vaincre la pesanteur lunaire avec un magnéplane. C'est le site rêvé !

— Je suis entièrement d'accord avec toi et nos voisins des Cités américaines, russes, chinoise et hindoue partagent notre avis. Dès que tu nous as donné le feu vert, nous avons mis en chantier les navires et les remorqueurs destinés à implanter là-bas de nouvelles colonies. L'expédition peut partir demain. Seulement voilà : les responsables terriens ont eu vent de nos projets et ils y opposent un veto absolu...

— Incroyable ! Mais en quoi cela peut-il bien les gêner ? Nous continuerons à les approvisionner en énergie...

— Evidemment ! Seulement, tu connais leur jalousie à notre égard. Ils craignent que, devenus trop puissants, nous ne soyons tentés d'annexer la métropole... Déjà, ils ont montré le bout de l'oreille en interdisant de construire des armements offensifs. Seules les armes légères destinées à repousser un commando, comme nous l'avons fait naguère, sont autorisées. Ils préféreraient de beaucoup que nous

consacrions nos ressources à terraformer Vénus. Or tu sais comme moi que le processus de transformation de son atmosphère par des micro-organismes qui produiraient de l'oxygène à partir de son gaz carbonique demanderait des siècles!

— Eh bien, pourquoi ne pas se passer de leur autorisation? Après tout, nos Oasis sont pratiquement autonomes, sauf en ce qui concerne les minerais expédiés par le magnéplane lunaire.

— Cela reviendrait à une déclaration d'indépendance et tu sais quelles en seraient les conséquences : ils contrôlent la Lune et nous couperont le ravitaillement!

— J'y ai pensé, imagine-toi! C'est la raison pour laquelle je n'ai pas tout divulgué dans mon rapport : en ce moment, d'énormes blocs rocheux, des icebergs de glace, en provenance des astéroïdes ont mis le cap sur nos Cités. Bientôt, nous disposerons d'assez de réserves pour nous passer de la Lune!

— Formidable! Tu es un type énorme..., s'esclaffa Claude en donnant une tape dans le dos de son compagnon. Alors, plus de problème : nous démarrons la construction d'une Cité près des astéroïdes.

— A condition toutefois d'éviter à tout prix un conflit entre la Terre et nous : tu sais combien nous sommes vulnérables, des missiles téléguidés peuvent aisément détruire nos panneaux solaires, ou perforer notre coque!

— Alors, ce serait la guerre et ils savent que nous ferions tout sauter plutôt que de les laisser mettre la main sur nos Oasis. Je ne pense pas qu'ils accepteront de tuer la poule aux œufs d'or! assura Claude.

— C'est pourquoi il faut les mettre devant le fait accompli : expédier nos astronefs vers les astéroïdes,

tout en donnant l'assurance formelle que nos livraisons d'énergie seront maintenues et même augmentées par la suite, lorsque nous disposerons de cette inépuisable source de matières premières, de quoi alimenter des dizaines de Cités pendant 4 000 ans!

— Nous en discuterons avec les responsables des autres satellites, je suis persuadé qu'ils seront de notre avis.

La nacelle venait de s'arrêter sur une plate-forme dominant de vertes collines. Les deux amis quittèrent leur compartiment et se dirigèrent vers le garage des véloplanes à ballonnets d'hélium. Ils enfourchèrent chacun l'un de ces engins et commencèrent à pédaler, se dirigeant vers un riant cottage niché dans un bois de pins, près d'un petit lac sillonné par des voiliers.

Il fallait être un Lagrangien de longue date pour ne pas être stupéfait par le paysage qui les entourait : ni haut ni bas, mais au-dessus de leurs têtes d'autres maisonnettes, d'autres lacs et l'horizon du long cylindre était masqué d'une brume bleutée où erraient paresseusement des nuages ténus.

Claude et Jacques posèrent leur véhicule sur la pelouse bien tondue qui entourait la villa et les attachèrent à des anneaux, puis ils se dirigèrent vers la véranda.

— Tu as bien prévenu Josette de mon arrivée?

— Evidemment! Je n'allais pas la laisser languir...

— Curieux, d'habitude, elle guette mon arrivée.

Il traversa l'entrée à grandes enjambées et pénétra dans la salle de séjour où des bouquets de fleurs donnaient une note colorée : personne...

— Josette! Où es-tu?

— Dans ma chambre, chéri...

Jacques se précipita et poussa la porte, puis

s'immobilisa, stupéfait : à côté du lit où reposait sa femme, il y avait un berceau avec, à l'intérieur, un bébé tout nu qui dormait à poings fermés.

— Félicitations à l'heureux papa! s'exclama Claude qui arrivait sur ses talons.

— Espèce de cachottier! Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu? s'écria Jacques en se précipitant vers sa femme et en la couvrant de baisers.

— Pour te faire la surprise! répliqua son ami. Et je crois avoir réussi...

— Comment s'appelle-t-il?

— Paul... Il a dix jours aujourd'hui, répliqua fièrement sa femme. Je l'allaites et il a un appétit d'ogre...

— Tiens, pourquoi ce pansement? demanda Jacques en désignant le bras de son fils.

— On lui a prélevé quelques cellules. C'est la nouvelle mode, il paraît que, si l'on veut obtenir des clones plus tard, il est préférable d'utiliser un matériel génétique jeune. D'ailleurs, on lui a aussi fait des injections afin de le préparer à recevoir des greffes, le cas échéant.

— Bigre! On n'arrête pas le progrès; tout s'est bien passé?

— Sans problème! Il est arrivé juste à terme, ponctuel comme son père.

— Allons, ce jeune homme est à féliciter; il faut fêter cela...

— J'ai une bouteille de champagne au frais.

— Je vais la chercher, assura Claude. Restez ensemble, les tourtereaux...

Jacques s'assit sur le bord du lit et murmura :

— Tu sais que tu m'as bigrement manqué...

— Toi aussi, chéri! La prochaine fois, je ne te laisserai pas partir seul...

— Espérons que je pourrai rester tranquille ici un bout de temps!

— Je n'aime guère ta manière de parler; tu as appris de mauvaises nouvelles? Pourtant Claude m'a tenu chaque jour au courant de tes messages. Il paraît que les astéroïdes constituent un emplacement idéal pour de nouvelles Cités.

— Oui, un véritable paradis! Seulement, notre mère patrie fait des difficultés, les Terriens craignent que nous ne devenions trop puissants...

— Que redoutent-ils? Nous n'avons aucune visée impérialiste...

— Non, ils désirent seulement s'affranchir de la tutelle de la métropole et cela crée des tensions...

Sur ces entrefaites Claude revint portant sur un plateau trois coupes pleines à ras bord.

Il en tendit deux à ses amis et leva la sienne en déclarant :

— A la santé de Paul Maurel! Félicitations à ses parents!

Tous burent une gorgée et Jacques constata :

— Hum! Excellent; j'en avais presque perdu le goût, nous n'en avons pas à bord; la prochaine fois j'en ferai stocker une caisse dans la soute.

— Pendant que nous y sommes, j'ai aussi une grande nouvelle à t'annoncer : je me marie dans huit jours!

— Pas possible! Moi qui te croyais un célibataire endurci... Et quelle est l'heureuse élue?

— Gertrud Landeman...

— Gertrud! Quelle merveilleuse idée; c'est la

meilleure amie de Josette, mais c'était une féministe enragée...

— Et c'est chez toi que j'ai fait sa connaissance! Elle venait tenir compagnie à ta femme, et nous avons sympathisé; elle a fini par accepter de m'épouser.

— Eh bien, à mon tour de te féliciter! J'espère que Josette sera sur pied pour la cérémonie.

— Oh, tu sais, ce sera très simple, juste nos parents, la fille de Gertrud et quelques amis. Bon! Je me sauve : elle m'attend... On se voit demain matin à la salle de conférences Nord : tous nos voisins des Cités de l'espace veulent t'entendre.

— Tu peux compter sur moi...

Lorsque Claude fut parti, Josette sourit à son mari et lui tendit les bras, puis elle se blottit contre sa poitrine en chuchotant :

— Comme c'est bon de te sentir près de moi... Tu sais, j'avais affreusement peur... La navigation dans les parages des astéroïdes est si dangereuse!

— Pas tellement, chérie : avec les radars et notre ordinateur, nous n'avons jamais couru de véritable danger. Et maintenant, grâce à nos relevés, à nos cartes, le secteur deviendra aussi sûr que les parages de la Terre!

— Raconte; ce doit être un spectacle merveilleux!

— Certes! Pourtant, ils ne sont pas aussi proches les uns des autres qu'on le pense : jamais on n'en aperçoit plus d'une dizaine à l'œil nu. Le plus extraordinaire, c'est Jupiter : de là-bas, on voit distinctement la tache rouge et ses satellites. Quel monde immense! On se sent vraiment tout petit à côté...

— Crois-tu que la réunion de demain donnera le

feu vert pour la construction de nouvelles Oasis de l'espace près des astéroïdes?

— J'en suis persuadé; et toi?

— Oh, ici l'opinion publique est tout à fait favorable à ce projet. Ce sont les Terriens qui feront des difficultés...

— Tant pis pour eux, moi je suis décidé à passer outre. Après tout, cela ne les regarde pas, du moment que nous continuons à leur livrer de l'énergie.

— Et s'ils lançaient une expédition contre nous?

— Je l'ai déjà dit à Claude : ils ne prendront pas le risque de détruire nos installations. Non, pour moi pas de problème, il faut envoyer immédiatement une expédition là-bas.

— Cette fois, je te suivrai avec Paul! Tant pis s'il y a des risques : je ne veux plus jamais être séparée de toi aussi longtemps...

Un baiser les unit, puis Jacques fut appelé par une sonnerie : on apportait ses bagages.

Jusqu'au dîner, il mit de l'ordre dans ses affaires, réunissant des dossiers pour la conférence du lendemain. Ensuite, il mangea de bon appétit avec Josette et alla se coucher après avoir embrassé son fils... La journée suivante serait fatigante...

A l'aube, le réveil-radio le fit sursauter.

Les panneaux mobiles simulaient des nuits et des jours, de 12 heures comme sur la Terre.

Les services météorologiques annoncèrent une averse programmée pour une demi-heure.

L'air se parfuma de l'odeur de l'humus et des fleurs, une senteur à laquelle il n'était plus habitué. Après une délicieuse douche sous la pluie, il assista à la tétée de son fils et dégusta son petit déjeuner. Une fois habillé, il prit son porte-documents, puis

embrassa sa femme en lui souhaitant une bonne journée et il la prévint qu'il ne pourrait peut-être pas rentrer à midi.

Une surprise l'attendait lorsqu'il sortit de sa villa : des véloplanes l'entourèrent et une fanfare lui donna l'aubade.

Des banderoles portaient des souhaits de bienvenue.

Lorsque les flonflons se turent, le porte-parole du comité déclara :

— Cher ami, nous sommes très heureux de vous avoir de nouveau parmi nous ! Après avoir rempli avec succès votre mission, d'importantes tâches vous attendent. Sachez que l'immense majorité des Lagrangiens souhaite construire de nouvelles Cités près des astéroïdes. Une nouvelle fois, tous vous font confiance. Vive Jacques Maurel ! Nous vous soutiendrons quelle que soit la décision que vous prendrez...

— Je suis extrêmement touché de votre accueil ! répliqua l'astrot. Il est vrai que la Cité *Von Braun* se trouve devant de nouveaux problèmes. Je suis convaincu qu'il faut aller de l'avant et construire d'autres Oasis. Ce matin, nous prendrons sans doute une décision capitale qui engagera l'avenir de nos compatriotes. Je ne suis pas partisan d'une rupture avec la métropole, mais je veux que notre indépendance soit reconnue et je ferai l'impossible pour y parvenir. Merci de votre soutien...

Des acclamations saluèrent ce petit discours, tandis que les manifestants lançaient une pluie de pétales de fleurs.

Jacques leva les bras en signe de remerciement et enfourcha son véloplane pour gagner la station de magnéplanes. Ses partisans l'escortèrent jusque-là.

Dix minutes plus tard, il retrouvait Claude dans la salle de conférences où se trouvaient réunis tous les dirigeants des Cités voisines.

Un tonnerre d'applaudissements le salua tandis qu'il montait à la tribune.

— Tu vois, murmura son ami, tout se passe très bien : je crois que nous parviendrons à réunir une majorité en faveur de notre projet.

Claude se borna à sourire et prit place devant le microphone, disposant divers documents sur la table, puis il déclara d'un ton chaleureux :

— Je vous remercie d'être venus à cette réunion qui fera date dans l'histoire de nos Cités. Je retrouve ici de vieux amis comme Bob Douglas et Wladimir Lebedev, des combattants de la lutte héroïque menée contre les envahisseurs qui voulaient s'emparer de nos Cités. D'autres, plus jeunes, n'ont pas participé directement à notre libération ; je suis sûr qu'ils se montreront à la hauteur de leurs anciens. Nous devons en effet prendre une décision capitale. Faut-il, oui ou non, trancher les liens qui nous lient à la Terre et devenir indépendants ?

Un brouhaha lui coupa la parole, les Séparatistes clamaient leur approbation, d'autres paraissaient plus réticents.

Jacques attendit un moment et reprit :

— Nos Cités ont toujours fait l'objet de nombreuses convoitises, vous ne l'ignorez pas. Elles subviennent maintenant à leurs besoins et peuvent même envisager d'essaimer dans la région des astéroïdes qui, j'en suis certain maintenant, constitue l'emplacement rêvé. Malheureusement les gouvernements terriens ne veulent plus collaborer à la construction de nouvelles Cités pour se consacrer à la

terraformation de Vénus. Cette perspective semble, à première vue, séduisante, mais il faudra de nombreuses générations avant de rendre cette planète habitable.

« Dans l'immédiat, un seul projet est rentable : l'installation de colons près des astéroïdes. Une épreuve de force est imminente. Pourtant, croyez-le bien, il n'entre nullement dans mes intentions de couper toutes relations avec la Terre et de me livrer à un chantage sur l'énergie ! Au contraire, je désire donner une assurance solennelle à la métropole pour qu'il n'existe aucune ambiguïté : la construction d'une Cité près des astéroïdes ne modifiera en rien nos livraisons, j'en prends l'engagement solennel. Malgré nos différences de vues, nous entretiendrons des relations amicales avec la Terre et notre métropole peut compter sur nous en cas de besoin. »

Des applaudissements nourris saluèrent cette déclaration, une fois le silence revenu, Jacques se tourna vers Bob Douglas :

— Je désire que tu exposes ton point de vue avant de procéder à un vote, tu as la parole...

— Mon cher Jacques, je puis t'assurer que nous partageons entièrement ton avis. Notre histoire a montré que, le moment venu, les Américains avaient su lutter pour leur indépendance, sans oublier les dettes contractées envers leur pays d'origine. Pendant la Première et la Deuxième Guerre mondiales, nous avons envoyé nos fils combattre pour libérer l'Europe. La situation est identique : nous voulons pouvoir décider librement de notre avenir sans faire preuve d'ingratitude à l'égard de la Terre.

L'Américain se rassit et Jacques reprit :

— Wladimir, quelle est l'opinion des Cités que tu représentes ?

— Les liens qui nous unissent à notre patrie, la Russie, sont plus étroits que ceux des Cités occidentales. Il est certain que Moscou réagira vivement à cette nouvelle, cependant, je suis décidé à soutenir cette expédition et à déclarer notre indépendance si une majorité le décide dans mes deux Oasis, après un référendum.

— Je te remercie : je désire maintenant entendre Yuan Yat-Sen, de la Cité chinoise...

Le petit homme voûté, au regard brillant d'intelligence, se leva, poussa un profond soupir et déclara :

— Confucius a dit : *Le grand motif de bien se conduire, ce doit être la crainte et le respect du Ciel... C'est lui qu'il ne faut pas irriter... Or le Ciel veut le bien et hait le mal. Il aime la justice et déteste l'injustice.* Nos liens avec la Chine sont aussi étroits que ceux de nos voisins russes avec leur patrie. Pourtant, il me semblerait injuste d'empêcher les Lagrangiens de recueillir le fruit de leurs efforts. Les Cités des astéroïdes sont promises à un grand avenir, il est donc juste qu'elles soient construites. J'en référerai à mes compatriotes et ils décideront de notre indépendance, étant entendu qu'une alliance étroite sera établie avec les autres Oasis.

— La sagesse a parlé ; qu'en dit notre ami Sanjiva Shastri ?

L'Hindou, au crâne enserré d'un turban, tirait sa longue moustache brune d'un air perplexe.

— Notre Cité est la plus jeune des Oasis de l'espace et nous sommes encore tributaires de la Terre dans bien des domaines. D'un autre côté, la contribution du Pakistan à la construction de *Gandhi*

rend les choses encore plus compliquées, car toute demande d'autonomie sera considérée comme un désir de rompre les contacts avec les musulmans de notre péninsule. Même si les autres Cités nous aidaient, nous aurions de grands ennuis. Par ailleurs, nous devons affronter un problème de surpopulation qui pourrait être amélioré par l'envoi de colons vers les astéroïdes.

« Je suis donc incapable de prendre une décision : il me faudra consulter les habitants de *Gandhi* ; je crains que leur réponse ne soit négative. Chez nous, en effet, il existe des liens familiaux très étroits. La majorité de mes ressortissants n'acceptent de venir dans l'espace qu'à la condition de retourner dans leur patrie, de revoir le Gange avant de mourir... Notre indépendance serait donc catastrophique pour eux, car elle entraînerait une rupture avec notre pays d'origine. »

— Cette franchise vous honore, assura Jacques. Apparemment une forte majorité se dessine en faveur de notre projet. Comme il importe de ne pas perdre de temps, nous allons maintenant discuter des modalités pratiques de cette scission. Bien entendu, aucune décision définitive ne sera prise tant que nous n'aurons pas les résultats des divers référendums...

CHAPITRE II

Deux ans s'étaient écoulés...

Jacques Maurel avait emporté la partie.

La métropole, effrayée par la perspective d'une autonomie des Cités, avait fini par donner son approbation à la construction de nouvelles Oasis de l'espace près des astéroïdes.

A la suite d'interminables marchandages et de multiples palabres, les Lagrangiens obtinrent un statut comparable à celui des anciens dominions britanniques. Leur indépendance n'était pas officiellement reconnue, mais ils disposaient d'une totale liberté pour gérer leurs Cités et en fonder de nouvelles dans le système solaire. Unique interdiction : la construction d'astronefs armés de gros tonnage. Seuls les douaniers avaient le droit d'utiliser des avisos afin de contrôler les immigrants et la cargaison des astrocargos. Les Cités elles-mêmes pouvaient assumer leur défense avec de puissants lasers et surtout détenaient un atout maître : l'énergie dont la Terre était de plus en plus tributaire. Les Lagrangiens avaient même un ministre des Affaires étrangères, chargé des relations avec les Etats terriens, qui assurerait la répartition équitable de l'énergie.

Restait un point litigieux : la rétribution de l'apport des Cités à la Terre sous forme de micro-ondes. Au début, le problème avait été résolu fort simplement : les Terriens fabriquaient des appareils et des pièces détachées qu'ils expédiaient aux Lagrangiens. Maintenant, ceux-ci n'en avaient nul besoin : leurs usines fabriquaient panneaux solaires, centres de transformation de minerais, et leur production était de meilleure qualité. Bien sûr, ils construisaient sous licence et devaient payer les brevets terriens. Seulement, cette contribution elle-même se tarissait car la recherche fondamentale avait fait de gros progrès à bord des Cités et les Terriens devenaient à leur tour tributaires des Lagrangiens.

Cet état de fait pesait lourd dans les relations entre la métropole et ses colonies. Tant que les Lagrangiens accepteraient d'éponger l'ardoise, ils obtiendraient pratiquement tout ce qu'ils désiraient. Mais les Terriens, devenus débiteurs de ceux pour qui ils avaient construit les satellites géants, commençaient à penser qu'il faudrait évincer les autonomistes pour que les Cités redeviennent de simples annexes, sous l'autorité de la mère patrie. Leurs partisans devenaient de plus en plus nombreux, au fur et à mesure que la créance s'éteignait. Jacques Maurel avait en effet signé un accord, stipulant que, pendant dix ans, l'énergie livrée serait payée par l'apport initial de la Terre lors de la construction des Cités. Ensuite, il faudrait trouver autre chose...

Certes, les Cités pourraient accepter de livrer gratuitement leur surplus, mais cette situation serait intolérable pour l'orgueilleuse Terre. Il était à craindre qu'un affrontement militaire ne se produise à la fin de cet accord, c'est-à-dire dans huit ans.

Pourtant les Lagrangiens n'avaient aucune visée impérialiste, ils constituaient une race à part : celle de l'homme de l'espace et, en dehors des Hindous, aucun d'eux n'envisageait de revenir sur la planète mère.

C'est la raison pour laquelle Jacques Maurel avait accéléré au maximum les travaux de la première Cité des astéroïdes. Là, les Lagrangiens se trouveraient à l'abri d'une attaque terrienne : tout missile serait repéré de loin et rapidement intercepté. Quant aux astronefs, leur construction sur orbite basse revenait à un prix prohibitif, alors que, dans les ateliers des Cités, leur coût était bien moindre.

Maintenant que *Kirkwood* était habitable, l'astrot s'y était installé avec sa famille. Cette cité devait son nom à l'astronome qui avait mis en évidence les divisions existant au milieu de l'essaim des astéroïdes. Josette avait repris ses activités d'agronome, veillant à la pousse des végétaux plantés dans la nouvelle Oasis et au bon fonctionnement des serres extérieures fournissant blé, maïs, légumes et fruits de toutes sortes. Elle avait dû s'habituer aux longues absences de son mari sans cesse en tournée d'inspection parmi les innombrables blocs de rochers errant d'une manière apparemment anarchique dans l'espace.

La technique utilisée par les mineurs de l'espace était assez simple : l'examen des spectres permettait de savoir si un bloc appartenait au groupe des chondrites (1) ou à celui des sidérolithes. Selon les

(1) Les chondrites contiennent des globules de silice vitrifiée et parfois des corps organiques, alors que les sidérolithes sont minéraux et cristallisés.

besoins, tel ou tel rocher était examiné par les spécialistes venus sur place et ceux-ci, leur choix fait, le faisaient propulser par un remorqueur de l'espace qui le dirigeait vers une centrale minière d'extraction.

Jacques, lui, s'était spécialisé dans les astéroïdes de grande taille et, ce jour-là, il avait mis le cap, à bord du *Piazzini*, sur Fortuna, d'un coquet diamètre de 229 mètres.

A bord se trouvaient également Crusca, l'astronome, ainsi que son fidèle compagnon de clandestinité, Marcel Lambert.

Tous examinaient avec attention la surface tourmentée, maculée de cratères, qui grossissait à vue d'œil.

— Ah! la vie est pleine de surprises, soupirait Jacques. On pensait naguère que les molécules carbonées de haut poids moléculaire étaient rares dans l'espace, et il n'en est rien : nos usines chimiques produisent du pétrole en abondance à partir des chondrites, ce qui nous permet de fabriquer d'innombrables matières plastiques, des composés organiques variés, alors que nous manquons de certains métaux, surtout de titane...

— Espérons que Fortuna ne nous décevra pas! Cet astre possède un nom prédestiné..., fit en souriant l'astronome.

— Au fait, as-tu des nouvelles de notre premier envoi vers L 5?

— Le remorqueur est parti depuis deux mois avec cinquante mille tonnes de produits chimiques dans des containers. Ceux-ci viennent d'acquérir une vitesse suffisante : ils ont été largués et parviendront dans les parages de L 5 dans six mois. La manœuvre s'est déroulée avec succès et nous allons lancer le

second convoi. En utilisant de nouveaux remorqueurs, nous assurerons un envoi continu à nos compatriotes. La durée du voyage de chaque remorqueur sera de quatre mois. Compte tenu des réparations, du changement d'équipage, il faut compter une période de rotation de cinq mois.

— Reste le problème du peuplement de *Kirkwood*, reprit Jacques. Notre nouvelle Cité est pratiquement déserte... Je ne veux recevoir à bord que des gens sûrs, des Lagrangiens nés dans l'espace. Une infiltration d'agents terriens serait catastrophique !

— En cinq ans, la population de *Von Braun* est passée de 290 000 à 1 500 000 habitants, elle atteindrait 9 200 000 au bout de vingt ans. Ces chiffres peuvent d'ailleurs être augmentés en permettant à chaque couple d'avoir deux ou trois enfants. Nous n'aurons donc aucun problème démographique.

— Possible ! Seulement, dans l'immédiat, il faut compenser les vides creusés dans les anciennes Cités dont une partie des habitants navigue vers *Kirkwood*. D'après nos accords avec la Terre, nous recevrons un nouveau contingent d'immigrants. Aucune Oasis n'en hébergera plus d'un quart de sa population totale. Tous seront surveillés attentivement par les services de sécurité. Nous ne devons en aucun cas risquer d'affronter une attaque telle que nous en avons connue...

— Bien sûr, il faut nous montrer vigilants. Crois-tu à la possibilité d'une attaque ?

— Je n'en sais rien... Tout est possible car la Terre est entièrement tributaire de nous et, le jour où les gens de la métropole devront payer l'énergie qu'ils reçoivent, nous aurons des difficultés.

— Pourquoi ne pas la livrer gratuitement? Après tout, nos excédents sont énormes!

— Je le sais... Mais tu oublies l'orgueil de nos compatriotes : jamais ils n'accepteront l'aumône. Ils considèrent que les Oasis leur appartiennent et que nous avons dérobé le fruit de leur travail.

— Il existe encore d'autres problèmes : la couche d'ozone de la Terre a été détruite en partie par le fréon des aérosols. Cela entraîne des conséquences qui pèseront lourd sur notre avenir. D'après les nouveaux immigrants, des modifications climatiques importantes se produisent : l'insolation s'accroît, le Soleil provoque des brûlures douloureuses, des cancers cutanés. Le jour il faut presque constamment porter des lunettes protectrices, sous peine d'accidents rétinien. L'évaporation provoque une intense sécheresse dans les régions jadis fertiles. Pour la première fois de notre histoire, les Terriens ont demandé la livraison de produits alimentaires...

— Et j'ai accepté de le faire, dans la limite de nos moyens, tu le sais...

— Oui, seulement cela ne suffit pas! Ils nous accusent maintenant de vivre dans l'abondance alors que des milliers de gens meurent de faim. Ils prétendent que si nous avions consacré nos moyens technologiques à la construction de nouvelles serres près de la Terre, à L 5, au lieu de créer cette nouvelle Cité, nous leur aurions apporté une aide plus abondante!

Jacques poussa un profond soupir :

— Ils n'ont pas tort! Seulement pourquoi se sont-ils montrés aussi imprévoyants? Tout le monde savait qu'il y aurait des ennuis avec la couche d'ozone... Maintenant, plus question d'abandonner

Kirkwood... Je puis seulement envisager de construire des serres à L 5 lorsque les convois partis des astéroïdes parviendront à destination !

— Je crains bien que certains exaltés ne lancent une expédition d'ici là contre nos Cités.

— Possible ! C'est la raison pour laquelle j'ai outrepassé nos accords et ordonné la construction d'astronefs armés de fort tonnage à *Kirkwood*...

— Reste à savoir s'ils seront opérationnels à temps !

— Bah ! En six mois on peut faire du bon travail avec les minerais dont nous disposons ! Si seulement je mettais la main sur un filon de sphène ou d'ilménite, nos ennuis avec le titane seraient terminés, j'en ai besoin pour ces sacrés vaisseaux !

— Espérons que cette fois, nous aurons plus de chance... Mais je voudrais encore te parler de la Terre...

— Quoi encore ? Je commence à en avoir assez de cette sacrée planète !

— Une minute de patience, tu ne le regretteras pas. Notre mère patrie est protégée des particules solaires par son bouclier magnétique. Or, tous les 700 000 ans, les pôles s'inversent. Dès la fin du xx^e siècle, on a constaté que le champ magnétique terrestre diminuait, lentement, il est vrai. Or, de récents rapports de mes collègues de *Valentina Terechkova* indiquent que ce processus s'accélère. Impossible de savoir quand le magnétisme terrestre disparaîtra, mais il peut être nul dans un an... Alors, les ennuis que connaissent les Terriens actuellement ne seront rien auprès de la catastrophe qui s'abattra sur eux, car nous serons au maximum du cycle solaire de 11 ans !

— Sacrénom ! Tu es certain de ces informations ?

— Absolument ! Seul le délai dans lequel elle surviendra est imprévisible. De toute manière, nos compatriotes sont en sursis...

— Et alors, ce sera la ruée vers les Oasis de l'espace, bien à l'abri derrière leurs boucliers protecteurs. Eh bien, mon vieux, il ne manquait plus que ça !

Sur ces entrefaites, Marcel vint les rejoindre :

— Dites donc, les amis, vous rêvez ? Nous sommes stoppés, la navette est parée, nous n'attendons que vous pour explorer Fortuna...

— O.K. ! J'arrive ! répondit Jacques qui ajouta à l'intention d'Antonio : Pas un mot à personne, nous en reparlerons plus tard. Il faut réfléchir à ce nouveau problème...

Le commandant se dirigea vers la salle des navettes où il revêtit un scaphandre avec l'aide d'un astrot. Il était si préoccupé qu'il dut s'y reprendre à quatre fois avant de réussir à enfiler ses manches.

Antonio restait à bord afin d'effectuer des observations, seul Marcel accompagnait Maurel.

Fortuna faisait partie de l'amas principal des astéroïdes qui orbitent entre Mars et Jupiter, là où la loi de Bode prévoyait l'existence d'une planète qui, en fait, ne s'était jamais agrégée. L'orbite de ces astres était fort capricieuse, certains, comme Hidalgo effectuaient leur périple avec un angle très prononcé sur le plan de l'écliptique. D'autres, comme Icare, sillonnaient l'espace jusqu'à l'orbite de Mercure.

Les points de Lagrange se trouvaient presque sur la trajectoire de Jupiter. Les deux points stables étaient occupés par deux amas, les Grecs et les Troyens. *Kirkwood* avait été construite parmi les Grecs et se trouvait en noble compagnie : Achille, Patrocle,

Agamemnon, Ulysse et même un Troyen égaré : Hector, l'escortaient fidèlement. Les Grecs fuyaient devant Jupiter, lui-même poursuivi par les Troyens.

— Alors, patron, tu viens ? s'exclama Marcel.

— Oui, j'arrive...

— Pas de problème ?

— Ma foi, il y a toujours des affaires en suspens : je songeais à notre contentieux avec les Terriens...

— Bah ! Ils sont bien loin d'ici et nous ne sommes plus tributaires d'eux. Alors, pourquoi s'en faire ?

— Tu as raison, occupons-nous de Fortuna...

Tous deux embarquèrent dans la navette qui quitta le navire, propulsée par le magnéplane.

Le *Piazz*i, vu de loin, ressemblait à un énorme ballon sphérique, avec, en dessus, les propulseurs ioniques et les tuyères des réacteurs chimiques servant aux modifications de cap d'une faible amplitude. D'autres sphères, plus petites, contenaient l'anti-hydrogène et l'hydrogène liquides stockés à une température proche du zéro absolu. Ces carburants dernier cri n'étaient encore produits qu'en petite quantité, mais un jour viendrait où des astronefs ressemblant au *Piazz*i cingleraient vers les étoiles emmenant à bord des colons destinés à peupler les planètes d'Epsilon Eridani ou de Tau Ceti.

Cependant, l'objectif des deux astrots grossissait à vue d'œil : l'astéroïde ressemblait à ses innombrables voisins, un bloc rocailleux irrégulier, parsemé de cratères.

— Plutôt moche, constata Marcel.

— Pardon ?

— Je disais : *plutôt moche* ! Heureusement qu'il y a de la verdure à bord de nos Cités, sans quoi je ferais de la déprime.

— Comment? Tu vois des taches de verdure?

— Allons, vieux? Ça ne va pas? Je parlais de la campagne de nos Oasis...

— Bien sûr! Où avais-je la tête! Bon : envoie le faisceau laser, je branche le spectroscope.

— O.K.! Paré... Top...

Un fin pinceau lumineux quitta le projecteur et frappa la surface dénudée, faisant jaillir un bouillonnement de lave surmonté d'une nuée de gaz ocre.

— Enregistré... Au suivant : vise donc ce monticule à droite du plus gros cratère.

— D'accord...

Les deux hommes poursuivirent leur travail pendant une vingtaine de minutes, tandis que l'ordinateur couplé au spectroscope analysait les raies produites sous l'effet de l'intense chaleur.

Puis Jacques examina la bande enregistrée et fit la moue :

— Rien de bien extraordinaire : ce n'est pas encore ici que nous découvrirons du titane...

— Question de patience! Tiens, essayons cet autre bloc qui se trouve à tribord, à un ou deux kilomètres.

— Comme tu voudras...

La nacelle s'orienta et fila vers son nouvel objectif, un astéroïde moins volumineux, qui faisait partie d'un long banc de rochers s'étendant à perte de vue.

La même manœuvre recommença, mais cette fois, lorsque Jacques examina la bande, il eut une exclamation de joie :

— Sacrénom! Cette fois, nous y sommes!

Marcel se pencha sur l'épaule de son chef et opina :

— Ouais! On a tapé dans le mille...

— Seulement, ce n'est pas avec ce caillou que nous

pourrons construire des astronefs : examinons les autres.

Derechef, le petit engin se déplaça parmi les récifs de l'espace. Le laser éclaboussa de sa lueur pourpre une vingtaine d'entre eux. Chaque fois, résultat identique. C'était un véritable filon de minerais de titane.

— Cette fois, notre problème est résolu ! s'écria Jacques. Largue vite une balise, je vais alerter un remorqueur pour expédier ce trésor près de notre usine d'extraction.

— Voilà : c'est fait... Alors, on revient à bord pour fêter ça ?

— Pas encore ! Je veux rapporter des échantillons au laboratoire pour déterminer la teneur exacte de ces rocs en titane. C'est la seule manière de savoir si nous pourrons enfin construire une flotte importante. Il faudra aussi passer au crible tout le secteur. Avertis les minéralogistes du remorqueur...

Quelques instants plus tard, les deux hommes, propulsés par leurs tuyères dorsales, filaient vers le plus proche astéroïde.

Ils freinèrent juste avant d'y poser le pied et Jacques conseilla :

— Attention, pas de gestes brusques : il n'existe pratiquement aucune pesanteur sur ce caillou. Utilise les piqueurs sans réaction, ne te sers pas de marteau.

Marcel, un peu vexé, ne répondit pas : il avait une longue pratique de ce genre de prospection et en connaissait les dangers : il fallait, en particulier, travailler avec une faible puissance pour ne pas risquer de voir un éclat perforer la combinaison du scaphandre.

Pendant qu'il brisait les rochers, recueillant des

échantillons qu'il plaçait dans son havresac, Jacques déambulait sur la surface irrégulière, l'éclairant de sa lampe frontale, se penchant parfois pour mieux voir.

— Noir brunâtre, rouge sombre, marmonnait-il, pas de doute, c'est de l'ilménite. On peut donc espérer en tirer plus de 30 pour cent de titane, et à peu près autant d'oxygène, ce qui n'est pas négligeable...

— Oui, renchérit son compagnon, et ce bloc est pratiquement constitué d'ilménite pure. Il doit en être de même des autres : quel pactole !

— Oui, et quelle facilité d'extraction. Sur la Terre ou sur la Lune il faudrait faire sauter des montagnes entières pour recueillir les débris ; ici des unités standard d'une centaine de mètres peuvent être déplacées sans grande peine !

« Un coup d'accélération avec les propulseurs du remorqueur et la matière première est livrée à la porte de l'usine. Bon ! Mon sac est plein, on rentre... »

Tous deux regagnèrent la navette, puis leur astronef qui mit le cap sur *Kirkwood* à toute allure : ils avaient hâte d'avoir la confirmation de leurs espoirs...

Le soir même, Jacques retrouvait Josette et ses amis dans leur nouvelle villa. Les analyses avaient indiqué une teneur en titane de 35 pour cent : la construction des astronefs pouvait commencer.

Kirkwood présentait encore un aspect de chantier. Le magnéplane central fonctionnait, ainsi que les laboratoires et les usines annexes, mais la Cité semblait presque déserte. Seuls les techniciens qui l'avaient construite se trouvaient à bord. Il faudrait attendre l'arrivée des premiers immigrants pour retrouver la joyeuse animation des autres Oasis.

La végétation elle-même était peu fournie, malgré les efforts de Josette et de ses collaborateurs. Seules les pelouses et les plantes avaient un développement normal : arbres et arbustes restaient encore chétifs. Il faudrait des années pour qu'ils atteignent la taille de ceux de *Von Braun*. Pour les amateurs de solitude, l'endroit était idyllique, ils pouvaient faire de longues marches sans rencontrer personne. Les lacs, les plages n'avaient pas leurs amateurs de voile ou de baignade. On se serait presque cru sur un atoll isolé du Pacifique...

Josette avait préparé un buffet campagnard en plein air, il y avait là Antonio, Marcel et Robert, les deux fidèles collaborateurs de Jacques.

La sangria aidant, tous discutaient avec animation :

— Maintenant, mes amis, *Kirkwood* est devenu vraiment autonome! s'exclama Maurel. J'ai donné l'ordre de mettre en chantier quatre astronefs au long cours équipés de missiles et de puissants lasers. Lorsqu'ils seront opérationnels, nous n'aurons plus rien à redouter de la Terre!

— Espérons qu'ils seront prêts à temps..., soupira Antonio. J'ai reçu des nouvelles de la situation dans la métropole, par Lournay. Nos compatriotes ont de sacrés ennuis...

— Toujours la sécheresse? s'enquit Robert.

— Eh oui! Les zones tropicales et subtropicales sont calcinées par le soleil! Les morts sont innombrables. Les survivants du Sahel ont reflué vers la Méditerranée. Au début, le Maroc, l'Algérie, la Tunisie ont accueilli les réfugiés. Maintenant les Noirs des régions équatoriales affluent par bateaux entiers. La situation empire chaque jour. Les fron-

tières ont été fermées. Ceux qui tentent de s'infiltrer la nuit sont abattus à vue. Quant aux cargos, personne ne veut les accueillir, ils errent de port en port. Plusieurs d'entre eux sont parvenus en Corse et en Sardaigne, les premiers ont débarqué par surprise, les autres ont dû repartir en mer. Des camps ont été créés pour les réfugiés mais la situation y est intenable. Les gens meurent comme des mouches. On craint une épidémie de peste en Italie du Sud...

— Pourquoi ne tentent-ils pas de régénérer la couche d'ozone? demanda Josette.

— Ce n'est pas si simple, ma chérie! D'abord, elle se trouve dans la stratosphère, à une trentaine de kilomètres d'altitude. Seuls les ballons spéciaux ou les satellites peuvent y séjourner. Ensuite, pour produire de l'ozone, il faut de puissantes décharges électriques. Donc de l'énergie. Les climatiseurs, les réfrigérateurs marchent à plein rendement et la dépense est énorme. Il faudrait consacrer la moitié des livraisons des Oasis pour régénérer partiellement ce bouclier protecteur. C'est impossible actuellement...

— J'en arrive à me demander si nous n'avons pas fait une erreur en construisant cette nouvelle Cité près des astéroïdes, remarqua Robert. Si nous avions aménagé de nouvelles centrales produisant des micro-ondes, cette catastrophe aurait pu être retardée.

— Mes amis, ne me prenez pas pour un égoïste! soupira Jacques. Certes, nous aurions pu repousser l'échéance, mais pas réparer ce que les humains, dans leur imprévoyance, ont détruit! Le grand responsable, c'est la société de consommation : produire, toujours plus, pousser à acheter, à dépenser de

l'énergie, telle a été la politique des gouvernants ! Ils auraient dû se préoccuper bien plus tôt de leur écologie même au prix d'une crise économique... Je tiens à sauvegarder un havre de paix aux humains. Dans les Cités, grâce aux boucliers protecteurs, rien à craindre des ultraviolets solaires, ni des particules ionisées.

— Mais la Terre non plus ne redoute pas les jets d'ions solaires, puisqu'elle dispose d'un bouclier magnétique, remarqua Marcel.

— Exact ! Du moins dans le passé... Je dois vous divulguer confidentiellement une information qu'Antonio m'a donnée : il est très possible que, dans quelques mois, le champ magnétique terrien disparaisse laissant les humains sans protection. Dès lors, à quoi bon sacrifier les Cités pour tenter de rétablir provisoirement une situation désespérée ? En fait, je mène une course contre la montre : en établissant un centre de production près des astéroïdes, je suis certain de sauver tous les Lagrangiens. Et si les pôles de la Terre ne s'inversent pas avant deux ou trois ans, notre potentiel industriel permettra d'envisager une solution définitive aux problèmes de la métropole. Bien sûr, des millions d'humains périront peut-être, mais nous sauverons les survivants alors que les Cités proches de la Lune n'auraient pu y parvenir car leurs ressources en minerais sont limitées par le rendement du magnéplane lunaire.

« La construction d'un autre magnéplane n'aurait rien résolu, parce qu'il n'y a pas d'eau sur la Lune, du moins pas suffisamment pour alimenter les six Oasis existantes. Ici, près des astéroïdes, pas de problème de ce genre, non seulement nous nous suffirons pour quatre mille ans, mais nous pourrons

aussi sauver les autres Oasis. Qu'arriverait-il en effet si la Terre stoppait ses livraisons d'eau? Le recyclage permettrait de tenir quelques années, seulement il y a des pertes et, une fois les stocks épuisés, les Lagrangiens auraient été fichus! »

— Tu es sûr de ce que tu avances? demanda Marcel à l'astronome.

— Hélas, oui! Mes collègues de *Von Braun* sont formels : le processus s'est accéléré. Cela peut durer un an, dix ans au maximum, mais les pôles magnétiques disparaîtront rapidement.

— Excuse-moi, intervint Josette. En quoi la disparition du champ magnétique est-il tellement catastrophique?

— Très simple : le Soleil, tous les onze ans, produit des éruptions violentes. Des particules sont projetées de la chromosphère et foncent vers la Terre à un million de kilomètres à l'heure. Au bout de 48 heures, les protons touchent l'atmosphère. Ils produisent des aurores boréales dans les régions septentrionales, et sont repoussés par le bouclier magnétique. Lorsqu'ils atteindront la surface, plantes et animaux subiront des mutations génétiques. Certaines espèces disparaîtront. La température sera modifiée, les chaînes alimentaires perturbées, le rendement des cultures diminuera. Sans oublier des actions physiologiques sur l'homme, comme les crises cardiaques, les cancers cutanés. Ce ne sera pas la fin de l'humanité, pourtant les conséquences seront atroces!

— Mais sacrénom, pourquoi ne pas avoir pris des mesures à temps? tonna Robert.

— Simplement parce que l'inversion des pôles

était prévue pour l'an 4000 : les dirigeants terriens pensaient qu'ils avaient tout leur temps...

— Et les gens de la métropole sont au courant? demanda Josette.

— Pas encore! Quelques articles ont paru dans les journaux, les médias n'en font pas état, censure gouvernementale. Et comme pour l'instant il existe encore un champ magnétique, assez faible il est vrai, tout le monde pense que cela durera encore deux mille ou trois mille ans...

— Eh bien, quand le secret sera divulgué, quelle panique! soupira Josette. Et ici, nous n'avons rien à redouter?

— Non, ma chérie, parce que les Cités subissent périodiquement l'impact de ces protons solaires : les coupoles Nord et Sud des cylindres constituent une protection parfaitement efficace.

— Ah! tant mieux! Excuse-moi, je suis égoïste, j'avais peur pour Paul. Il est si jeune...

— Vous comprenez maintenant pourquoi j'ai mis en chantier ces quatre astronefs : déjà, sur Terre, il existe un véritable marché noir pour obtenir une autorisation d'immigrer dans les Oasis de l'espace. Si les Terriens apprennent qu'ils risquent de se retrouver sans protection contre les radiations solaires, alors ce sera bien pis! Ils affréteront tous les astronefs en état de naviguer pour se ruer vers les Oasis si proches d'eux! Sans défense, nous serions submergés, la base lunaire aussi. Bien que ce soit atroce, il faudra repousser ces nouveaux envahisseurs pour sauvegarder notre potentiel industriel et, si nous le pouvons, sauver la Terre!

— Mon Dieu! Ne serons-nous donc jamais en

paix? s'écria Josette. Tout allait si bien, et voilà qu'il faut recommencer à se battre...

— Certes, mais dans le but d'éviter encore plus de morts! souligna Jacques.

— Malheureusement, nota Antonio, si *Kirkwood* est opérationnel, nous manquons paradoxalement d'effectifs, bien que tous les centres industriels soient automatisés au maximum.

— Les premiers contingents arriveront dans un mois, une véritable noria les suit. Dans six mois, cette Cité sera peuplée.

— Et les envois de minerais? interrogea Marcel.

— Même schéma en sens inverse : les remorqueurs accélèrent les containers et les larguent au bout de deux mois. Les premiers arriveront aux points de Lagrange lunaires dans moins de six mois, répliqua Jacques.

— Dommage qu'ils ne puissent être utilisés pour les passagers humains!

— En cas d'urgence, il serait possible de les aménager, mais nous n'en aurons pas besoin. Il suffit de 200 000 habitants ici pour que le rendement soit optimal.

— Si j'ai bien compris, souligna Josette. Dans six mois *Kirkwood* sera complètement opérationnel et les convois d'eau et de minerais parviendront régulièrement aux six Oasis de L 5?

— Tout à fait exact, chérie! D'ici là, il faut aussi que mes quatre astronefs soient à pied d'œuvre près des premières Oasis afin d'assurer leur protection le cas échéant.

— Je suppose que tu partiras avec eux?

— Oui, dans six semaines environ...

— Paul et moi serons du voyage?

— Tu feras comme tu le désires : j'aimerais mieux que tu restes ici, car *Kirkwood* est un asile sûr...

— Pas question : je te l'ai déjà dit, je ne veux plus te quitter !

— Alors, nous partirons ensemble : tu retrouveras notre villa de *Von Braun*, j'ai demandé à Lournay de la réserver, tu vois, je ne pensais pas t'abandonner ici ! A propos — il consulta sa montre — nous allons recevoir des informations de sa part dans quelques minutes. Comme nous sommes très éloignés de *Von Braun*, il faut plus d'une demi-heure pour entrer en communication, aussi lui ai-je posé quelques questions un peu avant votre arrivée. Suivez-moi, nous allons entendre ses réponses.

Tous quittèrent le jardin ensoleillé pour se rendre dans le bureau de Maurel. Il disposait là d'un relais branché sur l'émetteur principal, ce qui lui permettait d'appeler ses amis lagrangiens.

Assis dans de confortables fauteuils, tous contemplaient la minuterie lumineuse du téléviseur, pour l'instant, seuls des parasites zébraient l'écran.

Soudain, une mire apparut, assez instable.

Elle fit place à la physionomie sympathique du commandant de *Von Braun*. Il sourit et déclara :

— Mon vieux Jacques, toutes mes félicitations ! Ravi d'apprendre que tu as découvert du titane ! Ne crains rien, ce message est codé afin d'éviter les indiscretions : c'est la raison pour laquelle tu ne reçois pas l'image en hologramme. Donc, tu disposeras prochainement de quatre astronefs et tu viendras me rejoindre dans six mois. J'espère que tu arriveras à temps car les Terriens se montrent de plus en plus agressifs ! Ils nous envoient sans cesse de véritables ultimatums, plus d'énergie, de vivres. Ils veulent

aussi nous expédier de nouveaux immigrants. Ne crains rien, je tempore.

« Nous envoyons déjà le maximum de micro-ondes, pas question de faire plus. Et puis nous sommes bien décidés à ne pas accroître dangereusement notre population. La situation sur notre planète continue à empirer. Toutefois, les zones subtropicales sont les seules touchées actuellement. Tant que les pays industrialisés maintiendront leur production, il n'y aura pas de catastrophe. En ce qui concerne le champ magnétique, les dernières estimations donnent un délai de dix-huit mois, avec une certaine marge d'erreur. Donc tu seras des nôtres au moment crucial. Par contre, l'examen des clichés pris par les astronomes et l'interrogatoire d'ingénieurs récemment arrivés sur nos Oasis, montre que les gouvernements terriens ont mis en chantier une grande quantité de navires spatiaux armés.

« La première opération pourrait être dirigée contre la base lunaire. Ensuite, ce seront les Oasis. Grâce à tes envois de containers de produits chimiques, nous n'aurons aucun problème lorsqu'ils contrôleront la Lune. Comme ils ne parlent plus — et pour cause — de terraformer Vénus, je pense que les gros bonnets viendront nous attaquer pour se réfugier chez nous. Seulement, ils peuvent avoir d'autres ennuis d'ici là car la loi martiale a été proclamée dans plusieurs Etats africains et américains. Les militaires commencent à prendre le pouvoir. Tu vois ce que je veux dire... Ici, nous avons transformé nos plus puissants lasers en armes défensives. J'espère tenir le coup jusqu'à ton arrivée. N'empêche, je me sentirai mieux quand tu seras près de nous.

« Encore une information : les Hindous sont submergés par les immigrants, alors ils ont vu rouge et maintenant, ils collaborent entièrement avec les autres Oasis. Shastri vient de m'en donner l'assurance. C'est tout pour le moment. Appelle-moi demain à la même heure. Fais la bise à Josette! »

L'image disparut.

Les invités de Jacques restèrent silencieux un moment, puis Antonio se leva :

— Mes amis, nous avons du pain sur la planche. Pas question de perdre une minute. Il faut accélérer l'envoi du titane de Fortuna pour que ces sacrés astronefs soient parés à temps. Merci pour cette soirée, Josette. A bientôt!

Tous serrèrent la main de Jacques et embrassèrent sa femme, puis quittèrent la villa.

Maurel, lui, brancha les robots domestiques pour tout remettre en place, puis il alla se coucher en compagnie de sa femme.

Ils s'enlacèrent tendrement tandis que la jeune femme murmurait :

— Tu sais, chéri, ne te fais pas de soucis. Je ne t'ennuierai pas avec des jérémiades. Tu peux compter sur moi... D'ailleurs, nous en avons vu d'autres, tous les deux! Nous attendrons pour avoir un second enfant. Pour l'instant, il faut s'occuper de Paul...

CHAPITRE III

Jacques avait abandonné avec regret la nouvelle *Kirkwood* entre les mains d'Antonio. L'arrivée de convois d'immigrants avait permis à la Cité de devenir opérationnelle : ses usines tournaient à plein rendement, alimentées par les inépuisables astéroïdes.

De son côté, ce n'était pas sans inquiétude que Josette avait vu approcher la date du départ. Paul était à présent un superbe bambin habitué à la vie libre et sans contraintes, il nageait déjà comme un poisson dans le lac voisin de la villa. Comment supporterait-il la longue traversée, cloîtré dans un navire sans grand confort ?

Ses craintes s'apaisèrent vite : le garçon s'avéra un astronaute en herbe, il n'éprouvait pas le moindre mal de l'espace et voulait suivre partout son père qu'il idolâtrait.

Le couple, à son arrivée sur *Von Braun*, trouva une atmosphère bien différente de celle qui y régnait naguère. Lournay avait accueilli ses amis avec joie, rassuré d'avoir près de lui celui qui avait sauvé la Cité de l'espace. L'arrivée des quatre croiseurs et des convois de minerais l'assurait que les six Oasis seraient défendues en cas de conflit avec la Terre, si

proche. Mais l'ambiance demeurait tendue : le contrôle des immigrants, de leurs bagages, était minutieux. Les suspects refoulés. Les radars en alerte surveillaient le départ de tous les astronefs en provenance de la planète et les avisos de la douane les arraisonnaient avant leur accostage.

Les immenses miroirs avaient été modifiés de manière à pouvoir, le cas échéant, concentrer leurs rayons sur une flotte d'invasion ou sur des missiles. De même, de puissants lasers étaient prêts à darder leurs rayons sur les assaillants.

Pourtant, tous ces dispositifs, noyés dans la foule de stations annexes, d'antennes, de radiotélescopes, n'attiraient guère l'attention.

Par contre, la population de *Von Braun*, jadis paisible et détendue, vivait comme dans un kibboutz. Tous les hommes suivaient un entraînement militaire le samedi, au lieu de se livrer aux joies de la plage ou de rendre visite à leurs amis. Au signal d'alerte donné par une lugubre sirène, les miliciens revêtaient leurs uniformes, saisissaient leurs armes et filaient au poste fixé par leur feuille de mobilisation.

Le magnéplane central, artère vitale de la Cité, était surveillé par des hélicoptères rapides. A l'intérieur de chaque station un poste de garde veillait nuit et jour derrière des blindages. Sur les quais, les vérifications d'identité étaient fréquentes.

La nuit, en cas d'alerte, un couvre-feu total interdisait aux Lagrangiens de quitter leur demeure, sauf s'ils possédaient un laissez-passer spécial.

Pourtant, la campagne était toujours aussi belle, les lacs avaient leurs navigateurs, de jolies filles prenaient leur bain de soleil sur les plages. Seulement la paisible existence de naguère n'était plus qu'un

souvenir : les promeneurs ne quittaient plus leurs minuscules émetteurs-récepteurs radio, à la quête de la moindre information. Les conversations tournaient autour d'un seul sujet : la situation sur la métropole.

Un plan de rationnement avait été établi, il était assez large pour que chacun jouisse du nécessaire, par contre il bannissait tout superflu.

Finie la société de consommation avec son gâchis...

Toutes les usines des Cités, mobilisées, travaillaient pour produire toujours plus de matériel militaire et de denrées alimentaires.

Une fois par semaine, les astrocargos venaient prendre livraison de cargaisons de vivres pour les livrer sur la Terre. Sans relâche, les gigantesques antennes déversaient des micro-ondes vers la métropole. Et pourtant, celle-ci en réclamait toujours plus...

C'est ce que Claude expliquait à son ami, assis sous la véranda, tandis que Josette déballait ses valises.

— Actuellement, la situation semble stabilisée : les régions tropicales ont été pratiquement vidées de leurs habitants, mis à part quelques centres miniers de première importance. La température s'est élevée de trois degrés en moyenne. Cela semble peu, pourtant, la fonte des glaces polaires a provoqué une hausse du niveau des mers, d'où l'évacuation de certaines villes côtières. Evidemment la mortalité a été terrible.

« Les survivants ont assez de nourriture, grâce aux stocks accumulés et aussi parce que les agronomes ont sélectionné de nouvelles variétés plus résistantes

à la chaleur. Ce réchauffement a eu aussi des conséquences favorables : la limite nord de la culture du blé et du maïs a progressé vers les pôles, si bien que les récoltes seront convenables, d'après les prévisions des satellites. Par ailleurs, l'évaporation de l'eau a accru les nuages qui protègent le sol des rayonnements solaires : insolation et brûlures deviennent moins dangereuses. »

— Les Terriens ne s'en tirent donc pas trop mal. Si ce répit dure encore quelques mois, nous pourrons leur venir efficacement en aide, grâce aux usines de *Kirkwood*!

— Je viens de dépeindre le côté positif de la situation. Hélas, de nouveaux problèmes vont se poser : maintenant, les gouvernements ne pourront plus cacher la terrible nouvelle. Le champ magnétique de la Terre s'annulera dans deux mois. Déjà, il est si faible que les compas ne sont plus fiables. La presse, la télévision ne peuvent plus être muselées. Dans plusieurs pays les militaires ont pris le pouvoir. Il fallait désigner au peuple un bouc émissaire : nos Cités sont tenues responsables. On nous accuse d'ingratitude...

— Que pouvions-nous faire? Si ces idiots nous laissent en paix, il sera possible d'envisager la construction d'un bouclier protecteur qui filtrera les particules solaires. L'apport de *Kirkwood* le permettra, mais il nous faut au moins trois mois.

— Oui! Seulement, les dirigeants des Cités voisines ne sont nullement décidés à venir en aide à nos compatriotes de la métropole. J'ai tâté le terrain : presque tous pensent que nos ressources doivent être consacrées en priorité à notre protection.

— N'exagérons rien : actuellement, nos défenses

sont, sinon invulnérables, du moins suffisantes pour faire face à une flotte d'invasion.

— Peut-être, à condition que les Terriens ne jouent pas le tout pour le tout et n'attaquent pas en masse...

— Ce serait stupide ! Les Oasis ne peuvent accueillir d'autres réfugiés...

— Je le sais ! Seulement tu connais la perfidie de la propagande. Les Terriens sont persuadés que nous pouvons encore héberger un bon nombre d'entre eux et leurs chefs les incitent à attaquer les Oasis. En prenant d'assaut nos Cités, ils massacreront un bon nombre de Lagrangiens et les forces d'occupation prendront notre place. Dans tous les chantiers de l'hémisphère Nord, une flotte énorme est en construction : des engins armés de petite taille et des transports de troupes. Le premier objectif sera la Lune, car nos adversaires ignorent que nous sommes maintenant alimentés par les astéroïdes.

— Qui commande là-bas ?

— Francis Oudot...

— Oui, je le connais, c'est un type capable. Qu'en pense-t-il ?

— Eh bien, il ne se fait pas trop d'illusions. Pas question de sauver le magnéplane en cas d'attaque. Quelques charges d'explosifs suffiront à rendre la rampe inutilisable, mais les assaillants apporteront le matériel nécessaire pour la remettre en état. Les habitations enfouies sous les cratères sont peu vulnérables ainsi que les logements du personnel. Francis ne pense pas qu'ils les bombarderont. Selon lui, ils se poseront sur la face cachée, hors de portée de nos missiles, et des commandos attaqueront les

installations de la face visible à partir du sol. Les lunaires, peu nombreux seront submergés.

— Pourquoi ne pas évacuer avant et faire tout sauter?

— Cette tête de bourrique ne veut pas en entendre parler. Il crèvera sur place plutôt que d'abandonner cette base qu'il a mis si longtemps à construire.

— On pourrait intercepter les navires d'invasion avec nos astronefs. Les Terriens les prennent pour des cargos; ils ignorent leur existence.

— Sans doute, seulement nous perdrons l'avantage de la surprise... Et si nos navires sont avariés, nos Oasis n'auront plus aucune protection!

— Il faudra aviser selon les circonstances. De quel laps de temps disposons-nous à ton avis?

— Difficile à dire... Un mois, peut-être moins! Ils se méfient: les bases de lancement sont soigneusement camouflées. Nous ignorons l'effectif exact de leurs vaisseaux.

— Et tu continues à leur fournir de l'énergie!

— Nous en avons discuté avec les autres Oasis. Personne ne veut donner un motif d'attaque aux fous qui manœuvrent les Terriens. Et puis, nous n'avons rien à faire de ces micro-ondes; l'arrêt des émetteurs accroîtrait le nombre des morts sur la Terre.

— Tu espères encore qu'ils renonceront à cette attaque délirante?

— Tant que les radars n'auront pas signalé la flotte d'invasion, je veux croire qu'ils se montreront raisonnables.

— Et si nous annoncions la construction prochaine d'un écran?

— D'abord, il faudrait l'accord des autres Cités. Essaie de les persuader, moi, j'y ai renoncé...

— Quand aura lieu la prochaine réunion ?

— Demain, sur *John Glen*. Nous comptons sur ta présence.

— J'y serai... Je tenterai de leur faire comprendre qu'il faut éviter à tout prix cette guerre fratricide.

— C'est aussi mon avis... Seulement, il faut bien comprendre que les dirigeants sont acculés. Leurs réactions sont prévisibles : les forces d'invasion espèrent occuper nos Cités et nous liquider. Une fois sur place, les autres Terriens pourront crever. Alors, ils se fichent de nos propositions. Quant aux Lagrangiens, ils sont exaspérés d'être accusés des maux qui s'abattent sur la métropole, alors qu'ils ont toujours respecté leurs accords !

— Je comprends... Nous en reparlerons demain...

Lournay prit congé de Josette et les deux époux restèrent seuls avec leur fils.

— Eh bien, cela fait plaisir de retrouver notre maison ! Tant de souvenirs nous rattachent à cette vieille Cité...

— Oui, malheureusement, ils ne sont pas tous agréables et l'avenir se présente sous de mauvais auspices.

— Bah ! Tout finira par s'arranger ; avec toi, je n'ai peur de rien, assura Josette. Si nous allions faire un petit tour ? Paul dort...

— Si tu veux, cela me changera les idées.

La main dans la main, comme deux amoureux, ils empruntèrent le sentier menant au lac.

La lueur du Soleil, traversant les immenses verrières, éclairait encore le paysage, au-dessus d'eux la verte campagne semblait suspendue comme par magie. Pas de crépuscule ni d'aube dans cette Cité de l'espace, les délicats coloris de la Terre n'existaient

pas ici. A neuf heures du soir, les panneaux se déplaçaient, laissant graduellement place à une pénombre évoquant la nuit par un brillant clair de Lune.

Selon les besoins, il y avait une ou deux averses pendant cette période : les Lagrangiens en étaient avertis par radio.

Jacques et Josette contemplaient les reflets des vaguelettes sur l'eau, pas un voilier en vue, aucun baigneur sur la grève de sable fin.

Tous deux firent quelques pas, respirant à pleins poumons l'air frais, admirant les bosquets fleuris juchés sur le remblai. Soudain, une voix rude intima :

— Halte ! Le mot de passe...

Etonné, Jacques vit surgir un grand gaillard en uniforme, braquant son pistolet mitrailleur vers lui.

— Eh ! Doucement, je suis Maurel, j'habite tout près d'ici.

— Et tu connais le mot de passe ?

— Ma foi non, je viens d'arriver : Lournay ne m'en a pas parlé...

— Arrivez tous les deux ! Vous ne savez pas qu'il est interdit de sortir après 20 heures ?

— Je l'ignorais...

— Le lieutenant va vous interroger.

Le couple s'engagea sur un petit chemin qui montait vers les dunes. Là, à leur grande surprise, ils découvrirent une batterie laser, parfaitement camouflée sous des arbustes.

Autour d'un bivouac plusieurs miliciens terminaient leur dîner.

— Lieutenant, déclara celui qui venait d'escorter le couple, voici deux promeneurs qui ignorent tout du couvre-feu et du mot de passe !

— Tiens... C'est bizarre! Tout le monde a pourtant été prévenu...

Jacques dévisagea alors l'officier et s'exclama :

— *Panache!* Quelle bonne surprise...

— Pas possible! C'est ce vieux *Médéric*... Tu es de retour! Ah! Je suis rudement content...

Jacques avait reconnu le jeune résistant dont la fougue lui avait, naguère, causé quelques problèmes.

— Eh oui! On fait appel à moi dans les coups durs. Alors, tu es officier maintenant! Félicitations...

— Oh! Tout le monde est mobilisé et, vu mon expérience, on m'a confié ce poste.

— Mais, lieutenant, intervint le milicien, il m'a dit qu'il s'appelait Maurel, pas *Médéric*...

— Allons, vieux, ne te fais pas de soucis, je le connais, toi aussi d'ailleurs, souviens-toi, c'est le chef des réseaux de résistance! Tu étais encore jeune à l'époque.

— Bon Dieu! C'est le fameux Jacques Maurel! Toutes mes excuses... Je vous remets maintenant.

— Pas de mal! J'ai quitté *Von Braun* depuis pas mal de temps...

— Mes hommages, madame, reprit *Panache*, et mes félicitations : il paraît que vous avez un fils. S'il est aussi formidable que son père, ce sera un type énorme!

— Merci! Pour l'instant c'est un petit bonhomme... J'espère qu'il se distinguera plus tard.

— Alors, voici l'une des batteries qui nous protègent, reprit Jacques.

— Oui, il y en a une centaine tout le long du cylindre. La portée du rayon est limitée de manière à ne pas endommager le magnéplane. Mais avec les

projecteurs qui sont au-dessus de nous, nous couvrons tout l'intérieur de *Von Braun*.

— Ainsi nous ne risquons plus d'être attaqués par surprise. Mieux vaut être prudents...

— Tu arrives des astéroïdes?

— Oui, tout va bien là-bas, alors je suis venu aider Lournay. Les Terriens sont un peu trop remuants à ce qu'il paraît : ils pourraient bien attaquer la Lune et les satellites de L 5.

— Quelle pitié! Alors qu'il faudrait unir nos efforts, ils font les idiots...

— Que veux-tu, nos Cités sont bien tentantes, Ici on ne manque de rien alors que la métropole connaît de sacrés problèmes.

— Les astéroïdes sont-ils aussi riches qu'on le prétend?

— Encore plus! On y trouve tous les minéraux indispensables et même de l'eau.

— Alors, nous pourrions nous passer des importations lunaires?

— Sans aucun doute!

— Tant mieux, je me faisais du mouron : si ces imbéciles avaient démoli le magnéplane, nous aurions eu de gros soucis.

— As-tu des nouvelles de Lecasse?

— Bien sûr! Il est capitaine et commande l'une des batteries extérieures.

— Fais-lui mes amitiés lorsque tu le verras, et viens prendre un verre quand tu ne seras plus de service : ma villa est toute proche.

— Je sais! J'y jette un coup d'œil de temps en temps.

— Bon! Eh bien, nous allons nous coucher.

Demain j'ai une réunion importante. Au fait quel est ce fameux mot de passe?

— *Kirkwood*, tout bêtement...

— Ça alors, j'aurais pu m'en douter! Content de t'avoir revu. A bientôt...

— Bonne nuit et bon courage : tu vas avoir pas mal de problèmes.

— Hélas, oui! Espérons pourtant que les Terriens se montreront raisonnables...

Jacques et Josette regagnèrent leur demeure : la nuit était tombée, mais personne ne les arrêta; seuls quelques véloplanes voletaient à basse altitude, comme de grosses chauves-souris. Ils prirent une douche et allèrent se coucher.

Le lendemain, Jacques se sentait en pleine forme, tout heureux de retrouver cette Cité de l'espace à bord de laquelle il avait connu tant d'aventures. Après son petit déjeuner, il embrassa Paul et Josette, puis se rendit à la coupole Nord, selon son itinéraire habituel. A quatre reprises, on lui demanda ses papiers d'identité, chaque fois les miliciens eurent un mot aimable pour l'ancien chef de leur colonie.

Les six commandants des Cités voisines étaient au rendez-vous.

Jacques leur serra la main et Lournay annonça :

— Mes amis, ce que nous redoutions semble arrivé. J'ai reçu un véritable ultimatum des principaux gouvernements terriens. Ils réclament droit d'asile pour cent mille personnes de leur choix : en nous serrant, nous pourrions à la rigueur les héberger. Mais ils demandent aussi un nouvel envoi de vivres : nos stocks de céréales commencent à baisser dangereusement. Par ailleurs, je suis persuadé qu'une fois à bord, ces nouvelles recrues qui comprennent

des personnalités importantes, sèmeront la zizanie à bord de nos Oasis.

« D'autres voudront les rejoindre : ce sera un véritable sauve-qui-peut ! Tout le monde sait maintenant que le magnétisme terrestre va disparaître bientôt... Déjà, nos télescopes ont repéré, près de Cap Canaveral, de Baïkonour et sur d'autres astroports, des astronefs parés à décoller. Une attaque semble imminente. Reste à savoir où elle se portera. Avant de prendre une décision, je voudrais que nous votions sur ce premier point : faut-il accepter de nouveaux réfugiés ? Que ceux qui sont pour lèvent la main... »

Personne ne bougea.

— Contre ?

Cinq bras se dressèrent.

Seul Sanjiva Shastri s'était abstenu, il s'expliqua :

— Notre refus implique une guerre contre la Terre et, pour mes coreligionnaires de notre Cité, l'impossibilité de revoir notre fleuve sacré. Cela, je ne pouvais l'accepter. Toutefois, je comprends fort bien qu'il soit nécessaire de repousser une invasion. Seules nos Oasis peuvent sauver la Terre. Malgré la folie de nos compatriotes, je veux espérer qu'ils ne nous attaqueront pas ; s'ils le font, nous lutterons à vos côtés...

— J'en prends note et je vous en remercie, assura Jacques.

— Maintenant, reprit Claude, examinons le second point : quel sera notre plan de défense ?

— L'expérience a montré qu'un combat à bord des Oasis serait désastreux et provoquerait d'irréparables dommages. Nous devons donc affronter l'ennemi dans l'espace, si possible, avant qu'il ne

parvienne à portée pour lancer ses missiles sur nos Cités.

— Vos quatre astronefs devraient permettre de réaliser ce plan, déclara Wladimir. Seulement, si les Terriens s'emparent de la base lunaire, nous deviendrons vulnérables. Même en supposant que le magnéplane soit mis hors d'usage.

— C'est la raison pour laquelle je voudrais utiliser le *Pallas* pour intercepter les assaillants. Trois vaisseaux suffiront pour repousser les attaquants loin des Oasis. Je propose de baser immédiatement ce navire sur la face cachée de la Lune. De là, il pourra prendre sous son feu les envahisseurs.

— Et si cette attaque n'était qu'une ruse destinée à dégarnir nos effectifs? objecta Bob.

— Le départ d'un seul astronef ne permettrait pas aux Terriens d'envahir nos Cités, répliqua Jacques. D'ailleurs, si tel était le cas, vous m'en avertiriez et je viendrais les prendre à revers.

— Je suis d'accord avec notre ami, assura Yuan Yat Sen. Nos adversaires ignorent l'existence de nos navires de guerre. Il sera même opportun, à mon humble avis, de les dissimuler parmi les remorqueurs et d'utiliser seulement, dans une première phase, les lasers lourds à longue portée.

— Soyons aussi bien conscients que cette guerre, si elle se déclenche, connaîtra plusieurs épisodes : la première vague repoussée, d'autres suivront. Par contre, à chaque fois, nous remettrons tout en jeu. Seule notre détermination permettra de vaincre...

— Ton analyse de la situation est juste, opina Bob, mais en réalité, seules les premières escadres seront vraiment organisées. Dans la situation catastrophique où se trouve la Terre, la construction de

nouveaux navires ne peut être envisagée. Par contre, il nous est possible d'en mettre en chantier, en particulier près des astéroïdes.

— Vous me laissez donc libre d'agir à ma guise? demanda Jacques.

— Tu as déjà fait tes preuves, moi, je te fais confiance, assura Bob.

— Nous aussi, opinèrent les autres commandants après s'être consultés.

— Merci! Ma tâche ne sera pas aisée, pourtant j'ai bon espoir. L'un de nos astronefs partira donc pour la Lune, car c'est le point le plus vulnérable. Les autres resteront près d'ici. Je suggère que Bob et Wladimir prennent le commandement de deux d'entre eux. Qui désire commander le quatrième?

— Je ne puis envisager d'abandonner mes compatriotes! s'exclama Shastri. Trop de races, trop de religions coexistent à bord de *Gandhi*. Je crains toujours des affrontements, surtout avec les récents immigrants.

— Alors, je suis disposé à diriger ce dernier astronef, reprit Yuan Yat Sen.

— Bon! Ce problème est réglé. Je vais partir immédiatement vers la Lune, en compagnie d'un remorqueur qui me servira d'écran contre les curieux. Dès que l'alerte sera donnée, rendez-vous à bord des astronefs. En attendant, je vous suggère de vous familiariser avec leur maniement dès que vous aurez du temps disponible.

— Entendu... J'avertirai aussi les Lagrangiens de nos décisions.

— Bob, sois gentil, préviens Josette. Je préfère ne pas rentrer à la maison. Le temps presse...

— Compte sur moi.

Jacques prit alors congé et se dirigea vers l'embarcadère des navettes.

L'officier qui le reçut le regarda en souriant et remarqua :

— Alors, monsieur Maurel, on reprend du service?

— Ma foi, oui... J'ai vécu longtemps ici, je me sens toujours chez moi. Mais dites-moi, les nouvelles se propagent vite...

— Oh, tout le monde savait que vous étiez revenu des astéroïdes. Vous nous avez déjà tiré d'un mauvais pas, les Lagrangiens vont font confiance!

— Merci! Dites-moi, où sont les scaphandres?

— A bord, on ne les revêt qu'en cas d'urgence. Les navettes sont très sûres maintenant.

— Très bien alors, embarquons...

— Pas de bagages?

— Non, j'ai hâte d'être à bord du *Pallas*.

— La situation est donc si mauvaise?

— Pas dans l'immédiat, mais je crains une attaque dans les jours à venir.

Tous deux empruntèrent le couloir pressurisé et pénétrèrent dans le petit appareil. Le sas se ferma automatiquement, lorsque pilote et passager eurent pris place, un voyant rouge s'alluma.

Presque aussitôt après, l'accélérateur magnétique projeta la navette dans l'espace. Laissant derrière lui le long cylindre et ses annexes, l'engin mit le cap sur la zone de L 5 où se trouvaient stockés les minerais envoyés par le magnéplane lunaire.

Là, étaient parqués les remorqueurs et leurs containers venus des astéroïdes. Ces appareils, peu esthétiques, étaient constitués principalement par les propulseurs et les réservoirs de carburant. L'équipage

ne comportait que huit hommes qui, pendant la traversée, vivaient dans un confort assez précaire, un peu comme les pionniers qui, naguère, séjournèrent sur les plates-formes pétrolières au milieu de la mer.

Les usines se trouvaient un peu plus loin. Elles utilisaient les blocs de minerais expédiés de la Lune, concassés dans l'espace et maintenant les produits chimiques plus élaborés venus des astéroïdes.

Cet amas confus de matériel constituait l'emplacement rêvé pour dissimuler les astronefs. De la Terre et même de la Lune, il était impossible de les distinguer.

La navette piqua droit sur le *Pallas*, dont le nom s'inscrivait en grosses lettres sur la coque.

Ces navires différaient des remorqueurs par de nombreux points. Certes, comme eux, ils n'étaient pas aérodynamiques. L'habitacle sphérique était constitué d'alliage de titane résistant même au faisceau d'un laser. Ses propres projecteurs, installés dans des tourelles mobiles, pouvaient être braqués sur n'importe quel point de l'espace. Aucun hublot : les antennes multiples fournissaient une image de l'environnement et des télescopes permettaient de détailler un objectif à cinq cents kilomètres. Les puissants radars, eux, portaient à des centaines de milliers de kilomètres. Ils permettaient d'intercepter tout missile, grâce aux nombreux engins téléguidés stockés à bord et dotés d'ogives antim d'une extraordinaire efficacité.

Ces croiseurs ne comportaient qu'un effectif réduit de dix hommes car tout était automatisé à bord. Le cas échéant, ils pouvaient remorquer des containers de cent hommes, avec leurs scaphandres spatiaux et leurs armes légères. Ces derniers pouvaient intervenir

sur le sol lunaire. Dans l'immédiat, ils seraient halés par le remorqueur qui devait servir de couverture au *Pallas*.

La navette ralentit et ajusta l'ouverture de son sas au dispositif homologue de l'astronef. Des grappins assujettirent les collerettes d'étanchéité et le panneau mobile s'ouvrit.

Jacques serra la main du pilote et pénétra dans le navire. Il fut accueilli à la coupée par une vieille connaissance : Gérard Liviani dit *Gymnote*, lorsqu'il luttait contre les occupants de *Von Braun*.

— Bienvenue à bord ! s'exclama-t-il. Je ne t'attendais pas si tôt...

— Les événements paraissent se précipiter. J'ai été chargé de superviser la défense des Oasis et il faut que notre dispositif soit en place.

— Où penses-tu qu'ils attaqueront ?

— Sur la Lune, mais il ne s'agira peut-être que d'une diversion, c'est pourquoi le *Pallas* se rendra seul sur la face cachée. Tu resteras dissimulé au-dessus de la mer de Moscou. Dire que je ne pourrai même pas avertir Leonov !

— Excuse-moi, ce n'est plus lui le responsable du magnéplane, c'est Shekov...

— Alim ? Ah, je le connais bien, il était encore étudiant à l'époque héroïque !

— Bon, si tu veux me suivre, je vais te montrer ta cabine. Tu n'as pas de bagages ?

— Non, j'ai pensé que tu me dépannerais.

— Sans problème : tu auras un uniforme, des vêtements et des objets de toilette.

Tous deux s'engagèrent dans la coursive, sur laquelle s'ouvriraient douze portes. Gérard ouvrit la dernière sur la droite.

— Voilà, déclara-t-il, juste en face de la mienne. Tu disposes de deux écrans de télé, l'un pour te distraire avec des bobines enregistrées, l'autre avec dix canaux, peut-être branché sur les circuits surveillant la coque, il peut aussi répercuter les images des télescopes et des radars. Ainsi, tu pourras te faire une idée de la situation à chaque moment. Tes affaires se trouvent dans ce placard. Voici la douche dans le cabinet de toilette. L'intercom se trouve sur la tablette près du lit.

— Parfait! Eh bien, tu peux contacter le remorqueur qui doit nous escorter avec le commando. Le plus tôt nous partirons sera le mieux.

— J'ai reçu un message de *l'Adonis* voici dix minutes : il est paré. Un seul problème, sa vitesse est inférieure à la nôtre : il faudra au moins sept heures pour atteindre notre objectif.

— Sans importance : l'armada d'invasion n'avait pas encore quitté la Terre aux dernières nouvelles.

— Bien! A tout à l'heure, nous déjeunerons au mess à une heure, temps du bord...

Resté seul, Jacques examina le contenu du placard. Outre les vêtements, il y avait un scaphandre spatial et des armes. Il brancha le téléviseur donnant une vue de l'extérieur : l'image tarabiscotée du lourd remorqueur apparut avec, derrière lui, le container fusioïde hébergeant le commando.

L'Adonis manœuvrait pour se placer entre la Terre et le *Pallas*, à une centaine de mètres du croiseur. Les deux vaisseaux navigueraient ainsi de conserve jusqu'à la Lune.

Puis l'astronef démarra à son tour.

Aucune sensation de déplacement, seuls les blocs

de minerais et les installations de traitement paraissent s'éloigner, diminuant assez vite de taille.

La Terre devint nettement visible avec ses océans cobalt, ses nuages nacrés, rien n'évoquait l'effroyable tragédie qui se déroulait sur cette merveilleuse planète.

Jacques poussa un profond soupir.

Comme les humains pouvaient être stupides ! Au lieu d'unir leurs efforts pour se protéger contre une nature impitoyable, ils ne songeaient qu'à s'entre-déchirer...

Pourtant, leur seule chance de salut aurait été de construire un écran protecteur mobile dans l'espace.

Avec l'apport des minerais venant des astéroïdes, il devenait possible d'ériger une telle barrière et Jacques n'abandonnait pas cet espoir.

Plus tard, lorsque le péril serait éloigné, les Terriens repoussés, il faudrait tenter l'impossible pour sauver les rescapés.

Jacques continuait à méditer.

Il suffirait de minces panneaux d'aluminium ou de titane pour réfléchir les implacables rayonnements. Petit à petit le magnétisme se rétablirait : le pôle Nord remplacerait le Sud. D'ici là pendant dix ans ou peut-être cent, les protons frapperaient le globe et ses habitants ne survivraient que grâce à l'aide des Lagrangiens. Pendant ce temps, il faudrait que *Kirkwood* pousse au maximum l'extraction des métaux des astéroïdes afin de payer la dette contractée vis-à-vis des Terriens lorsque la paix serait revenue.

D'ici là, il fallait repousser les fous égoïstes qui, ne pensant qu'à leur propre salut, désiraient chasser de leurs paradis les occupants des Oasis de l'espace.

Jacques consulta sa montre : une heure moins dix.

Maintenant les Cités n'étaient plus que des jouets lointains éclairés par les rayons du Soleil.

Comme elles paraissaient frêles et dérisoires...

Et pourtant, elles représentaient l'ultime chance de survie pour l'humanité!

Jacques quitta sa chambre pour aller rejoindre Gérard au mess.

Sur son passage, les astrots s'effaçaient avec déférence.

Une jeune recrue le regarda avec des yeux ronds et murmura à son voisin :

— Mince, il est bien conservé le Vieux... C'est la première fois que je le rencontre. Il a l'air d'un sacré dur!

— T'en fais pas, mon mignon, répliqua un ancien, avec lui tu peux être sûr que ces cons de Terriens vont en baver!

CHAPITRE IV

Les quatre officiers du bord, assis à une même table, se levèrent à l'arrivée de celui qu'ils désignaient entre eux comme l'amiral.

— Ah! j'espère que tu as trouvé tout ce qu'il te fallait? s'enquit Gérard.

— Parfait : même une brosse à dents électrique!

— Nous venons de dépasser L 2, là où sont stockés les blocs lancés par le magnéplane lunaire. Pas de problème jusqu'ici, la Lune nous a avertis que tout trafic était interrompu depuis deux jours avec la Terre, nous n'aurons donc pas à redouter d'indiscrétions... Mais, au fait, tu ne connais pas mon état-major...

— Non, je n'ai pas encore navigué à bord du *Pallas*.

— Excuse-moi : voici mon second, Louise Darnat.

— Enchanté...

La grande fille svelte et sportive était aussi blonde que Josette était brune, elle avait une physionomie décidée et ne devait pas s'en laisser conter.

— Et mon radio : André Monrovia. Notre système de détection repose sur lui. Si les Terriens rappliquent il sera le premier à le savoir.

Monrovia devait avoir des ancêtres originaires d'Amérique du Sud, son teint basané en témoignait.

— Laurent Berger, lui s'occupe aussi d'électronique, plus spécialement de notre armement.

Ce dernier assurément était un Français de pure souche : avec sa petite moustache et ses yeux rieurs, il avait tout du beau séducteur.

— Eh bien, je suis ravi de faire votre connaissance ! Je suppose que vous avez récemment immigré sur *Kirkwood*.

— Exact ! acquiesça Louise. Nous avons tous reçu notre formation de navigants à bord des T.U.G. (1), puis nous avons pris du service à bord des remorqueurs. Nous avons été recrutés sur la Cité des astéroïdes.

— Donc vous avez l'expérience de la navigation dans l'espace, mais connaissez-vous la base lunaire ?

Les quatre officiers se consultèrent du regard et Gérard répliqua :

— Moi, assez bien, les autres absolument pas.

— Eh bien, tout en déjeunant, je vais vous en donner un aperçu...

Tous reprirent place sur leurs sièges et commandèrent leur menu sur les touches du programmeur, tandis que Jacques expliquait :

— Sur notre satellite, tout est axé sur le magnéplane. A l'origine, en effet, nos Oasis de l'espace dépendaient entièrement de ses envois, des blocs de minerais propulsés à la vitesse locale de libération : 2,4 kilomètres par seconde. Depuis peu, les astéroïdes ont rendu caduques ses installations, seulement les Terriens l'ignorent encore. Trois sources d'éner-

(1) T.U.G. : navette de transport.

gie : des panneaux solaires près de la base, un surgénérateur en cas de panne et d'autres panneaux sur la face cachée, afin de prendre le relais pendant la nuit lunaire.

— Toutes paraissent très vulnérables, murmura Louise. Quelques missiles peuvent les détruire rapidement.

J'espère qu'il existe là-bas des batteries de défense.

— Depuis peu de temps seulement, des excimers américains ont été installés. Ces lasers lourds peuvent assurer l'interception des fusées et des T.U.G. qui amèneront les forces d'invasion. Reste à savoir si les Terriens utiliseront des astronefs comparables au nôtre. Mais revenons-en à la disposition de la base...

Jacques avait pris un crayon et dessinait sur la nappe de papier.

— ... Voici le magnéplane monté sur pilotis, il propulse des godets. Le champ magnétique est produit par des bobines supraconductrices. Ce petit cratère, couvert d'une coupole, héberge le centre de télécom et le poste de commandes du magnéplane.

— Drôlement facile à atteindre..., nota à son tour Berger.

— Oui, seul le cylindre d'habitation qui y débouche est enterré afin de résister à l'impact éventuel de météorites, mais il ne protégerait pas contre une bombe à neutrons ou un engin à fission de moyenne puissance. Tout autour, dans un périmètre d'un kilomètre, sont disséminés les cultures hydroponiques, les appareils de climatisation, de production d'oxygène ainsi que diverses machineries.

— Dis donc ! s'exclama Gérard, cette base est indéfendable...

— Elle n'a, en effet, jamais été conçue pour

résister à une attaque. Seulement, elle constitue un emplacement de choix pour contrôler les Oasis, puisqu'elles sont à portée du magnéplane. Les Terriens vont donc tenter de s'en emparer sans trop la détruire. Pourtant, nos excimers leur poseront des problèmes, aussi avant de se livrer à un pilonnage des installations, ils tenteront de se poser sur la face cachée et d'y déposer des commandos. Ceux-ci utiliseront des jeeps pour aller attaquer les quelques Lunaires qui surveillent les installations du magnéplane.

— Et s'ils les liquidaient tout simplement avec un engin à neutrons? objecta Monrovia.

— J'y ai songé : les Lunaires seraient tués sans provoquer trop de dégâts à la base, pourtant, la plupart des appareils électroniques seraient mis hors d'usage, alors qu'un assaut depuis la surface permettrait de les préserver.

— Nos techniciens tenteront quand même de les saboter! s'exclama Gérard.

— Pas certain; il suffit de leur lancer un ultimatum et de couper l'alimentation en air qui vient de cette usine d'extraction. Il n'y a pas de militaires sur la Lune, rien que des civils et s'ils sont attaqués par surprise, ils n'auront guère le temps de réagir. D'ailleurs, pour eux ce serait un véritable suicide et ils savent que leur sacrifice ne nous sauverait pas.

— Alors, qu'envisagez-vous? demanda Louise.

— Les T.U.G. ennemis tomberont un beau matin sur les Lunaires qui n'auront même pas le temps de réagir. Seulement, si nous arrivons avant eux sur la face cachée, tout leur plan sera fichu en l'air. Nous démolirons leurs T.U.G. et nos troupes liquideront

sans peine les quelques Terriens qui auront pris pied sur la Lune.

— Mais les Lunaires nous verront arriver, ils seront donc au courant..., reprit André.

— Non, car officiellement notre remorqueur doit apporter du matériel sur la face cachée et il nous servira de couverture. Une fois son container largué, il repartira, tandis que nous attendrons paisiblement.

— Espérons que cela ne durera pas trop longtemps, soupira Gérard.

— Je souhaite que cette ruse ne serve à rien, pourtant des indices concordants laissent supposer que l'attaque se produira sous peu...

— Eh bien, à mon tour de présenter mon navire! s'exclama Gérard. Lorsque nous aurons bu notre café, je te donnerai une idée de ses possibilités.

— Entendu! Je les connais dans les grandes lignes mais je serai ravi d'en apprendre plus. Tu feras aussi distribuer un plan détaillé des installations lunaires à tous les membres de l'équipage, cela pourra leur être utile.

— J'en ferai des photocopies; faut-il les transmettre aussi aux types du container?

— Bien sûr! En fait leur chef, le commandant Lucas est l'un des seuls militaires ayant reçu une formation sur Terre. Nous autres, sommes des amateurs. J'aimerais lui parler quand nous serons arrivés à destination. Il pourra nous donner des conseils précieux.

— Je lui enverrai un message...

— Excusez-moi d'intervenir, et surtout ne considérez pas ce que je vais dire comme une critique, déclara Louise, mais nous sommes tous des civils, en dehors de Lucas. Ne craignez-vous pas que les

Terriens ne nous surclassent en stratégie? Ils sont habitués à se battre entre eux. Sans cesse, des conflits locaux les opposent, alors que nous vivons en paix dans nos Oasis depuis des années...

— Je ne l'ignore pas, assura Jacques. Naguère, il m'a fallu improviser et, finalement, je ne m'en suis pas trop mal tiré. Notre seul atout, en l'occurrence, est de livrer la première bataille de l'espace. Nos adversaires n'en ont pas plus d'expérience que nous, c'est ce qui nous donne une chance.

Il regarda Louise fixement; avec ses cheveux coupés court, ses yeux bleu lavande, cette fille avait de la classe. Assurément, on pouvait compter sur elle dans les coups durs... Du bon sens aussi, ce qui serait précieux, car on ne s'improvise pas amiral de l'espace et c'est ce qu'il était en train de faire...

— Bon! Si nous passions l'inspection? suggéra Gérard.

— Allons-y! J'ai supervisé la construction de ces astronefs, j'avoue ne pas m'être encore penché sur leurs capacités militaires!

Tous se levèrent de table et suivirent le commandant, sauf Louise qui alla prendre la garde sur la passerelle. Suivant la coursière centrale, ils parvinrent à un réduit blindé aux parois tapissées de cadrans et d'instruments divers.

— Voilà le domaine d'André, annonça le commandant. De là, il contrôle toutes nos armes, les ordinateurs qui calculent la distance des objectifs d'après les données fournies par les radars.

— Notre pouvoir offensif repose surtout sur les lasers, expliqua l'intéressé, nous disposons aussi de missiles pouvant intercepter les engins ennemis. Nos blindages peuvent écopier un jet d'excimer, à condi-

tion que celui-ci ne dépasse pas la puissance des nôtres. En réalité, nous ne sommes guère au courant des récentes réalisations terriennes dans ce domaine.

— Espérons que nous n'aurons pas de mauvaises surprises... Avez-vous prévu des mines? s'enquit Jacques.

— Ma foi non...

— Eh bien j'aimerais que Laurent en fabrique quelques-unes, est-ce possible?

— Avec une ogive de missile et un dispositif de mise à feu relié à un radar, c'est réalisable, répliqua l'électronicien.

— Il faudrait aussi prévoir un système qui permette de les localiser et de les inactiver.

— Pas de problème...

— Alors, mets-toi au travail. J'aimerais en larguer quelques-unes autour de la Lune.

— Je vais en confectionner un maximum, j'y adjoindrai un revêtement antiradar, afin qu'elles ne puissent pas être repérées par l'ennemi.

— Formidable! Arrange-toi pour que tout soit paré dans une dizaine d'heures.

Laurent quitta la pièce et Jacques poursuivit :

— Maintenant, mets-moi en communication avec Lucas...

— Entendu, je te le passe.

Gérard brancha l'émetteur et un écran s'éclaira, montrant la physionomie burinée du commandant.

— Eh bien! vous avez mis du temps à vous manifester! grogna-t-il. Je me demandais si je recevrais des instructions avant d'alunir.

— Il a fallu faire vite, expliqua Jacques. Nous devons être en position avant l'arrivée des Terriens.

— Je comprends bien, mille comètes! Seulement quel objectif devons-nous défendre?

— La base lunaire. Je suis persuadé qu'ils aborderont la Lune par la face cachée, afin de surprendre ses occupants. C'est pourquoi je désire que vos troupes interviennent si leurs commandos débarquent.

— Bon, ça se tient! Où serons-nous largués?

— La mer de Moscou offre une bonne piste d'alunissage.

— Ouais et rien pour se dissimuler! Non, je préfère un cratère, *Zeeman* par exemple.

— D'accord! Vous serez avertis de leur arrivée.

— Par qui?

— Par nous : le *Pallas* interceptera leurs navires de combat; s'ils sont trop nombreux nous décrocherons, alors, tout reposera sur vos hommes.

— Autrement dit démerdez-vous! Les scaphandres dont nous disposons n'ont que deux jours d'autonomie. Une fois sortis du transport, même si nous démolissons leurs commandos, nous serons foutus, pas question qu'ils s'encombrent de prisonniers.

— Vous possédez des jeeps?

— Evidemment! Et après? Même si nous atteignons la base, nous serions piégés comme des rats...

— Lucas, comprenez-moi bien, je ferai l'impossible pour détruire leurs navires d'escorte. Je vous demande de vous charger des troupes qui pourraient alunir malgré tout, ensuite, je vous récupérerai. Avec vos sustentateurs dorsaux, vos hommes pourront s'élever à une centaine de mètres, là je les embarquerai.

— Beau programme, en théorie! Car rien ne prouve que votre seul astronef puisse liquider les

leurs. Au mieux, si vous y parveniez, jamais vous ne repousseriez une seconde vague !

— Je le sais : mon seul désir est de détruire une partie de leurs effectifs. Ils ne possèdent pas beaucoup d'engins spatiaux, ni de types habitués à évoluer en scaphandre. Une fois que nous en aurons démoli un certain nombre, je vous récupère. Ensuite, ce sera le tour des types de la base. Nous ferons sauter le magnéplane, c'est ce qui importe.

— Si je comprends bien, vous désirez éviter qu'ils s'emparent de la base par surprise ?

— C'est cela...

— Alors, pourquoi ne pas s'installer autour ?

— Parce que nous serions repérés : vous pensez bien qu'ils examinent le secteur depuis leurs satellites.

— O.K. ! Donc, pour résumer, faire le maximum de grabuge, puis décrocher quand vous reviendrez.

— C'est exactement ça...

— Je ferai de mon mieux : espérons qu'ils attaqueront bien comme prévu, parce que s'ils assaillent directement la base, nous ne pourrions pas intervenir...

— Ils ne le feront pas et même si vous aviez raison, le *Pallas* en serait avisé et nous les attaquerions dans l'espace. Il y aura aussi des mines au-dessus de la face visible.

— Bon ! J'aime mieux être au courant. De mon côté, je ferai le maximum, seulement notre matériel est bricolé. Le blindage des jeeps par exemple laisse à désirer et nos scaphandres ne résisteront pas à l'impact d'un laser ; tout ce que j'ai pu faire, c'est de fournir des boucliers à mon commando. Par contre, je pense disposer d'un bon camouflage et si les Terriens se laissent surprendre, j'espère faire du bon boulot !

— Merci! A bientôt, commandant... Dans dix heures, vous serez à pied d'œuvre.

— Tant mieux, mes hommes n'apprécient guère cette boîte à sardines...

Au total, Jacques avait eu raison de quitter *Von Braun* d'une manière aussi précipitée car un message lui parvint alors qu'il approchait de la Lune : les radars avaient repéré des astronefs qui mettaient le cap sur le satellite...

La mise en place du dispositif de défense ne demanda guère de temps. Les mines dotées d'un système de propulsion leur donnant une certaine autonomie furent larguées au large de la face visible. Puis le remorqueur, accouplé au *Pallas*, mit le cap comme prévu sur la face cachée.

Selon la demande du commandant Lucas, le container fut largué près du cratère *Zeeman* d'où l'on découvrait un large panorama. Des navettes portant les jeeps permettraient au commando d'intervenir rapidement là où ses adversaires seraient déposés.

Le *Pallas*, lui, resta en orbite. Un relais, lâché parmi les mines, captait les messages de *Von Braun* et de la base lunaire.

L'attente commença. Jacques, calme en apparence, était rongé d'inquiétude. Les astrots vaquaient à bord, accomplissant leur travail de routine, lui n'avait rien à faire... Et si, par malheur il s'était trompé, si l'assaut était lancé directement sur les Oasis de l'espace?

Chaque fois qu'André captait un message, Jacques analysait chaque mot. Tout d'abord, il apprit que la flotte terrienne était composée de cinq astronefs qui passeraient au large des Oasis. L'objectif était donc

la Lune. Restait à savoir si l'attaque se déroulerait comme prévu...

Puis l'analyse des trajectoires confirma que les vaisseaux mettaient bien le cap sur le satellite. Sur la base, l'alerte avait été donnée. Alim Shekov signala en code que le magnéplane avait été saboté et qu'il le ferait sauter si nécessaire. Tout envoi de minerais avait cessé. Si les astéroïdes n'avaient pris le relais, la situation des Cités de l'espace aurait été préoccupante. Les batteries d'excimers, braquées vers l'espace, attendaient les assaillants. S'ils décidaient de se lancer dans un assaut frontal, leurs pertes seraient lourdes...

L'attente continua. Jacques observait ses compagnons. Louise, les yeux plissés, le regard dur, semblait impatiente d'en découdre. Laurent ne cessait de contrôler ses commandes, testant ses diverses armes. Gérard jouait à un war-game avec Laurent, mais les deux adversaires pensaient à autre chose : ils commettaient des fautes inhabituelles.

A l'heure du dîner, tous grignotèrent des sandwiches arrosés de jus de fruit, sans grand appétit. Assurément ils auraient donné cher pour être plus vieux de quelques heures et connaître les intentions de leurs adversaires.

Ensuite, André contacta Lucas.

Le commandant paraissait en pleine forme :

— Alors? Ils se décident... Pas trop tôt! J'ai bien repéré le secteur. Mes gars sont à bord des navettes prêts à foncer sur leurs commandos. Combien de transports d'après vous?

Gérard venait de capter un message de la base lunaire, il grommela :

— Trois, d'une capacité supérieure aux nôtres. Les

deux autres sont des croiseurs de fabrication récente qui pourraient bien nous surclasser...

— Ouais, ces gars-là sont fortiches, n'oubliez pas quand même que leurs équipages ne possèdent aucune expérience de la navigation dans l'espace.

— Quel est leur armement?

— Identique au nôtre, des lasers et des missiles dotés d'ogives nucléaires.

— Ils vont nous donner du fil à retordre!

— Nos missiles à dispositif de proximité intercepteront les engins adverses. Et puis vous disposez d'un atout important : la surprise. Quand ils montreront le bout de leur nez, votre première salve les détruira...

— Souhaitons-le! Bon, nous allons couper la communication. N'appellez qu'en cas d'urgence, il ne s'agit pas de se faire repérer bêtement.

— Une dernière chose : où est le remorqueur?

— Il a remis le cap sur les Oasis en faisant un large détour, mais il peut revenir sur un simple appel de notre part.

— O.K.! Bonne chance!

Pendant quelques minutes, les officiers restèrent silencieux : tous se sentaient bien mal préparés à cet affrontement. Les habitants des Oasis n'avaient pas reçu de formation militaire comme les habitants des kibboutz. Désormais il faudrait qu'ils reçoivent un entraînement sérieux. N'était-il pas trop tard? Et comment se comporteraient les civils promus combattants à bord du *Pallas*? Maurel lui-même était-il capable d'assumer sa nouvelle charge d'amiral?

Un message de Shekov vint interrompre ces méditations :

La flotte terrienne effectue un large détour afin de

ne pas se trouver sous le feu de nos défenses. Elle se dirige vers la face cachée. De là, elle pourra nous tomber dessus sans préavis. Du fait de la courbure lunaire, la portée de nos radars est limitée. J'attendrai le dernier moment pour faire sauter le magnéplane. C'est une terrible responsabilité car, ensuite, les Oasis ne recevront plus aucune livraison de minerais...

— Ce vieil Alim analyse clairement la situation, opina Jacques. Dommage qu'il ne sache pas que son magnéplane ne sert plus à rien : il se ferait moins de cheveux blancs.

— Le relais suit bien les mouvements de la flotte, intervint Gérard. Elle abordera la face cachée à la longitude moins 20, nous dissimulerons le *Pallas* dans l'enceinte du cratère *Tsiolkovski*; c'est une cachette idéale : le fond est constamment plongé dans l'ombre.

— Préviens Lucas...

— C'est fait !

L'astronef, docile, plongea vers la surface hérissée de cratères, survola *Oppenheimer*, *Van de Graaf*, *Gagarine*, largua une caméra sur le rempart de *Tsiolkovski*, puis disparut dans les ténèbres.

Les regards de tous les officiers convergèrent sur l'écran qui montrait la surface lunaire. Allaient-ils parvenir à repérer leurs adversaires ? Les navires seraient si petits sur le fond sombre du ciel...

Heureusement, Gérard avait pensé à tout, la caméra dotée d'un dispositif infrarouge donna une image nette du premier astronef sous la forme d'un point blanc très lumineux.

Prudent, le navire de tête qui se trouvait encore à une grande altitude, balayait la face cachée de son radar, afin de repérer ses éventuels adversaires.

Il ne remarqua rien d'anormal : le *Pallas* demeurait coi dans son trou. Alors, le second croiseur se démasqua à son tour et, suivi des transports, progressa vers *Tsiolkovski* qui semblait être son objectif.

Cela faisait l'affaire de Laurent qui les regardait grossir avec satisfaction, attendant le moment opportun pour passer à l'attaque.

Le premier croiseur, lui, restait en couverture assez haut au-dessus de la surface.

Enfin, Gérard grogna :

— Allons-y ! Je sors du cratère...

Docile, le *Pallas* s'éleva rapidement.

Laurent effectua une rapide mesure avec ses radars et décocha ses traits de feu, visant le navire de guerre.

Celui-ci poursuivait sa progression comme si de rien n'était et les rayons des lasers fulgurèrent sa coque à l'arrière, non loin des propulseurs.

Immédiatement, le croiseur perdit de l'altitude, tandis que les transports, plus lents, rebroussaient chemin.

Gérard, jugeant son premier adversaire sérieusement endommagé, changea alors d'objectif et parvint à toucher deux des T.U.G. qui s'abattirent alors vers le sol.

Cependant, Gérard, prévoyant la riposte, avait manœuvré de manière à regagner l'abri du cratère.

Bien lui en prit, car le croiseur resté en couverture décocha une bordée de missiles bien ajustés qui vinrent s'écraser sur les remparts, provoquant un éboulement.

Cette première phase était sans conteste à l'avantage du *Pallas* : un vaisseau de guerre terrien avait été abattu et deux transports avariés.

Restait le second croiseur...

Apparemment, son commandant n'avait pas bien localisé l'emplacement de ses adversaires, car il rebroussait chemin, protégeant le transport rescapé qui se hâtait vers la surface visible.

A un contre un, Gérard décida de tenter sa chance et, quittant son abri, mit le cap sur le croiseur intact.

Cependant, André scrutait le sol et parvenait à localiser l'endroit où s'étaient posés les trois navires avariés non loin du cratère *Mendeleïev*. Il en avisa aussitôt Lucas.

Le commandant était en pleine effervescence :

— Mille comètes! jura-t-il, je vais sauter sur l'occasion puisque le ciel est libre, je fais progresser notre cage à poules avec ses sustentateurs jusqu'à proximité des épaves. Ensuite, je leur tombe dessus avec mes jeeps et mes gars! *Ciao* : je file sur *Mendeleïev*...

Le croiseur terrien, lui, ne prenait pas de risques : échaudé par l'accueil brutal qui avait été réservé à ses compagnons, il se repliait vers la surface visible avec l'intention de faire sauter le magnéplane si l'occasion s'en présentait, aussi Jacques prévint-il Shekov :

— Evacuez d'urgence les habitations et dispersez-vous autour de la base. Vous allez sans doute être bombardés, gardez l'écoute, si le *Pallas* peut vous récupérer, je vous le signalerai sur la même fréquence...

Le chef des Lunaires accusa réception sans commentaires, il avait compris la menace qui pesait sur eux.

Cependant, le croiseur terrien se défilait toujours

de toute la puissance de ses propulseurs, sans doute pour gagner du temps dans l'attente de renforts.

Hélas, ses veilleurs devaient surveiller le *Pallas* en se désintéressant de ce qui se passait sur leur avant car l'une des mines vint percuter sa proue de plein fouet, provoquant d'importants dommages.

Les propulseurs restaient intacts, mais plusieurs astrots avaient été tués sur la passerelle et, pire encore, ses radars se trouvaient hors d'usage...

Dans ces conditions, c'était folie de poursuivre la route au milieu d'un champ de mines. Bravement, le navire vira de bord, faisant face à son poursuivant et décocha, un peu au hasard, une bordée de missiles à ogive nucléaire.

André n'eut aucune peine à les détecter et comme leur trajectoire passait largement à tribord du *Pallas*, le navire maintint son cap tandis que Laurent braquait ses lasers sur l'objectif immobile.

Les premiers rayons manquèrent la cible, mais les seconds irradièrent la coque, achevant de détruire la proue déjà passablement avariée. La centrale de commande de tir fut touchée : désormais le croiseur n'était plus qu'une épave. Son pilote tentait de se poser en catastrophe.

Le commandant ayant été tué lors du combat, le second donna l'ordre d'évacuation et les nacelles se dispersèrent dans l'espace, tandis que la radio lançait un S.O.S. et annonçait les dégâts subis par l'astronef.

Gérard et ses amis, servis par la chance, avaient accompli du bon travail!

De son côté, Lucas ne chôma pas.

Son massif transport avait atteint les parages de *Mendeleïev* sans trop de problèmes. Maintenant, ses

hommes fonçaient vers les trois coques à bord de leurs jeeps.

Pourtant, l'affaire n'était pas réglée, loin de là : en effet, le croiseur terrien avait pu se poser sans casse et ses tourelles restaient intactes. Dès que les véhicules furent signalés par les veilleurs, les lasers les prirent à partie. Lucas dut stopper sa progression et disséminer ses gars dans les cratérelets, par bonheur nombreux en cet endroit.

De leur côté, les troupes terriennes équipées de scaphandres prenaient position autour des épaves avec l'intention de vendre chèrement leur peau. La surprise avait échoué des deux côtés, seulement les effectifs terriens étaient nettement supérieurs...

Seul avantage de Lucas : la masse des astronefs se détachait nettement sur l'horizon lui permettant de les chatouiller désagréablement avec ses mortiers. Le commandant ne perdit pas une telle occasion et les projectiles vinrent s'écraser sur les coques. Pourtant, ses obus à explosifs chimiques ne faisaient pas grand mal aux mastodontes. Les éclats ricochaient sur les carapaces blindées sans les entamer, seul effet notable : la destruction des antennes hérissant les navires.

Du coup, plus question de localiser, ni d'ajuster les puces terrées dans les anfractuosités du sol... Le tir des lasers lourds et des tourelles cessa.

Le commandant ennemi réalisa immédiatement que sa seule chance de réparer ses avaries pour permettre à ses vaisseaux de décoller était de refouler les Lagrangiens aussi loin que possible, afin d'être hors de portée de leurs armes.

Il fit donc progresser ses troupes qui attaquèrent bientôt les lignes de Lucas, le forçant à cesser son tir pour défendre sa propre peau.

Par bonheur, la Lune était bien plus propice à la défense qu'à l'attaque : en effet les Terriens devaient progresser à découvert, tandis que leurs adversaires restaient bien abrités dans leurs trous.

Ainsi, les Lagrangiens purent-ils forcer les Terriens à chercher une protection dans les cratères, arrêtant ainsi leur avance.

Bien sûr, Lucas ne se faisait aucune illusion : la supériorité numérique de ses adversaires était telle qu'ils pouvaient sans problème envoyer des détachements sur ses arrières, afin de l'encercler.

La mort dans l'âme, il donna donc l'ordre de retraite.

Cette fois, la situation se trouvait inversée, le décrochement sous le feu ennemi provoqua des pertes sérieuses parmi ses effectifs : douze hommes furent tués et leurs cadavres abandonnés.

Il avait gagné un répit, sans plus. En effet le seul espoir de sauver ses gars consistait à les ramener jusqu'au transport pour rembarquer, en souhaitant que le *Pallas*, s'il était encore intact, vienne à la rescousse...

Le commandant lança un appel de détresse.

De l'autre côté de la Lune, Shekov et ses compagnons pavoisaient : ils avaient assisté à l'affrontement qui s'était déroulé au-dessus de leurs têtes et avaient hurlé de joie à l'annonce de la mise hors de combat du croiseur terrien. Tous revinrent donc à proximité des installations attendant l'ordre de faire sauter le magnéplane.

A leur grand désarroi, ils constatèrent que le *Pallas*, au lieu de venir les recueillir, virait de bord, mettant le cap sur la face cachée. Ils lancèrent de frénétiques appels sur la fréquence radio indiquée,

sans obtenir la moindre réponse. Bientôt la coque disparut de leur champ visuel. Que se passait-il ?

Jacques n'avait pas reçu le message de Lucas, car la masse de la Lune formait un impénétrable obstacle entre eux. Malgré les protestations de Gérard qui voulait liquider définitivement le croiseur avarié, l'amiral avait donné ordre de se porter au secours de Lucas qui devait se trouver bien seul...

Effectivement, dès que le *Pallas* survola la face cachée, il capta le S.O.S. du commandant. Louise lui fournit immédiatement une analyse de la situation :

— Tous les navires ennemis sont au sol, avariés et incapables d'utiliser leurs armes lourdes, annonçait-elle. Par contre les commandos terriens se trouvent largement déployés et tentent de prendre Lucas à revers. Grâce aux infrarouges, les jeeps sont aisées à repérer.

Jacques se frotta les mains :

— Parfait ! Eh bien, nous allons les chatouiller un peu ! Vas-y, Laurent, chauffe-leur les fesses avec tes lasers...

L'intéressé ne se fit pas prier.

L'un après l'autre, les véhicules ennemis se volatiliserent en fumée pendant que les Terriens filaient dans tous les sens comme des lapins.

Au bout d'une demi-heure, le terrain se trouvait dégagé.

— Eh bien, il ne reste plus qu'à récupérer ce brave Lucas, jubila Jacques. Louise, descends en rase-mottes et envoie-leur le signal convenu...

Comme à la manœuvre, les Lagrangiens du commando s'élevèrent grâce à leurs sustentateurs dorsaux et regagnèrent l'abri douillet du *Pallas*.

Lorsque tous furent à bord, le croiseur évolua, se

paya le luxe de détruire le transport qui les avait amenés, puis fila vers la base lunaire, abandonnant les Terriens à leur triste sort...

On devine la joie de Shekov lorsqu'il vit surgir la silhouette du croiseur !

Cette fois encore la récupération se déroula sans la moindre anicroche. Tous les Lunaires furent sauvés.

Shekov, une fois sur la passerelle, remercia avec effusion ses sauveurs, puis il indiqua à André la fréquence permettant d'activer la mise à feu des charges d'explosifs placées sous le magnéplane.

Tous les Lagrangiens applaudirent lorsque les installations volèrent en éclat...

Sans plus tarder, Jacques mit le cap sur *Von Braun*, mission accomplie. Il était grand temps car les Oasis signalaient qu'une seconde escadre terrienne venait de prendre l'espace.

CHAPITRE V

Cette première escarmouche se terminait à l'avantage des Lagrangiens. Succès complet puisque les Lunaires avaient été évacués et le magnéplane détruit. Les pertes étaient minimales : quinze membres du commando de Lucas.

De leur côté les Terriens pavoisaient : l'évacuation du satellite, la mise hors d'usage du magnéplane avec la carence de minerais qui devait en découler pour les Oasis, constituaient autant de victoires. Maintenant, la Terre disposait d'une base dans l'espace !

Le *Pallas* avait rejoint sans problème les parages de *Von Braun*. Les Terriens savaient maintenant que leurs adversaires possédaient au moins un navire opérationnel : cela les inciterait peut-être à la prudence...

Tandis que l'équipage du croiseur restait à bord afin de procéder au ravitaillement en munitions et en carburant, Jacques emprunta une navette, et regagna la Cité de l'espace.

A son arrivée, il fut accueilli par Lournay.

— Toutes mes félicitations ! s'exclama-t-il. Cette fois encore, les amateurs ont damé le pion aux professionnels !

— Les Terriens se sont montrés trop confiants, voilà tout. Maintenant, ils savent que nous sommes décidés à nous défendre et que nous en possédons les moyens...

— En tout cas, tu nous as octroyé un appréciable répit : plus question de projeter des météorites lunaires vers nos Cités avec le magnéplane. Il faudra qu'ils nous attaquent dans l'espace avec leurs navires.

— L'escadre ennemie fait route vers la Lune. Les dirigeants terriens sont à bord : ils tenteront peut-être de le reconstruire.

— Bah ! D'ici là, nous aurons eu le temps d'organiser notre défense. Je viens de recevoir un message de *Kirkwood*. Deux nouveaux croiseurs seront achevés dans quinze jours : ils seront dotés de missiles à ogives d'antim capables d'intercepter les projectiles ennemis.

— Parfait ! Espérons que nous serons tranquilles jusque-là... Tiens-moi immédiatement au courant si une flotte d'invasion se dirige vers nous.

— Compte sur moi ! De ton côté, j'aimerais que tu emploies tes loisirs à établir un champ de mines comparable à celui que tu as utilisé sur la Lune.

— Charmant passe-temps ! Laurent s'en chargera. Bon, je file : j'ai hâte d'embrasser Josette et mon rejeton !

La campagne, sous le véloplane, était toujours aussi accueillante, pourtant quelque chose avait changé. Plus d'oisifs lézardant sur les plages, ni de voiliers régatant sur les lacs. Pendant leurs congés, les Lagrangiens recevaient des cours d'instruction militaire.

Des groupes en uniforme camouflé s'entraînaient au tir et manœuvraient sur les collines. Les défenses

avaient été renforcées : chaque point de *Von Braun* pouvait être touché par un laser. Les équipes de réparation avaient aussi été renforcées afin de reboucher rapidement tout orifice produit dans l'immense coque.

A cinq reprises, le véloplane fut intercepté par des hélicoptères rapides pour contrôle d'identité. Chaque fois son pilote fut chaudement félicité : les informations avaient en effet donné un compte rendu de l'opération menée sur la Lune et tous les Lagrangiens se réjouissaient.

Jacques posa son véloplane sur la pelouse et se dirigea d'un pas rapide vers la salle de séjour, personne... A pas de loup, il se dirigea vers la cuisine : Josette préparait le repas. Il se plaça derrière elle et lui cacha les yeux de ses mains en s'écriant :

— Devine qui est là ?

— Jacques ! Tu m'as fait peur... Chéri, je suis si heureuse que tu sois de retour !

Elle se retourna et embrassa follement son mari, puis déclara avec une moue boudeuse :

— La prochaine fois, ne me traite pas comme un enfant : dis-moi franchement où tu vas...

— Excuse-moi, ma chérie ; franchement, j'ai été pris de court... Seule, une intervention rapide pouvait permettre d'évacuer les techniciens de la station lunaire. Nous sommes loin de posséder la maîtrise de l'espace...

— Tu es moins optimiste que le speaker de la télé ; selon lui, tu viens d'infliger une retentissante défaite aux Terriens : deux croiseurs détruits et des transports de troupe.

— Certes, notre succès n'est pas négligeable. Pourtant les Terriens vont annexer la Lune et ils

pourront l'utiliser comme base pour leurs astronefs. En fait, il ne s'agissait que d'une opération secondaire. Les stations constituent l'objectif principal. Le principal combat se déroulera dans l'espace et nous devons à tout prix éviter que nos adversaires débarquent dans les Oasis. Actuellement, leurs effectifs en navires sont très supérieurs aux nôtres...

— Que se passerait-il s'ils détruisaient nos astronefs et s'ils parvenaient à mettre le pied dans nos Cités?

— Rien à craindre pour nos installations : ils tiennent à les utiliser pour que les gros bonnets s'y réfugient. Par contre, un combat sans pitié se livrera à l'intérieur, ils ne feront pas de quartier. Nous non plus d'ailleurs.

— Crois-tu que cette éventualité soit à redouter?

— Franchement, je n'en sais rien... Nous ignorons tout des effectifs terriens. Nos six Cités sont un peu moins peuplées depuis que *Kirkwood* est devenue fonctionnelle. Nous aurions pourtant une énorme supériorité numérique en cas d'attaque par fantassins de l'espace. Reste une inquiétante possibilité : l'emploi de gaz toxiques injectés par une déchirure de la coque; tous les Lagrangiens ne disposent pas de scaphandres, loin de là!

— Mais si l'air fuit dans l'espace, inutile d'employer des gaz de combat...

— Souviens-toi, j'étais responsable de la réparation des avaries avant l'attaque du commando : je t'ai souvent dit que nos équipes pouvaient obturer très vite une large brèche et que nos réserves d'air éviteraient tout dommage aux habitants des Cités...

— Oui, c'est exact et, dans ces conditions, l'emploi

de phosgène, par exemple, serait catastrophique car il faudrait vider tout l'air pour s'en débarrasser.

— Et ce n'est, hélas, pas la seule méthode que puissent utiliser nos adversaires. L'emploi d'armes bactériologiques serait encore plus dramatique, en effet, les Terriens, vaccinés, n'en ressentiraient pas les effets, alors que nous tomberions comme des mouches!

— Je comprends... Par contre, ils ne peuvent polluer *Von Braun* avec des engins atomiques, puisqu'ils ne seraient pas capables de supprimer la pollution.

— Tu as parfaitement saisi : avant tout, je tiens à établir une ligne de défense avancée qui nous permette d'intercepter leurs projectiles. Dès demain, je repartirai à bord du *Pallas* pour disposer un champ de mines au large des Oasis. Ces engins, grâce à leur revêtement antiradar, se sont avérés fort efficaces.

— Alors, chéri, profitons de cette soirée : viens voir Paul, il dort déjà!

Josette entrebâilla la porte de la chambre voisine et Jacques aperçut son fils, dormant à poings fermés; il s'approcha et déposa un baiser léger sur son front, puis quitta la pièce.

— Tu as toujours des scaphandres? demanda-t-il à sa femme.

— Bien sûr, ils font partie de mon matériel de travail pour inspecter les cuves de culture externes.

— Alors, si l'alerte aux armes A B C est donnée, place immédiatement Paul à l'intérieur et emmène-le à l'abri.

— Ne te fais pas de soucis : nous avons tous reçu des instructions précises.

— Bien ! Si nous dînions : j'ai une faim de loup...

— Cela tombe bien : justement je viens de recevoir mes approvisionnements en surgelés. Veux-tu des gambas ? De la langouste ?

— Eh, pourquoi pas de la langouste...

— Ensuite, désires-tu du saumon ou un filet mignon ?

— Je préfère du poisson froid avec de la macédoine...

— Facile : j'en ai pour quelques minutes !

— Je fais mettre le couvert par le robot.

— Merci ! répondit Josette qui se trouvait déjà dans la cuisine. Au fait, tu ne m'as pas parlé de l'équipage du *Pallas*. Tu t'entends bien avec ses officiers ?

— A merveille, Gérard Liviani est un garçon formidable !

— Ah ! Ce vieux *Gymnote*... Un spécialiste d'électronique si mes souvenirs sont exacts ?

— C'est cela..., acquiesça Jacques en se versant un verre de jus d'ananas.

— A la télé, ils ont aussi parlé d'une femme ; est-elle jolie ?

Un peu surpris, il bredouilla :

— Ma foi, elle n'est pas mal !

— Blonde ou brune ?

— Blonde... Elle a beaucoup de cran.

— J'espère que tu ne vas pas essayer de la draguer !

— Tu es stupide ! A bord, nous avons d'autres chats à fouetter...

— Tant mieux ! s'exclama Josette en apportant la langouste, si j'apprenais qu'elle te fait les doux yeux, j'irais aussitôt lui arracher les cheveux !

— Ne crains rien, il n'en est pas question, assura son mari en dégustant ses tranches copieusement accompagnées de mayonnaise.

Puis il déboucha une bouteille de Traminer, emplît les verres, et porta un toast :

— A la santé de la meilleure des épouses et de sa cuisine !

— Tu sais, je n'y suis pas pour grand-chose : ici nous n'avons que des produits congelés... Plus rien de frais, il paraît que c'est plus simple de tout surgeler immédiatement, et cela permet d'augmenter les stocks...

La soirée se passa très agréablement, les deux époux, d'un commun accord évitaient de parler de la guerre. Ils se couchèrent de bonne heure et le lendemain matin, pendant le petit déjeuner, Jacques dit à sa femme :

— Ne te fais pas de soucis pour moi si je reste absent un certain temps. Le *Pallas* doit aller mouiller des mines au large des Oasis, ensuite nous pouvons intervenir contre la flotte terrienne si celle-ci se montre menaçante.

— Je commence à être habituée..., soupira Josette.

— Tu ne t'ennuies pas trop ?

— Non... J'ai repris mon ancien poste au labo de botanique : Gertrud y travaille toujours avec sa fille Gerda.

— Ah ! J'ai été fichtrement surpris quand j'ai appris son mariage avec Claude, elle qui avait fait une fille par clonage !

— Et maintenant elle attend un heureux événement, un fils paraît-il.

— Ce sacré Claude ne m'en a rien dit !

— Je suppose qu'il a d'autres sujets de conversa-

tion lorsqu'il te rencontre. D'ailleurs, elle est seulement enceinte de trois mois.

— Quand il me l'annoncera, je jouerai la surprise... Mais au fait, que devient Paul lorsque tu es au labo?

— Oh, il existe des garderies pour les enfants, d'ailleurs je n'ai guère de temps à lui consacrer car, après mon retour des labos extérieurs, je dois suivre mon cours d'instruction militaire, comme tout le monde...

— Alors, tu as des journées bien remplies! Bon, il faut que je me sauve, le croiseur peut filer d'un moment à l'autre.

— Cette fois, n'oublie pas de prendre ta valise, je te l'ai préparée...

Ils échangèrent un long baiser. Josette, bravement, souriait malgré son inquiétude, puis Jacques chargea son léger bagage sur le véloplane et s'éleva dans les airs.

Longtemps il aperçut la silhouette qui lui faisait des signes de la main, puis la villa disparut dans la brume.

Le *Pallas* venait de terminer son chargement lorsque l'amiral regagna son bord.

Gérard l'attendait à la coupée.

— Alors, où en sommes-nous? demanda le nouvel arrivant.

— Notre ravitaillement est terminé : j'allais te faire appeler. La flotte terrienne va atteindre la Lune d'un instant à l'autre. Elle est constituée de quatre croiseurs et de six transports. Ils ont l'intention de s'y installer définitivement; ensuite, ce sera le tour des Oasis.

— Bon! Cela nous laisse un peu de temps pour

mouiller nos mines. Les deux autres croiseurs sont toujours camouflés parmi les remorqueurs?

— Ils n'ont pas bougé. N'empêche, je suis inquiet : quand ils attaqueront les Oasis, ils mettront le paquet, nous devons sans doute affronter une dizaine de navires de guerre...

— Je le sais, c'est pourquoi j'ai demandé à *Kirkwood* d'accélérer la construction des croiseurs; pourtant, dans l'immédiat, ils ne pourront nous en envoyer que deux, ce qui fait cinq au total...

— Espérons que les mines leur donneront du fil à retordre, car il ne faut plus espérer les surprendre comme tu l'as fait sur la Lune...

— Sait-on jamais?

Louise arriva sur ces entrefaites. Elle adressa un radieux sourire à Jacques et annonça :

— Parés à décoller, commandant! Equipage au complet. Mines arrimées. Pleins effectués.

— Allons-y doucement, nous vous suivons sur la passerelle.

Jacques déposa au passage sa valise dans sa cabine et rejoignit aussitôt les officiers.

Sur les écrans, les Oasis paraissaient dériver dans l'espace, en réalité, c'était le croiseur qui se déplaçait avec prudence, parmi les innombrables obstacles entourant les Cités.

— Les mines ont été chouchoutées, déclara Laurent. Revêtement antiradar, dispositif de mise à feu télécommandé, ou système automatique de proximité, fusées permettant un déplacement de 2 000 kilomètres, capteurs d'infrarouges et une charge dopée permettant de fissurer les coques.

— Bravo! Et nous disposons de combien de ces charmants joujoux?

— Mille pour le moment, dans deux jours, un remorqueur en amènera mille autres. C'est relativement peu, toutefois il faut noter que chacune couvre un cercle de quatre mille kilomètres de diamètre...

— D'accord, seulement il ne faut pas permettre aux Terriens de pratiquer une brèche. Cette fois, ils se méfieront : le dispositif doit donc être échelonné en profondeur, dès que nous le pourrons.

— Nous discussions entre nous pour savoir à quelle distance des Oasis nous devons les placer, intervint Louise. Qu'en pensez-vous ?

— Deux facteurs interviennent. Le plus loin serait le mieux car il faut faire l'impossible pour maintenir les assaillants loin des Oasis. Malheureusement, plus les mines seront distantes, plus la sphère à couvrir sera grande... Compte tenu du fait qu'elles peuvent se déplacer, je suggère de les installer à 10 000 kilomètres de L 5.

— Hum ! A cette distance, le champ sera clair-semé, grommela Laurent.

— Sans doute, mais nous pouvons manœuvrer nos navires pour entraîner nos adversaires à proximité.

— D'accord ! Seulement s'ils nous tombent dessus à trois ou quatre contre un, nous ne tiendrons jamais le coup ! objecta André.

— Ça, c'est un autre problème, assura Jacques. J'ai mon idée là-dessus. Chacun sait que l'offensive est la meilleure manière de se défendre. Pendant qu'ils sont occupés sur la Lune je suggère d'aller les chatouiller un peu sur les astroports terriens. Ils ne sont pas parés à attaquer, sans quoi ils auraient pris l'espace. Nous pourrions les piéger au nid ! Qu'en penses-tu, Gérard ?

— Eh, ce n'est pas une mauvaise idée... Risquée

bien sûr ! Mais qui peut réussir. Etes-vous prêts à leur faire cette surprise les amis ?

Tous les officiers acquiescèrent.

Le *Pallas* commença à semer ses œufs diaboliques dès qu'il se trouva à distance requise. Ensuite, les mines se déplacèrent d'elles-mêmes afin d'éviter un repérage ennemi.

Le croiseur continua à zigzaguer longtemps après avoir épuisé son chargement afin de donner le change aux Terriens qui devaient l'observer avec intérêt. Le navire ne craignait rien, car chaque mine portait un récepteur lui permettant d'identifier un signal codé.

Cela fait, Gérard mit résolument le cap sur la bonne vieille Terre...

Depuis le début des hostilités — toujours pas officiellement déclarées — la situation avait encore beaucoup évolué.

Les alliances élaborées après d'interminables discussions au cours des décennies précédentes n'existaient pratiquement plus. Chacun pour soi : telle était l'unique motivation des pays industrialisés.

L'Europe occidentale couvrait ses côtes avec les bombes à neutrons, liquidant d'un coup les flottilles hétéroclites amenant des réfugiés africains.

L'Amérique avait établi une barrière le long de l'isthme de Panama en accumulant des déchets radioactifs qui trouvaient ainsi un emploi.

La Russie menait une garde vigilante le long de la Mongolie et du Pakistan afin d'éviter un afflux de hordes affamées sur son territoire.

En Australie, acacias et eucalyptus brûlaient, refoulant les survivants le long des côtes. En Afrique centrale les incendies de forêts faisaient rage. Plus question d'exploiter les puits de pétrole de l'Arabie

Saoudite et des émirats : les réservoirs explosaient au soleil...

La Chine connaissait de terribles épidémies.

La forêt amazonienne était couverte d'un nuage de fumée opaque, par bonheur, de violents orages s'y déchaînaient, arrêtant la progression des foyers enflammés.

Fait paradoxal, la livraison d'énergie sous forme de micro-ondes par les Oasis se poursuivait, malgré l'attaque de la Lune. Autant de pris, pensaient les gouvernants, à quoi bon déclarer officiellement la guerre? Pendant ce répit, les climatiseurs pouvaient encore fonctionner. Après... Il resterait les centrales nucléaires, la géothermie, l'énergie marémotrice, bref, tous les palliatifs mis sur pied naguère au moment de la première crise du pétrole des années 1980. Une misère... Aussi, les rats, prévoyants, envisageaient-ils de quitter le navire. Chaque contrée capable de réaliser des astronefs en avait mis en chantier. Des régiments armés jusqu'aux dents surveillaient les astroports des Etats-Unis, d'U.R.S.S., de Chine, d'Inde. La base de Kourou, cernée par les incendies, demeurerait inutilisable. Celles d'Australie subissaient le même sort.

La civilisation de consommation agonisait.

La loi de la jungle la remplaçait.

Tant que les usines tournaient encore, que les ouvriers touchaient un salaire, ils restaient fidèles à la protection de l'outil de travail. Dès que les livraisons des Oasis cesseraient, les citadins se répandraient à travers la campagne. Déjà les paysans avaient constitué des milices réoccupant les antiques mottes pour y construire des forts où les récoltes seraient en sécurité. Dans les villes, le marché noir faisait la loi.

Des bandes rivales pillaient les entrepôts. La police, submergée, se bornait à protéger avec l'aide de l'armée les stocks vitaux de blé, de maïs et les immenses centrales de congélation où les aliments surgelés commenceraient à pourrir dès que les Oasis cesseraient d'expédier de l'énergie.

Dans cette ambiance de panique, peu d'états-majors se souciaient de surveiller l'espace entourant la Terre. D'ailleurs les incessantes aurores provoquées par les flux de protons solaires perturbaient la propagation des ondes électromagnétiques : les réseaux de couverture radar se trouvaient totalement hors d'usage. Par surcroît, les vents violents, les tornades incessantes rendaient la navigation aérienne extrêmement périlleuse : il n'existait pratiquement plus aucune patrouille de chasseurs.

Le *Pallas* put donc survoler sans problèmes le globe terrestre tandis que ses occupants effarés prenaient conscience du désastre qui s'était abattu sur leurs compatriotes.

— Quelle misère ! constata Jacques. Il est effarant de constater combien notre civilisation était fragile. Il a fallu peu de chose pour désorganiser totalement la fourmilière humaine...

— Dans ces conditions, intervint Louise, une attaque est-elle opportune ? Ces malheureux ont déjà assez de problèmes sans que nous venions en ajouter...

— Comprenez-moi bien, Louise, il n'entre nullement dans mes intentions de me livrer à une attaque délibérée contre les Terriens, je désire seulement les empêcher d'accroître leurs ennuis en venant détruire les seuls endroits où la civilisation humaine reste fonctionnelle : nos Oasis.

— Je sais... Pourtant, c'est affreux de tuer ces malheureux! Après tout, ils ont autant droit que nous à survivre!

— C'est mal poser le problème : bien sûr, ils n'ont aucune raison de mourir. Toutefois, nous avons effectué un dur travail dans nos Oasis. Nous avons accepté de prendre un risque en quittant notre planète pour l'espace et, maintenant, il s'avère que nous avons fait le bon choix!

— Je comprends... Si seulement ils acceptaient d'abandonner leurs attaques contre nous!

— Le brave Terrien moyen n'y est pour rien : ce sont leurs dirigeants qui cherchent à sauver leur peau en s'emparant de nos Cités... Mon objectif est de les en dissuader en rendant cette entreprise impossible et ceci très rapidement afin de pouvoir nous consacrer à la construction d'écrans protecteurs, seuls remparts contre l'irradiation solaire.

— Si tu veux, intervint Gérard, je peux larguer dans l'atmosphère des émetteurs qui expliqueront nos motivations aux Terriens. Je leur signalerai aussi que leurs principaux dirigeants sont sur la Lune.

— Bonne idée! Ceux qui disposent encore de récepteurs en état de marche se laisseront sans doute convaincre, seulement ils ne peuvent se révolter tant que le pouvoir sera entre les mains de généraux s'appuyant sur les forces armées.

— Je m'en occupe, assura André. Il faut qu'ils sachent que nous ne les laissons pas tomber, au contraire et que nous désirons une paix rapide afin de tenter de les sauver.

— Dis donc, intervint Laurent, tu ne trouves pas que nous avons assez tournicoté comme ça? Je sais qu'ils ont d'autres chats à fouetter, pourtant ils vont

finir par nous repérer! Quels objectifs dois-je bombarder?

Jacques poussa un profond soupir :

— Commençons par Vanderberg et Cap Canaveral aux Etats-Unis, ensuite, ce sera le tour de Plesetsk et de Baïkonour en U.R.S.S., nous terminerons par l'Inde puis la Chine...

— O.K.! Quel genre de bombes?

— Pas d'engins risquant de polluer encore l'atmosphère : arrange-toi pour mettre le feu aux astronefs et aux installations avec les lasers...

— Et ceux qui seront dans des abris?

— Il s'agira de missiles militaires incapables d'atteindre les Oasis. Ce qu'il faut, c'est détruire les engins à grand rayon d'action récemment construits. Ils ont fait vite et ne se sont pas compliqué la tâche en les fabriquant sous terre, tout au plus ont-ils disposé des panneaux au-dessus pour se protéger du Soleil. Tes excimers les feront brûler.

— Entendu, chef!

Les officiers poursuivirent leur contemplation du globe tandis que le navigateur faisait perdre de l'altitude au navire, afin qu'il parvienne sur ses objectifs dans les meilleures conditions. Il fallait toutefois tenir compte du fait que le *Pallas* n'avait pas été construit pour résister à une forte pression atmosphérique. Il devait donc se cantonner à une altitude d'environ 8 000 kilomètres.

Cependant, Louise effectuait d'intéressantes observations : la couche d'ozone située aux alentours de 25 kilomètres n'existait plus que par lambeaux.

La magnétosphère qui, naguère, atteignait 65 000 kilomètres dans la direction du Soleil, n'apparaissait qu'à 30 000 kilomètres, dilacérée par l'onde

de choc des protons avec la magnétopause. Quant aux ceintures de Van Allen, elles avaient pour ainsi dire disparu. La lacune séparant la couche externe et la couche interne, vers 13 000 kilomètres, s'était déplacée des deux côtés : vers la Terre et vers le Soleil. Les électrons, piégés jadis dans la couche externe où ils produisaient les *aurores*, circulaient tout autour du globe, même dans la lacune des pôles. Quant aux protons des rayons cosmiques et du vent solaire, ils frappaient la haute atmosphère, produisant des neutrons qui, à leur tour, se désintégraient en nouveaux protons et en électrons, lesquels cinglaient la surface terrestre. En définitive, tout se passait comme naguère dans les régions polaires où les particules chargées atteignaient librement les calottes arctiques et antarctiques.

Tout cela rendait la jeune femme bien perplexe, et elle s'en ouvrit à Jacques :

— La situation des Terriens n'est guère enviable ! Tant que le champ magnétique n'aura pas réapparu, la situation restera identique : des flots de particules frapperont océans et continents. Seul un écran pourrait les protéger, mais où le construire ? Il faudrait qu'il suive la Terre sur son orbite, donc qu'il se déplace, ce qui coûterait une énorme dépense énergétique.

— Exact ! C'est pourquoi, si ces imbéciles ne nous avaient pas attaqués, nous serions actuellement en train d'expédier des astéroïdes sur une orbite située entre Mercure et le Soleil. Là, le déplacement de l'écran serait beaucoup moins important...

— Mais comment ces blocs épars pourraient-ils arrêter les vents solaires ?

— C'est le principe des sphères de Dyson, vous en avez certainement entendu parler.

— Bien sûr, seulement la dépense d'énergie serait telle qu'on ne peut espérer ceindre notre Soleil avant dix siècles!

— Exact! Toutefois, il faut envisager plusieurs éventualités. La première, la plus ambitieuse consisterait à établir une sphère complète qui capterait les rayons par sa face externe, rejetterait des infrarouges vers l'intérieur en direction de la Terre, de Mars et de Vénus qui circuleraient sur des orbites voisines.

— Ce n'est pas pour demain!

— Certes non! Les spécialistes pensent qu'il faudra attendre 1 500 ans, avant de disposer de l'énergie indispensable. Pour cela, plusieurs autres étapes devront être franchies. Dès maintenant, grâce aux métaux des astéroïdes, des structures octaédriques d'un million de kilomètres peuvent être établies entre Mercure et le Soleil. Dans l'immédiat elles ne fourniraient pas d'énergie, mais formeraient écran contre les protons solaires. Un système continu, sans failles, de 3 grammes par centimètres carrés demanderait une masse égale à celle de la Terre, ou de Vénus. Mercure offrirait l'avantage de se trouver assez près de l'endroit où ces écrans seraient disposés. Certains ont même songé à utiliser Jupiter. L'ennui, c'est que cette planète contient peu d'éléments lourds comme le fer. Le déclenchement de réactions thermonucléaires artificielles permettrait de synthétiser en son sein des métaux, seulement le rendement serait assez faible. C'est la raison pour laquelle des planètes comme Mercure sont de loin préférables...

— Mais comment disloquer de pareilles masses ? objecta Louise.

— Les chercheurs ont proposé plusieurs solutions. L'antim constituerait un explosif assez puissant. Dans l'immédiat, nous n'en possédons pas en quantité suffisante. C'est pourquoi la meilleure méthode consiste à accélérer la rotation de la planète, jusqu'à ce que la force centrifuge la disloque.

— Un tel travail de titan ne peut être envisagé dans la situation actuelle...

— Hélas, non ! Aussi devons-nous miser sur les astéroïdes pour disposer quelques panneaux discontinus tournant autour Soleil et protégeant toujours la Terre. C'est ce que Laurent doit exposer aux Terriens. Espérons qu'ils comprendront où est leur intérêt véritable...

— Un détail m'échappe, reprit la jeune femme qui semblait passionnée par les propos de Jacques. Dans de telles conditions, une nuit éternelle régnerait sur notre planète !

— Certes, on prévoira donc des miroirs dans une brèche. Ils refléteront les photons, pas les protons et la Terre sera aussi ensoleillée qu'avant. Un meilleur contrôle des saisons pourrait même être obtenu en modifiant l'inclinaison des rayons...

— Vous êtes merveilleux ! s'exclama Louise. Avec vous, tout semble si clair, si simple. Je réalise maintenant pourquoi les Lagrangiens éprouvent une telle adoration à votre égard...

Jacques s'apprêtait à répondre lorsque Laurent annonça :

— Nous survolons Cap Kennedy. J'ai pris des photos. Dois-je mettre les lasers en batterie ?

— Vas-y..., acquiesça Jacques. Essaie de ne toucher que les astronefs et les installations radars.

Tous se penchèrent sur les écrans où l'ordinateur donnait une vue claire de l'astroport. Le ciel était dégagé de tout nuage; pourtant, il fallait donner toute la puissance des excimers pour percer l'atmosphère, aussi les propulseurs furent-ils stoppés pendant un moment.

Au sol des explosions se produisirent, puis des nuées déployèrent leurs volutes opaques, masquant tout.

— Je crois les avoir tous démolis, assura Laurent. Pour en être sûr il faudra refaire un passage plus tard et prendre d'autres clichés.

— D'accord! Maintenant, filons vers la Russie...

Peu de temps après, les bases soviétiques connaissaient un sort identique à celui de leurs homologues américaines.

La surprise avait été totale. La réaction terrienne nulle.

Pourtant, alors que le *Pallas* filait vers la Chine, André signala que les radars de plusieurs satellites cherchaient à repérer l'astronef. A deux reprises, les rayons touchèrent la coque. Maintenant, les adversaires des Lagrangiens avaient localisé leur croiseur.

— Qu'en penses-tu? interrogea Gérard. Faut-il attaquer la Chine comme prévu?

— Bah! Le risque est minime. Allons-y, nous ne reviendrons pas prendre de photos, voilà tout.

— Entendu!

Le navire poursuivit donc sa route et, après avoir franchi la Mongolie, parvint au-dessus du Shansi.

Le temps n'était pas aussi beau qu'en Amérique et

Gérard dut zigzaguer pour chercher une brèche dans l'épaisse couche nuageuse.

Soudain, Louise poussa une exclamation :

— Attention! J'ai vu un éclair zébrer l'espace devant nous!

— Un laser! Cette fois, ils nous ont repérés et cherchent à nous descendre, s'écria Gérard.

— Sans doute un satellite tueur, nota calmement Jacques. Accélère un peu, il ne pourra pas nous suivre...

A cet instant précis, une sirène se mit à hurler, tandis que des ampoules rouges se mettaient à clignoter.

— Avarie au propulseur tribord! grogna Gérard. Foutons le camp en vitesse, prends de l'altitude...

— Objectif dans le collimateur, annonça alors paisiblement Laurent.

— Brûle-le, intima Jacques. Nous décrocherons après!

Quelques secondes passèrent, puis le navire darda ses rayons fulgurants.

— Touché!

— Parfait! Fichons le camp...

Le croiseur commença à grimper.

Malheureusement, deux minutes plus tard d'autres voyants s'allumèrent.

— Propulseur bâbord hors d'usage! annonça Louise.

— Merde! Juste au moment où nous allions échapper à ce maudit satellite...

— T'en fais pas, vieux! Je viens de l'arroser avec un laser, il ne nous causera plus d'ennuis...

— Penses-tu pouvoir quitter la zone d'attraction terrestre? grommela Jacques.

— Pas question... Tout au plus puis-je me maintenir en orbite, répliqua Gérard.

— Laurent, envoie un message à *Von Braun*. Qu'un autre croiseur se prépare à venir à notre secours...

— O.K.!

Cramponné aux commandes, Gérard faisait donner au propulseur tribord tout ce qu'il pouvait, sans grands résultats : le navire perdait peu à peu de l'altitude.

— Louise, calcule-moi dare-dare une orbite synchrone!

— D'accord...

La jeune femme programma fébrilement l'ordinateur et afficha les résultats devant le pilote.

Celui-ci les étudia et assura :

— Ça devrait coller...

Quelques minutes passèrent, interminables, le *Pallas* traversait le Pacifique, mettant le cap vers l'équateur.

— J'ai eu Bob, relayé par *Von Braun*, reprit André. Pas question de nous envoyer de l'aide. Les Terriens menacent d'attaquer les Oasis. Ils ont lancé un ultimatum. Bob conseille de quitter le bord en navette si nous ne pouvons accrocher une orbite.

— Je m'en doutais, grogna Jacques, j'en ferais autant à sa place...

— Rapport sur les avaries, annonça Louise. Seuls les cylindres d'éjection sont touchés. On pourrait les changer...

— A condition d'avoir cette pièce de rechange, ce qui n'est pas le cas..., soupira le commandant.

— Peux-tu te maintenir en orbite?

— Ouais! Ça devrait marcher...

— Attendons de passer au-dessus de l'Amérique. Je quitterai le bord en navette, déclara Jacques. Si je puis atteindre Vanderberg et qu'il existe des pièces détachées là-bas, je reviendrai vous les apporter.

— Tu es dingue ! Aucune chance, s'ils te capturent ils te boucleront...

— Sans importance. Ici, nous constituons une cible idéale, notre seul espoir est de réparer et de regagner les Oasis.

— Alors, je vous accompagne, assura Louise. Je connais parfaitement les moteurs. Vous pas...

Maurel hésita un moment. De toute manière, la jeune femme risquait au moins autant en restant à bord.

— D'accord ! André, prépare une navette pendant que nous endossons les scaphandres. Nous vous contacterons sur le canal 5.

Un quart d'heure plus tard, le léger engin quittait son berceau et commençait sa descente vers le continent américain.

CHAPITRE VI

Jacques se félicita d'avoir emmené Louise avec lui : en effet, il n'y connaissait pas grand-chose au pilotage des navettes et n'aurait jamais été capable d'atterrir sans casser du bois. Or, il était indispensable que le léger engin puisse reprendre l'espace.

— Ah! gronda-t-il. Je suis un bel imbécile : si j'avais écouté Gérard, le *Pallas* serait loin à l'heure qu'il est!

— Allons, pas de regrets : il importait de détruire le maximum d'astronefs. Grâce à vous, les Oasis ne seront pas submergées. Au moins quarante navires ont été mis hors d'usage, c'est plus que nous n'aurions pu faire dans l'espace. Nos deux autres croiseurs seront extrêmement heureux de ne pas devoir les affronter...

— N'empêche, souvent le mieux est l'ennemi du bien. J'ai été trop présomptueux!

— Bah! Tout s'arrangera : je suis persuadée que nous découvrirons de quoi réparer à Vanderberg. Au fait, soyez gentil, programmez les coordonnées de cette base sur l'écran.

Jacques pianota sur le clavier. Des chiffres et une carte apparurent.

- 34, 43 Nord et 120, 33 Ouest, lut-il.
- Où se trouve-t-elle?
- Près de la côte, au Nord-Ouest de Los Angeles...
- Quels points de repère caractéristiques?
- Au Sud, un petit lac : Cachuma et trois îles, la plus étendue est Santa Cruz; au Nord le réservoir de Twitchell, peut-être à sec actuellement.
- Je tâcherai de m'y retrouver : aidez-moi en regardant à travers le hublot.
- Comptez sur moi...

Ils restèrent un moment silencieux. Jacques, furtivement jetait des regards admiratifs vers la jeune femme, calme et détendue comme si elle se promenait en vélodrome. Il trouvait son profil charmant, avec ses lèvres charnues, la moue volontaire de sa bouche, ses grands yeux en amande.

Un instant, elle se tourna vers lui et leurs regards se croisèrent. Elle sourit et murmura :

— Je suis vraiment ravie de me trouver ici avec vous : cela me fait tout drôle de penser que je vais mettre le pied sur cette bonne vieille Terre!

— Vous n'y étiez jamais allé?

— Non, mes parents faisaient partie des premiers colons de *Von Braun*, ce sera la première fois...

— Eh bien, vous aurez pas mal de choses à apprendre! Là-bas, pas d'atmosphère aseptisée comme dans nos Oasis. D'innombrables microbes menacent les humains. Il faudra utiliser des comprimés pour désinfecter l'eau que vous boirez et ne manger, si possible, que des conserves. Soigner immédiatement la moindre écorchure. Heureusement, nous sommes vaccinés contre la plupart des maladies. Malgré tous les contrôles pratiqués sur les immigrants, il reste des porteurs de germes. Surtout,

ne vous laissez pas aller à croquer un fruit, aussi appétissant soit-il, sans avoir enlevé sa peau.

— Merci de m'avoir rappelé ces détails : je suis tellement accoutumée à nos cocons douillets que cela ne me serait même pas venu à l'idée !

— Je suis d'ailleurs persuadé que la situation a encore empiré depuis mon dernier séjour : les services d'eau des villes ne doivent plus fournir de liquide purifié. N'oubliez pas non plus les insectes : toute la côte Ouest des Etats-Unis est infestée de moustiques vecteurs du paludisme. Avec la pagaille qui règne, ils doivent pulluler ! Espérons qu'aucune épidémie ne s'est déclenchée dans cette région. Par bonheur, nous disposons d'une trousse secours bien garnie en médicaments.

— Eh bien, moi qui songeait parfois à la Terre comme à un paradis, je me trompais lourdement...

— Attention ! Voici le littoral, coupa Jacques. Félicitations, les îles se trouvent à notre droite, vous êtes un pilote remarquable.

— Je vais descendre lentement et essayer de sauver ma réputation en effectuant un atterrissage correct.

La navette commençait une approche en spirale, lorsque soudain, des nuées cotonneuses l'entourèrent, tandis que l'appareil tanguait légèrement.

— Eh ! mais ils nous tirent dessus, les salauds ! s'exclama Jacques.

— Rien d'étonnant après le bombardement qu'ils ont subi ; je file vers l'Est.

— Tant pis, il nous faudra trouver un autre moyen de transport quand nous serons au sol. Cela nous retardera un peu.

Le tir se poursuivit pendant une dizaine de

minutes, puis cessa : la navette se trouvait hors de portée.

— Pas de casse ? s'enquit Jacques.

— Non : ils nous ont manqués, ils n'ont pas utilisé de missiles, seulement des obus de D.C.A.

— Bon ! Reste à savoir où nous sommes... Ah ! voici une chaîne de montagnes à gauche. Attention, ce doit être le mont Pinos, il culmine à plus de 2 600 mètres.

— Je le laisse à tribord. Ensuite, le terrain est-il propice à un atterrissage ?

— Si l'on veut, après Lancaster, c'est le désert Mohave !

— Oh ! méfiez-vous, nous allons survoler une autre base : Edwards, elle appartient à l'armée de l'air.

— Zut ! s'ils nous collent des chasseurs aux trousses, cela ira mal...

— Je n'en vois aucun, on ne nous canarde plus.. Est-ce que je descends ?

— Tentons le coup, il y a encore une petite base George, aussi de l'Air Force, juste avant Victorville. Avec la chaleur, ils ont dû l'évacuer. Je connais un peu le coin, j'allais jouer à Las Vegas jadis. Ce désert est bourré de lacs salés, pour la plupart asséchés.

— En voici sans doute un..., nota Louise en désignant une longue piste immaculée.

— Oui, c'est le lac Mirage. Méfiez-vous, ensuite il y a une chaîne de montagnes sur tribord : Saint Gabriel...

— Pas tellement agréable comme paysage, constata la jeune femme en contemplant les vastes étendues d'une insoutenable blancheur. Dois-je tenter de me poser sur le sel ?

— Ce sera préférable : en général la croûte est

solide, on les a même utilisés naguère pour battre des records de vitesse en automobile.

— Bien ! j'essaie... Surveillez bien les alentours.

Pendant quelques minutes, tous deux restèrent silencieux, puis Jacques s'exclama :

— Reprenez de l'altitude ! Je vois des camions militaires qui foncent sur la route...

Les tuyères grondèrent et l'engin se stabilisa : le pilote consulta ses jauges et avertit :

— Dites donc, il va falloir se décider, sinon je n'aurai plus assez de carburant pour décoller...

— Tant pis ! posez-vous près de San Bernardino. Suivez la vallée, dès que vous apercevrez les maisons, cherchez un emplacement correct...

Pinçant les lèvres, Louise fit planer la navette vers le Sud, enfin elle devina dans la brume de chaleur les faubourgs d'une cité. En dessous d'elle un vaste terrain plat, l'appareil se retourna, dirigeant ses tuyères vers le bas. Quelques instants plus tard les amortisseurs touchaient le ciment.

— Ouf ! Nous y sommes..., murmura-t-elle, puis elle respira un grand coup et eut un pauvre sourire. Content de moi ?

— Félicitations ! Vous êtes formidable... Du coup, nous allons pouvoir emprunter une bagnole, j'en ai vu des quantités juste à côté.

Tous deux détachèrent leurs ceintures et se dirigèrent vers le sas. Jacques entassa des vivres, de l'eau dans un havresac, puis il passa un pistolet à sa ceinture.

Louise ouvrit le premier panneau, puis le second.

Une bouffée d'air torride les suffoqua...

La température extérieure devait atteindre 50 degrés.

— On y va ? demanda Jacques.

— Oui, j'espère tenir le coup...

Lorsque leurs yeux furent accoutumés à l'éblouissante lumière du soleil, ils virent des bandes tracées sur le sol avec, au fond du terre-plein, un vaste écran.

— Un ancien cinéma en plein air, annonça Jacques.

Ils firent quelques pas sur le ciment brûlant et Louise vint remonter l'échelle et boucler le panneau. Jacques, lui, avait déjà poussé une petite reconnaissance.

— Parfait! annonça-t-il. Pas âme qui vive... La route est à droite, il y a un ancien garage de voitures d'occasion. Plusieurs réservoirs d'hydrogène ont explosé, mais je crois avoir aperçu d'antiques tacots à essence...

Louise suivit son compagnon en ouvrant de grands yeux, jamais elle n'avait vu de terrains vagues dans les Oasis; les papiers sales, la poussière soulevée par le vent chaud la stupéfiaient.

— A quoi servent ces grands panneaux? demanda-t-elle.

— De la publicité, des restes de la société de consommation... Ah, voici le parking...

Tandis que Louise se protégeait le nez avec un mouchoir, son compagnon allait de voiture en voiture, essayant de trouver un véhicule en état de marche.

Il choisit une vieille Buick proche du magasin de vente.

— Pas de contact au tableau de bord, grommela-t-il. Attendez-moi là, je vais essayer de le trouver.

Près de l'entrée, une clef anglaise traînait par terre. Il l'empoigna et s'en servit pour briser la glace de la porte, puis pénétra à l'intérieur.

Partout il y avait une épaisse couche de poussière.

L'air était presque irrespirable.

Avisant un placard, il le força avec le manche de son outil. Par chance, il contenait des dizaines de trousseaux, chacun portant une étiquette avec un numéro minéralogique.

Au bout d'un quart d'heure, il trouva enfin le bon et revint à l'extérieur, après avoir pris au passage deux casquettes accrochées à un portemanteau.

Il en tendit une à Louise :

— Mettez ça sur votre tête, sans quoi vous aurez une insolation, conseilla-t-il.

La jeune femme s'en coiffa, arrangeant ses courtes boucles blondes, elle ressemblait à une petite étudiante et Jacques ne put s'empêcher de lui dire comme il la trouvait charmante.

Elle lui sourit et posa sa main sur son bras en murmurant :

— Vous êtes gentil, il y a si longtemps qu'on ne m'a pas fait de compliments. En réalité, je dois être affreuse avec ce sable qui colle à la peau...

— Allons donc ! Je vous assure que vous êtes adorable et si j'avais le temps, je vous ferais la cour...

Elle rougit un peu tandis que Jacques ouvrait la portière, un véritable four...

Il passa de l'autre côté et établit un courant d'air, puis prit place en grimaçant sur le siège qui lui brûlait les fesses.

Après avoir mis le contact il consulta la jauge : le réservoir d'essence était à moitié plein.

Quelques coups prudents de démarreur n'obtinrent aucun résultat. Il tira le starter à main et appuya sur la pédale. Le moteur toussa et se décida enfin à ronronner.

— Montez, ma chère! Nous allons voir si ce vénérable engin est capable de nous emmener en ville...

Louise grimpa à côté de lui et la Buick commença à rouler.

— Formidable, il y a même un climatiseur..., nota le conducteur. Bientôt, nous pourrons fermer les fenêtres...

— Ces automobiles sont vraiment étranges, remarqua sa compagne. Peuvent-elles parcourir de grandes distances?

— Mille kilomètres, plus, si nous trouvons du carburant. En réalité, mon ambition est de dénicher l'aéroport et de voir si nous pourrons l'échanger contre un avion. Nous sommes assez loin de Vanderberg...

— Vous savez piloter?

— Non, et vous?

— Je n'ai jamais conduit un de ces engins archaïques!

— Zut! Il faudra dénicher un pilote, et le persuader de nous accompagner...

La vénérable auto poursuivait son chemin, maintenant, il faisait moins chaud à l'intérieur. Louise contemplait avec curiosité les habitations de bois et les jardins desséchés qui les entouraient; jamais elle n'avait vu de maisons aussi proches les unes des autres dans les Oasis. Personne dans les rues, les citadins ne se risquaient à l'extérieur que pendant la fraîcheur relative de la nuit.

Les feux de circulation ne fonctionnaient pas, aussi Jacques pouvait rouler bon train, il demanda à Louise de consulter une carte dénichée dans une

poche de la portière et de le guider jusqu'à l'aéroport.

Après avoir regardé attentivement l'étrange morceau de papier bariolé et déchiffré la légende, elle s'exclama :

— Il va falloir quitter la ville et ensuite tourner à droite vers Ontario !

— Aucun autre terrain à proximité ?

— Non : le plus proche ensuite est celui de Los Angeles.

— J'ai hâte d'être fixé : les types qui nous ont tiré dessus ont dû nous suivre au radar, ils vont essayer de retrouver la navette.

— Pas sûr... Lorsque j'ai viré de bord, nous avons été masqués par les montagnes.

— De toute manière, il y aura bien un curieux pour remarquer notre appareil planté dans le drive-in.

— Evidemment, ils finiront par s'en apercevoir. Pourtant cela peut demander assez longtemps car ils ne doivent pas gaspiller l'électricité pour éclairer les routes en dehors des agglomérations...

Jacques bifurqua alors, suivant les indications d'un panneau.

Sa compagne s'émerveillait en contemplant les maisons du centre de la cité : jamais elle n'en avait vu d'aussi élevées.

Enfin, la Buick parvint à destination. Ils n'avaient pas croisé le moindre véhicule et Jacques se demandait s'il trouverait quelqu'un sur l'aéroport.

Les garages étaient pratiquement déserts, seules quelques épaves dépouillées de pneumatiques, pillées, gisaient sur le ciment. Pourtant, quelques silhouettes se découpaient derrière les vitrages de la tour de contrôle.

Les deux Lagrangiens abandonnèrent leur véhicule et pénétrèrent dans le hall. Personne : des détritrus de toutes sortes jonchaient le sol, les boutiques des marchands étaient vides. Apparemment, il n'y avait aucun départ de prévu sur les lignes régulières : le panneau réservé à cet usage ne portait aucune indication.

Pourtant, en tendant l'oreille, Jacques crut deviner un bruit de moteur. Il s'approcha de l'une des fenêtres. Oui : un petit biréacteur perché devant la sortie des passagers paraissait en partance. Son pilote adossé à l'ombre du bâtiment fumait paisiblement une cigarette.

— Suivez-moi et faites attention de ne pas vous faire repérer, ordonna Jacques.

Tous deux enfilèrent les couloirs menant à la salle de départ, sans rencontrer âme qui vive.

Prudemment, les deux Lagrangiens regardèrent à travers la porte vitrée, pas trace de contrôleur.

Le vantail s'ouvrit sans difficulté et ils se trouvèrent à l'extérieur à deux pas de l'homme qui consultait sa montre, semblant s'impatienter.

Jacques fit signe à sa compagne de rester derrière lui et il s'avança d'un pas rapide.

— Ah ! vous voilà enfin ! gronda l'homme. Alors, vous me donnez ce paquet ?

Maurel eut un sourire narquois et dégaina son arme :

— Tiens-toi tranquille, mon vieux ! Pas d'appel ni de geste inconsidéré. Monte dans la carlingue et mets-toi aux commandes...

— T'es dingue ? Méfie-toi, en ce moment on ne plaisante pas avec les pirates de l'air : on les fusille

sans jugement, alors tu ferais mieux de filer et de me foutre la paix!

— Je crains ne pas m'être bien fait comprendre : obéis, sans quoi je te fais sauter une oreille.

— Bon! T'excite pas... Moi, ce que j'en disais...

Tournant le dos, il grimpa dans l'habitacle suivi de Jacques et de Louise. Celle-ci referma la porte et Jacques intima :

— Mets-toi aux commandes et décolle!

— O.K.! Vous savez sans doute que l'alerte va être donnée.

— Quelle était ta destination?

— Santa Barbara : on devait me donner un paquet de vaccins, il y a une épidémie de choléra là-bas...

Jacques réfléchit une minute :

— Changement de programme, reprit-il. Quand on te les amènera, ouvre la porte, prends-les, comme si de rien n'était. Pas d'histoires : je serai prêt à tirer.

— Comme tu voudras...

Quelques instants passèrent, puis un préposé en uniforme apparut, se dirigeant vers l'avion.

— Vas-y et sois naturel...

L'aviateur haussa les épaules et se pencha à l'extérieur.

— Tiens, voilà le colis, fit l'arrivant en lui tendant une boîte sur laquelle figurait une croix rouge. Mets-le au frais...

— D'accord! Quand je reviendrai je te ramènerai des sèches...

— Merci! Ici, impossible d'en dégouter. *Ciao...*

— A bientôt...

Là-dessus le pilote claqua la porte et revint s'asseoir aux commandes après avoir placé le paquet dans un réfrigérateur.

— Tu t'es bien débrouillé, continue et tu t'en sortiras indemne, déclara Jacques. Maintenant, filons d'ici...

Les réacteurs couinèrent, puis prirent un rythme régulier, tandis que l'homme contactait la tour de contrôle et demandait l'autorisation de décoller.

On lui donna immédiatement le feu vert : aucun vol n'était attendu dans l'immédiat et il n'y avait pas d'autre départ.

L'avion se plaça en bout de piste, les moteurs hurlèrent pendant le point fixe, puis les freins furent lâchés et l'appareil fila de plus en plus vite. Quelques minutes plus tard il se trouvait au-dessus de l'aéroport.

— Maintenant, puis-je savoir quelle est notre destination ? s'enquit le pilote.

— Santa Barbara...

L'homme sembla un peu surpris.

— Ah bon ! tout en prenant de l'altitude il les lorgna du coin de l'œil, puis il grommela : C'est drôle, vous n'avez pas l'air de gangsters, vos vêtements sont bizarres... J'ai l'impression d'avoir déjà vu des types habillés comme ça... Des astronautes ! Oui, vous portez une combinaison spatiale, celle qu'on met en dessous du scaphandre ! Pourtant, vous n'avez aucun insigne... Sacrénom ! J'y suis : vous êtes des Lagrangiens, j'en ai vu à la télé...

— Et alors ? Qu'est-ce que cela changerait ?

— Ah ! pas mal de choses : j'ai entendu l'appel diffusé à la radio. Je pense comme vous : c'est une belle connerie de se bagarrer pour occuper vos Cités de l'espace. De toute manière, il n'y aura jamais de place pour tout le monde. Les huiles iront se planquer là-haut, et les pauvres cons comme moi

crèveront la gueule ouverte. Alors, je pense qu'il faut profiter de votre offre et construire ces écrans le plus vite possible. C'est notre seule chance d'en sortir sans trop de dégâts!

Le type paraissait sincère.

Jacques consulta sa compagne du regard : elle semblait partager son avis.

— Eh bien ! tu as vu juste ! Nous sommes effectivement des Lagrangiens, répondit-il.

— Dites-donc, vous leur en avez fichu un sacré coup avec votre bombardement. Y avait un tas de sénateurs, des maires, même un secrétaire d'Etat, parés à embarquer dans des navettes. Tout a été démoli...

— Tu dis qu'il s'agissait seulement de navettes?

— Evidemment ! Les astronefs ont été construits en orbite, c'est bien plus économique...

— Alors, à Vanderberg, il n'y a pas d'ateliers de construction de vaisseaux spatiaux?

— Si, ils ont des pièces détachées, mais pas de vaisseaux et plus une navette en état de vol...

Jacques médita sur l'information... Après tout, peut-être serait-il plus simple, au lieu de procéder à une réparation, de s'emparer d'un navire terrien.

— As-tu une idée de l'orbite où ils se trouvent ? s'enquit-il.

— Pour ça non ! ricana l'homme. Moi, j'suis pas une huile, j'connais pas les secrets d'Etat. Y a que les mecs des shuttles qui sont au courant.

Jacques hésitait, il s'approcha de Louise et lui chuchota à l'oreille :

— Qu'en pensez-vous ? Ne serait-il pas plus aisé de capturer un astronef en état de marche ?

— Hum ! Cela poserait quelques problèmes : à

supposer qu'une navette puisse s'approcher et donner les signaux de reconnaissance, il faudrait encore mettre l'équipage ennemi hors d'état de nuire... Ce qui implique en outre l'abandon du *Pallas*...

— Oui, vous avez raison, il faut nous en tenir à notre plan initial...

— Ecoutez, les amis, intervint leur compagnon. J'ai pas entendu ce que vous disiez, mais je peux vous assurer une chose. Si vous m'emmenez à bord de vos Oasis, j'suis tout prêt à collaborer avec vous. Parole d'honneur ! Ici, ça devient trop moche et j'ai pas de famille, ou plutôt, j'en ai plus. Ma femme et mes gosses sont morts dans un incendie de forêt, piégés dans notre cottage.

Jacques se décida : ce type pouvait leur rendre de grands services, s'il était sincère ; et son récit avait un accent véridique.

— Bon ! si tu collabores loyalement avec nous, je te promets que tu nous accompagneras. Voici notre problème : nous recherchons une ou deux tuyères d'éjection pour un astronef. Ma compagne connaît le modèle qu'il nous faut, peux-tu nous aider à les dénicher et à les transporter près de San Bernardino ?

Le pilote poussa un sifflement étonné.

— Bigre ! Rien que ça... Remarquez, c'est pas impossible : je connais un mécano qui travaille à Vanderberg. Comme tout est sens dessus dessous à la base, on pourra y entrer sans trop de peine. Ensuite, reste à savoir si les hangars sont pas démolis. Je crois pas, parce qu'ils se trouvent assez loin des pistes. Seulement faudra peut-être lui donner aussi un ticket pour les Oasis, parce que s'il est pris, il passera en cour martiale.

— Pas de problème...

— Alors, voici ce qu'on va faire...

L'homme expliqua son plan et Jacques lui donna son accord.

Un quart d'heure plus tard, le jet se posait sur l'aéroport de San Bernardino.

Le pilote remit son colis à un sous-officier et gara son engin en bout de piste, puis tous trois descendirent.

La voiture du nouveau collaborateur de Jacques était dans un garage en plein air, ils s'y rendirent sans rencontrer personne et s'installèrent à l'intérieur.

Le véhicule démarra sans problème. Il y régnait une chaleur torride et Louise mourait de soif, mais elle n'osait l'avouer. Heureusement, le climatiseur améliora assez vite les choses : la température s'abaissa à trente degrés.

Le trafic était presque inexistant sur la route : le véhicule tourna à gauche pour traverser Lompoc, puis la rivière Santa Inez, presque à sec ; enfin l'auto s'arrêta le long d'une barrière de fils de fer barbelés protégeant des ateliers et des hangars.

— Bien ! Attendez-moi. Je vais voir si Edward est là, en principe il quitte le boulot à six heures, et il est cinq heures moins le quart, j'ai une chance de le trouver. Quand je reviendrai, je sifflerai deux fois. Si tout va bien, allumez les phares. Ah ! au fait, je m'appelle Jim Seligman, et vous ?

— Louise et Jacques...

— Bon, ça sera plus simple de s'appeler par nos prénoms. Si une patrouille radine, ouvrez le capot et faites semblant de réparer le moteur.

— Entendu ! Merci, Jim...

— De rien, j'suis régulier en affaires et ta proposition me botte, alors on est fait pour s'entendre...

Sur ces mots il fit un signe amical de la main et fila vers une porte de la barrière, il fit sauter le cadenas avec une pince, puis s'en alla à grandes enjambées.

Jacques descendit, souleva le capot, et alla rejoindre Louise à l'arrière de la voiture.

— Galaxie! qu'il fait chaud..., soupira celle-ci. Jamais je n'ai enduré pareille température dans les Oasis. Et puis, j'ai terriblement soif...

— Allons! ce n'est qu'un mauvais moment à passer! assura son compagnon en lui prenant la main. Tout à l'heure il fera nuit, nous serons plus à l'aise.

Loin de chercher à retirer ses doigts, elle s'approcha encore et murmura :

— J'ai peur... Tout est si différent ici : cette herbe racornie, ces arbustes sans feuilles, cette poussière impalpable qui colle à la peau... Pourtant, je ne suis pas froussarde : dans l'espace je ne ressens aucune frayeur. Ce serait tellement affreux de devoir vivre sur cette planète, de ne jamais retourner dans notre Cité de l'espace si verte, si propre!

— Allons... Ne crains rien, tout se passe bien. Il n'y a aucune raison d'échouer dans notre mission. Jim a l'air capable et il meurt d'envie de nous accompagner. Tout à l'heure j'essaierai de trouver à boire.

Louise tourna son visage vers celui de son compagnon, ses yeux paraissaient immenses, ses lèvres entrouvertes appelaient un baiser.

Jacques ne put y résister, il la serra contre lui et l'embrassa avec fougue. Elle lui répondit avec ardeur.

Le temps cessa de s'écouler pour les deux amants...

Enfin, une voix les fit sursauter :

— Hé! les tourtereaux, vous ne croyez pas qu'il faudrait revenir à nos problèmes...

Jim était de retour; un grand gaillard en combinaison bleue l'accompagnait, il poursuivit :

— ... J'ai parlé à Edward : il est d'accord, seulement il voudrait connaître le modèle exact de tuyères.

— Lz 814..., répondit aussitôt la jeune femme.

— Hum! je ne sais pas si j'en ai en stock, déclara le mécano. De toute manière, pas de problème, j'ai deux Lz 812 et elles s'adaptent avec une collerette. Allez, amenez-vous...

Il jeta un coup d'œil vers l'horizon empourpré et reprit :

— ... Va y avoir un sacré orage tout à l'heure. Chien de temps, ça n'arrête pas...

Les Lagrangiens descendirent de la Buick et suivirent leurs guides à travers la prairie aux herbes coupantes comme des rasoirs.

Tous parvinrent sans encombre près d'un hangar.

Un vent sec faisait rouler des cocons de filaments jaunes.

Edward invita ses compagnons à le suivre, il fureta un moment sur des étagères, déchiffrant des inscriptions, puis désigna deux gros cônes emballés dans du plastique.

— Voilà les Lz 812, et les collerettes. Va falloir me donner un coup de main, parce que les robots sont tous occupés à déblayer. Vous avez fichu un drôle de bordel à la base avec votre bombardement. S'agit pas de nous faire choper, les gros bonnets sont drôlement furax...

Aidé de Jacques et de Jim, il porta les tuyères dans un camion et grogna :

— Dites donc, comment avez-vous l'intention

d'aller à San Bernardino? Par la route, c'est plutôt longuet et on risque de rencontrer des flics.

— Penses-tu qu'on pourrait les transporter dans ton avion? demanda Jacques, s'adressant à Jim.

— La soute à bagages est assez grande. Reste à savoir s'ils passeront par la trappe. (Il mesura les colis avec ses bras.) Ouais, ça doit coller...

— Alors, filons...

— Dites, vous n'avez pas quelque chose à boire? s'enquit Jacques.

— Si, mon pote, de la bière... Faut reconnaître qu'il fait sacrément lourd...

Edward alla chercher quatre bouteilles au frais dans un bac rempli d'eau et les distribua, après avoir ouvert les capsules.

Louise consulta son compagnon du regard : celui-ci fit un signe affirmatif.

— A votre santé! s'exclama Edward en buvant au goulot une bonne rasade. Ses compagnons l'imitèrent.

Louise n'avait jamais rien bu d'aussi délicieux, elle se sentait revivre...

— Allez, en voiture! ordonna Jim, grimpez derrière, si on est contrôlés, planquez-vous sous la bâche. J'connais la plupart des cognes et j'ai un laissez-passer. Toi, Ed, monte à côté de moi, tu me guideras.

Le lourd véhicule démarra, il traversa en cahotant la plaine herbeuse, renversa la barrière de barbelés et prit son allure de croisière sur la route.

La nuit tombait, de lourds nuages s'amoncelaient au couchant. Le vent avait complètement cessé. L'air les oppressait comme une chape de plomb.

Jacques et Louise se penchaient à l'arrière, cher-

chant un peu de fraîcheur. Au loin, des éclairs zébraient le ciel enténébré. La jeune femme posa la tête sur l'épaule de son compagnon et murmura :

— Nous sommes fous : que pouvons-nous attendre l'un de l'autre ? Tu es marié, moi, officier à bord d'un navire de guerre. Je puis être tuée n'importe quand !

— Il est aussi possible que nous ne revenions jamais sur *Von Braun*. Alors, pourquoi ne pas profiter de quelques instants de bonheur ?

Louise ne répondit pas. Un long baiser les unit...

Bientôt des lumières annoncèrent Santa Barbara.

Quelques promeneurs circulaient dans les rues. Des acheteurs faisaient la queue devant les rares magasins ouverts.

Le camion, dirigé par Jim, prit la route de l'aéroport.

Il y parvint sans problème. La piste était déserte, la tour de contrôle vide. Avec la tempête qui s'annonçait, aucun vol n'était prévu.

Edward et Jim arrêtaient le véhicule tout près du jet et bondirent à terre.

— Faisons vinaigre ! gronda le pilote. Il faut avoir décollé avant le coup de chien qui se prépare !

Unissant leurs efforts, tous placèrent les collerettes dans la soute ; pour les tuyères, ce fut autre chose : il manquait quelques centimètres et, malgré leurs efforts, pas moyen de les faire entrer.

— Otons l'emballage, suggéra le mécano. Ça marchera peut-être !

En penchant les cônes, ils parvinrent enfin à les charger à l'intérieur.

Jim boucla la porte et courut à l'avant, faisant signe à ses compagnons de grimper à l'échelle.

Enfin, tous furent installés dans l'habitacle.

Louise près d'un hublot, Jacques à côté d'elle.

Les réacteurs crachotèrent, puis vrombirent régulièrement. L'appareil commença à rouler sur la piste, se dirigeant du côté opposé au vent. Il ne pleuvait pas encore, mais la nuit était opaque, éclairée seulement par d'éblouissants éclairs et par les phares.

Soudain, Louise s'exclama :

— Regarde ! On dirait des véhicules qui arrivent...

Jacques se pencha : des pinceaux lumineux trouaient l'obscurité. Une colonne d'engins militaires fonçait vers le biréacteur.

Jim prévint Edward qui mit toute la gomme et, sans effectuer le moindre point fixe, fonça sur la piste pour décoller.

Des traceuses jaillirent en une courbe gracieuse, filant vers la carlingue...

A cet instant, le pilote tira sur le palonnier : les roues s'arrachèrent de la piste.

Jacques poussa un soupir de soulagement.

Alors, une balle blindée fracassa le hublot et perfora la nuque de Louise.

Un flot de sang jaillit.

Ses yeux se dilatèrent, sa bouche s'ouvrit comme pour crier, puis la tête retomba.

Malgré le vent qui sifflait à travers l'ouverture, Jacques tira sa compagne de son siège et l'allongea dans le couloir, puis il se pencha sur elle, posa sa tête sur sa poitrine. Était-elle morte ?

Il contempla le fin visage, dont les yeux le fixaient et hurla :

— Ordures ! Vous l'avez tuée... Bon Dieu ! Vous me le paierez ! Vous crèverez tous...

Puis il retomba sur la poitrine de Louise et éclata en sanglots...

Il s'aperçut alors que son cœur battait encore faiblement.

CHAPITRE VII

Le jet filait dans le crépuscule à basse altitude : impossible de voler plus haut avec le hublot brisé, en outre, Jim se méfiait des radars et préférait ne pas prendre de risques.

Le visibilité était mauvaise, aussi suivait-il le mince ruban de la route, afin de ne pas s'égarer.

Il eut un peu de mal à retrouver Pomona car l'agglomération de Los Angeles s'étendait presque sans discontinuer jusqu'à San Bernardino.

Jacques demeurait toujours prostré et Edward, compatissant, s'approcha du Lagrangien et recouvrit d'une couverture le corps inerte, en murmurant :

— Mon vieux, je comprends ton chagrin et suis de tout cœur avec toi : cette fille était drôlement sympa et n'avait pas froid aux yeux. Maintenant, il faut penser à nous ! Si tu veux qu'on arrive sains et saufs dans les Oasis, faut que tu nous guides...

Le Lagrangien passa la main sur son front, comme pour chasser le souvenir de l'affreux événement et acquiesça :

— Tu as raison : il y aura, hélas, d'autres victimes dans cette foutue guerre et je ne dois pas faire faux bond à mes compatriotes...

— D'abord, où se trouve la navette qui vous a amené?

— Sur un ancien drive-in, le vaste écran de cinéma est visible de loin. Il se trouve juste à la sortie Nord de San Bernardino.

— O.K.! Ça devrait coller... Autre chose, qui va piloter, toi?

— Pas question : c'est Louise qui nous a amenés. Moi, je n'ai que des connaissances théoriques.

— Merde! c'est la vacherie...

La porte de la cabine de pilotage était ouverte, et Jim intervint :

— J'ai bien suivi un entraînement pour les *space shuttles*, ils m'ont réformé pour dépression nerveuse quand j'ai perdu ma femme, seulement ce modèle ne doit pas être tout à fait semblable aux nôtres...

— Il n'en diffère que par des détails, assura Jacques. Je pourrai te donner des indications sur le tableau de bord. D'ailleurs, en cas de pépin, il existe un système de pilotage automatique.

— Quand même, je ne suis pas chaud..., grommela Jim.

Jacques avait retrouvé son esprit combatif :

— Il y aurait bien une autre solution : je peux appeler le *Pallas* et demander qu'ils envoient une seconde navette. L'ennui c'est qu'il faudra attendre au moins quatre heures. Nous risquons d'avoir des problèmes, malgré ce temps de chien, les flics finiront par repérer notre engin, à supposer que ce ne soit pas déjà fait...

— On avisera sur place, assura Jim. Si je m'en ressens, je prendrai le risque. Viens t'asseoir à côté de moi, nous allons bientôt atteindre San Bernardino. Dis-moi si tu reconnais le coin.

Jacques se pencha sur le pare-brise.

Des éclairs illuminaient les maisons de la cité.

La navette, avec son fuselage brillant, devait constituer une cible idéale.

— Où penses-tu que je pourrai atterrir? s'enquit son voisin.

— Le garage est vaste, seulement la navette est en plein milieu, il faudra utiliser la route qui passe juste à côté!

— Hum! Ça sera pas de la tarte, surtout avec ce putain de vent... Tu t'y retrouves?

— Oui, la voie ferrée longe la route, en principe elle est après les dernières habitations. Il y a aussi un magasin de voitures d'occasion.

— Avec ces flashes lumineux, on ne devrait pas la rater. Seulement ça sera une autre paire de manches s'il faut s'envoler en pleine tempête...

Pendant quelques minutes tous deux fixèrent le paysage qui se déroulait en dessous d'eux, puis Jacques s'écria, en désignant un point sur la gauche :

— Là-bas, je l'ai vue...

Aussitôt Jim vira sur l'aile, perdant encore de l'altitude, puis il effectua une nouvelle approche au ras des pâquerettes.

— Encore une veine que le vent souffle du Nord dans l'axe de la route, grogna-t-il. Pas de bagnole en vue. Attache ta ceinture, j'atterris...

La manœuvre se déroula comme à la parade.

L'appareil aborda la piste étroite presque en perte de vitesse, il roula en cahotant un peu, et s'immobilisa :

— Ouf! Eh bien, je n'aimerais pas recommencer. Allez, filons d'ici, si une voiture se ramène, on risque d'avoir des problèmes...

Tous trois sautèrent de la carlingue, secouée par les brutales rafales. Il ne pleuvait toujours pas, mais le roulement du tonnerre était incessant. Une chance pour les fugitifs car le bruit des moteurs avait été masqué par le grondement du tonnerre.

Très vite, ils repérèrent la navette qui paraissait intacte.

Pourtant Jim se méfiait et il s'arrêta avant de pénétrer sur le parking, se dissimulant derrière la carcasse d'une épave abandonnée.

Ils attendirent une dizaine de minutes.

Rien ne bougeait.

— Couvre-moi, je vais jeter un coup d'œil, murmura Edward.

Jacques dégaina son pistolaser, attentif.

Son compagnon, courbé, avançait vers le long fuseau qui, avec ses courtes ailes, évoquait un de ces Diables de la mer, une raie-mante.

Le mécano fit le tour de l'engin, puis leva le bras pour faire signe que tout allait bien.

Jacques et Jim allèrent le rejoindre.

Le Lagrangien enclencha le bouton qui faisait sortir du fuselage les barreaux d'une échelle, puis en escalada les degrés.

Il ouvrit ensuite la porte du sas avec une plaque magnétique et pénétra dans la carlingue, suivi de ses deux acolytes.

Lorsque tous furent à l'intérieur, le Lagrangien boucla le vantail et guida Jim vers le poste de pilotage. Tout était intact.

— Bon! Il faut se grouiller, s'exclama le pilote. Filons chercher les tuyères, tu as un palan pour les mettre dans la soute?

Jacques répondit affirmativement.

Les trois hommes regagnèrent en courant le camion.

Tandis que les Terriens apportaient la première des deux pièces, le Lagrangien transportait dans ses bras le corps de Louise, toujours dans le coma. Les habitants des Oasis étaient incinérés, mais il pensait que l'infortunée jeune femme aurait aimé que sa dépouille ne pourrisse pas sur cette Terre qu'elle connaissait si peu.

Un quart d'heure plus tard, tout était paré.

Jim, penché sur les commandes, demandait quelques explications à son compagnon qui les lui fournissait tant bien que mal.

— Ecoute, mon pote, pour le décollage, je devrais m'en tirer. Ensuite, une fois dans l'espace, j'approcherai ton astronef et je stopperai. Tu demanderas à une navette de nous amener un gars de la partie pour aborder. D'accord ?

— Sans problème...

— O.K. ! Installez-vous, je mets la sauce.

Les tuyères s'allumèrent, crachant de courtes flammes.

L'appareil oscillait sous les rafales de vent; le gyroscope allait avoir de quoi s'occuper...

Le jet devint une puissante tornade de gaz brûlants.

L'engin quitta lentement le ciment, piquant vers les lourds cumulus déchiquetés par la bourrasque; il tanguait, roulait, ses membrures craquaient, pourtant l'ordinateur le maintenait dans le bon cap.

Depuis longtemps, la Terre n'était plus visible et les éclairs montraient seulement les volutes dilacérées des nuages.

Jim soupira et se détendit :

— Maintenant, mon vieux, je crois qu'on tient le bon bout. Dès qu'on aura quitté l'atmosphère, contacte tes copains à la radio pour qu'ils radinent, s'agirait pas d'écoper un missile maintenant ! Ça serait trop bête...

Jacques mit le contact au poste de radio et se brancha sur la fréquence du *Pallas*.

Très vite, la voix familière d'André résonna à ses oreilles :

— Je te reçois 3 sur 5 : pas mal de parasites ! Nous commençons à être inquiets. Avez-vous pu récupérer les pièces détachées ?

— Oui : deux tuyères LZ 812 avec des collerettes...

— Ça colle ! Où êtes-vous actuellement ?

— Nous venons de quitter les environs de Los Angeles. Il y a un ennui : Louise est grièvement blessée. J'ai un gars à bord pour la remplacer, seulement il ne s'en ressent pas d'aborder le croiseur. Faudra m'envoyer un pilote à bord d'une autre navette.

— Quoi ? J'ai bien entendu ? Ils ont eu Louise ?

— Affirmatif ! Je vous donnerai des détails plus tard, contactez-nous au radar et venez nous récupérer.

Les membres de l'équipage du *Pallas* se consultèrent puis le radio reprit :

— Je resterai à bord pour effectuer les manœuvres d'approche au radar. Gérard et Laurent embarquent dans une navette. Grimpez jusqu'à 60 000 mètres et envoyez un signal sur la fréquence 8. Avec tout ce tintamarre, ils auront du mal à vous détecter. Faut pas s'en plaindre, parce que s'il n'y avait pas eu tous ces parasites, on aurait été repérés depuis belle lurette.

— Bien compris ! 60 000 et fréquence 8.

— O.K. !

Jim et Edward avaient écouté avec attention cette conversation. Le pilote poussa un soupir de soulagement :

— Ouf ! J'aime mieux ça : je ne m'en ressentais pas d'accomplir une manœuvre aussi délicate... Dis donc, vieux, notre accord tient toujours ? Tes copains ne nous balanceront pas dans l'espace quand tu n'auras plus besoin de notre aide ?

— Non, ce n'est pas leur genre : les Lagrangiens sont réguliers en affaires. Vous recevrez une affectation selon vos capacités, lorsque les formalités d'immigration seront accomplies.

— Ça n' veut pas dire qu'on va nous coller à pourrir dans un camp à perpète ?

— Absolument pas ! Au bout d'une dizaine de jours, vous deviendrez des citoyens à part entière.

— C'est vrai que vous avez à bouffer à gogo ? s'enquit Edward d'un air gourmand. Sur Terre, tout est rationné.

— Notre production est même excédentaire, assura Jacques, si les Terriens ne nous avaient pas attaqués, il aurait été possible d'exporter un tonnage appréciable. Bien sûr, une goutte d'eau dans la mer, pourtant quelques vies auraient été sauvées...

— Oh, j' suis d'accord : on nage en pleine connerie ! Toujours la faute des politiciens, y pensent qu'à sauver leur peau et se foutent bien de nous, du moment qu'y a pas d'élections en perspective, approuva Jim.

La navette de secours ne donnait toujours pas signe de vie. Jacques, épuisé par les récents événe-

ments, s'allongea près de la blessée, tandis que ses compagnons surveillaient l'écran radar et la radio.

Le Lagrangien s'abîmait dans son chagrin, fixant le visage de Louise, elle si belle, si dynamique, maintenant inerte, promise à une fin proche. Il détaillait ses traits fins, ses lèvres charnues, son corps... Si seulement il lui avait ordonné de rester à bord... Le destin se vengeait cruellement de leur impossible et merveilleuse aventure, de cette passion qui lui avait fait oublier sa femme, son fils...

Louise avait payé cher quelques moments de bonheur! Pourquoi elle et pas lui? Peut-être était-il indispensable au déroulement des événements futurs...

Il se morigéna vite. Allons donc! Le destin n'est pas écrit. Sa trame change au gré des caprices des humains, de leur libre arbitre... Encore un mot vide de sens : liberté de l'oiseau dans sa cage, liberté d'un minuscule animal de se déplacer dans une infime portion de l'univers, de se créer des états d'âme sans la moindre importance par rapport au Géon... Et que serait-il arrivé si Louise n'avait pas été tuée? Il aurait abandonné Josette et Paul? En y repensant, il n'en était pas aussi sûr... Mais qui peut se targuer de prédire l'avenir?

La voix excitée de Jim interrompit ses méditations :

— Patron! Je les ai sur l'écran radar. Ils appellent à la radio...

— Ah? Ils ont fait vite!

— Jacques? Ici Gérard : restez sur la même orbite, nous manœuvrons pour vous approcher. Laurent passera à votre bord en scaphandre quand les grappins magnétiques seront arrimés.

— Compris!

Quelques instants s'écoulèrent.

La tache minuscule grossissait; bientôt, elle fut visible à travers le hublot tribord. Des jets courts jaillissaient de ses fusées vernier, rectifiant la trajectoire. En dessous d'épais nuages cachaient le sol, des orages se déchaînaient, accroissant les problèmes des pauvres fourmis qui rampaient sur une planète qu'elles pensaient conquise...

La radio se fit entendre à nouveau.

— Paré pour les grappins! déclara Gérard. Ne t'inquiète pas des chocs...

La coque résonna sous l'impact: maintenant les deux minuscules vaisseaux se trouvaient reliés l'un à l'autre.

— Tout va bien! reprit Gérard. Laurent se rend à votre bord. Vérifiez le sas...

— Entendu!

Jacques s'assura du fonctionnement de la porte, pas de problème.

— Paré, il peut venir.

— O.K.!

Une silhouette trapue, engoncée dans son vêtement spatial, apparut à la surface de la coque toute proche. D'une poussée des bras, Laurent se propulsa vers l'entrée de l'autre navette. Il agrippa les poignées et manœuvra le dispositif d'ouverture.

Quatre minutes plus tard, il rejoignait Jacques et, avec son aide, se débarrassait de son encombrant vêtement.

— Content de te revoir..., assura-t-il simplement. Cette pauvre Louise n'a pas trop souffert?

— Non, elle a perdu connaissance... Une balle blindée dans la nuque.

— Chienne de vie! Tout le monde l'aimait bien,

pas ramener et efficace... Peut-être pourra-t-on la sauver, si elle tient le coup jusqu'à notre arrivée à *Von Braun*...

Tout en parlant, il contemplait les deux Terriens.

— Qui sont ces deux types? Des prisonniers? reprit-il.

— Non, des gars sympathiques qui m'ont drôlement facilité la tâche. Edward a découvert les tuyères dans son stock et Jim a piloté ce foutu engin au départ.

Laurent leur tendit la main :

— Merci d'avoir aidé notre chef : c'est un personnage de légende dans nos Oasis!

— Quoi? s'étrangla Jim. Votre big boss... Ah ben, ça, moi qui le prenait pour un quelconque officier de commando... Faites excuse!

— Sans importance..., assura Jacques.

— Tout de même, grommela Jim, c'est pas chez nous que les huiles combattaient en première ligne! Pas étonnant que ça marche si bien là-haut... Du moment qu'on sait que tout le monde est dans le même bain, ça donne du cœur au ventre.

— Bon! Si on rentrait à la maison? suggéra Laurent en s'installant aux commandes.

Les grappins magnétiques furent largués et les deux nacelles regagnèrent l'une après l'autre la soute du croiseur.

Gérard et André accueillirent chaleureusement leur ami : ce dernier leur raconta brièvement ses aventures. Hélas, Louise était morte : sa dépouille fut placée dans un hibernateur, puis les trois membres de l'équipage, ainsi qu'Edward, endossèrent leurs tenues spatiales pour procéder à la réparation des tuyères.

Le mécano s'avéra précieux. Il connaissait son

travail sur le bout des doigts et, grâce à lui, le montage s'effectua dans les meilleures conditions.

Pendant ce temps, Jacques tentait de joindre les Oasis : il était anxieux de savoir si l'attaque des Terriens avait commencé. Malheureusement, les parasites brouillaient toujours les communications et il lui fut impossible d'obtenir la moindre nouvelle.

Lorsque les quatre hommes regagnèrent le bord, ils étaient exténués et ce fut Jim qui procéda aux essais des moteurs. Ceux-ci fonctionnaient parfaitement, aussi Jacques ordonna-t-il de quitter sans plus attendre l'orbite terrestre et de mettre le cap sur *Von Braun*.

Le croiseur fonçait vers son objectif, tandis que Jacques menait une veille attentive devant les radars. Il ne s'agissait pas de tomber en plein sur la flotte d'invasion...

Tandis que ses compagnons prenaient un repos bien gagné, leur chef poursuivait ses essais radio. La Terre s'éloignait à vue d'œil et bientôt, l'Oasis accusa réception de ses appels. Claude vint lui-même à l'appareil lorsqu'il apprit que le *Pallas* donnait, enfin, signe de vie.

— Que s'est-il donc passé? demanda-t-il. Nous étions fous d'inquiétude...

— Eh bien, nous avons eu de gros problèmes. Les premiers bombardements ont été couronnés de succès, et puis nos tuyères ont été touchées. Le croiseur a été alors placé sur orbite synchrone et je suis allé avec Louise chercher les pièces détachées indispensables pour réparer.

— Pas possible! Tu es descendu sur Terre? Comment est-ce là-bas?

— Oh! pas brillant, ils crèvent de chaud, des

orages se déchaînent sans relâche, d'où ces parasites qui nous empêchaient de te contacter. La famine règne, les gens meurent comme des mouches.

— Et Louise t'as accompagné?

— Oui, hélas, elle a été blessée peu avant notre départ.

— C'est moche! C'était une fille formidable...

— Oui, chienne de vie : les meilleurs s'en vont les premiers à ce qu'on prétend, et vous, où en êtes-vous? Lors de mon appel de détresse, on m'a raconté qu'une attaque était imminente.

— C'était ce que nous pensions : en réalité les navires ont tâté nos défenses, et comme ils n'étaient pas assez nombreux, ils ont filé vers la Lune. A mon avis, ils vont tenter de remettre le magnéplane en action pour nous expédier quelques blocs de rochers. Ensuite, quand leurs effectifs seront suffisants, ils attaqueront en masse. Au fait, tu n'as rien repéré dans ton secteur?

— Ma foi non...

— Surveille attentivement les parages : d'après nos radars, un convoi fait route vers la Lune. Si tu pouvais l'intercepter, cela nous ferait gagner du temps.

— O.K.! Je vais essayer. Quoi de neuf sur *Kirkwood*?

— Ils travaillent dur pour nous envoyer des renforts. Ne compte pas trop dessus : d'après nos estimations, les Terriens possèdent cinq croiseurs en orbite lunaire. Méfie-toi...

— Ne te fais pas de bile : je ne me risquerai pas dans le coin. Je n'attaquerai leur convoi que s'il n'est pas trop éloigné de notre route. *Ciao...*

— A bientôt!

Jacques jeta un coup d'œil sur ses écrans : toujours rien en vue. Il décida pourtant de réveiller ses compagnons afin d'être prêt à toute éventualité.

Cela fait, il avala un sandwich sur le pouce et alla se coucher : maintenant, il ressentait la fatigue de son expédition et ses yeux se fermaient malgré lui.

La voix de Gérard le tira péniblement de son sommeil de plomb : il lui semblait qu'il venait juste de s'endormir.

— Les navires terriens sont en vue ! annonça le commandant. Six transports et un seul navire armé.

— Hum..., fit l'astrot en se grattant la tête. Du gâteau !

— Oui, et comme nous arrivons dans la direction de la Terre, ils ne se méfient pas. André s'arrange pour émettre par saccades, comme si notre radio était en panne !

— Allons voir ça ! grogna Jacques en se levant. Je ne suis pas fâché de descendre quelques-uns de ces salauds qui ont tué Louise !

La flottille, assez disparate, était nettement visible.

Le croiseur, en tête de la formation, surveillait les Cités de l'espace, d'où pouvait provenir une attaque.

— Que fait-on ? s'enquit Gérard. On descend d'abord les cargos pendant qu'ils ne se méfient pas ?

— C'est la meilleure solution, acquiesça Maurel. Si nous démolissons leur escorte, ils vont s'égarer dans tous les azimuts et nous aurons un mal de chien pour les rejoindre.

— D'accord ! Laurent, dès que tu seras à portée, amoches leurs propulseurs à coup de laser. Dès que l'un d'entre eux sera désarmé, passe au suivant !

— C'est dans la poche..., jubila le canonnier.

Le commandant jeta un coup d'œil sur Edward et

Jim : les Terriens, un peu pâles, restaient assis dans leur coin comme si le combat ne les concernait pas.

La surprise des infortunés cargos fut totale : Jacques avait tenu à manœuvrer lui-même une tourelle laser. Le feu conjugué des deux Lagrangiens incendia l'arrière des lourds vaisseaux. L'un d'eux explosa presque immédiatement, deux autres stoppèrent, dégageant des nuées de fumée. Un dernier fut avarié et ralentit nettement, les survivants filèrent chacun de leur côté. Déjà le croiseur ennemi, effectuant un large virage, arrivait comme un frelon furieux.

Ses lasers s'allumaient lorsque les missiles vomis par le *Pallas* frappèrent son avant. Le blindage atténua les dégâts, pourtant presque toutes les antennes avaient été détruites. Le vaisseau, aveuglé, prit la fuite à toute allure.

Grâce à cette avance, il se maintint à une distance suffisante pour que les missiles ne puissent pas le rattraper. Les lasers, par contre, fulguraient à qui mieux mieux de part et d'autre. Tourelles de retraite contre batteries de poursuite.

Le commandant terrien se débattait comme un beau diable zigzaguant, effectuant des crochets, des esquives, mais Gérard, tenace, restait sur sa piste, sûr du succès.

En effet, son adversaire n'avait aucune chance de s'en sortir : ses fragiles propulseurs offerts aux coups de l'ennemi, tandis que le *Pallas* était protégé par son blindage de proue.

Pourtant, il fallut bien une demi-heure pour que Jacques fit mouche ; lorsqu'il vit des fragments se détacher de la poupe et de la fumée jaillir, il poussa un véritable hurlement de joie :

— Espèces d'ordures! Ça vous apprendra à tuer une pauvre fille qui ne vous avait rien fait... Crevez, charognes!

Jim et Edward, livides, ne pipaient mot...

Maurel voulait achever sa victime, mais Gérard s'y opposa. En effet, ils s'étaient dangereusement rapprochés de la Lune et il ne tenait pas à affronter de nouveaux adversaires tant que le *Pallas* n'aurait pas subi une bonne révision.

Sur le chemin du retour, André se paya le luxe d'éventrer un autre cargo avec un missile. Le bilan s'avérait remarquable, un seul rescapé irait raconter ses émotions à ses compatriotes...

Le *Pallas* remit le cap sur les Oasis à vitesse de croisière. L'une des tuyères ne donnait pas à plein régime : il était grand temps de rentrer au bercail.

La fin de la traversée se déroula sans encombre. Les Oasis grossirent sur les écrans et le croiseur vint sagement se ranger près d'un atelier pour panser ses blessures.

L'équipage fut remplacé par une horde de techniciens, et les héros de cette aventure embarquèrent dans une navette qui les amena à l'un des hangars de *Von Braun*.

Claude et Josette étaient là pour l'accueillir. Dès qu'elle aperçut son mari, la jeune femme se précipita vers lui et le saisit dans ses bras, quémendant un baiser. Celui-ci se contenta de l'embrasser sur le front, puis il s'enquit d'un air inquiet :

— Comment va Paul?

— Très bien, chéri : il se trouve à la garderie, on le ramènera dès que nous serons à la maison.

— Ah! tant mieux, j'étais surpris de te voir ici...

— Je n'ai pas résisté à l'envie de te revoir quelques

minutes plus tôt; tu sais, tout le monde est au courant de tes récentes aventures. Tu es un héros pour tous les Lagrangiens! Et comment se porte notre grand homme? Tu as l'air épuisé.

— Bah! Ce n'est rien : deux bonnes nuits me remettront en forme...

— Josette, intervint Claude, je vous emprunte votre époux quelques minutes : nous avons besoin de faire le point de la situation.

— D'accord... Je vous attends!

Les deux hommes passèrent dans un petit bureau où ils s'installèrent dans des fauteuils et le chef de *Von Braun* s'exclama :

— Eh bien! mon vieux, tu as fait un sacré travail! Maintenant, avec nos champs de mines, nous sommes à l'abri d'un débarquement. Grâce à toi, les effectifs des Terriens en ont pris un bon coup. Désormais, il est possible d'envisager un combat dans l'espace entre nos vaisseaux.

— Ne sois pas trop optimiste : le *Pallas* n'a pas pu achever sa mission, nous avons été atteints avant d'avoir bombardé tous les astroports chinois...

— Les Américains et les Russes ont été touchés?

— Certes, et d'après Edward, les dégâts ont été importants : presque tous les navires parés à décoller ont été détruits, les autres gravement endommagés.

— Nos services de sécurité vont interroger tes protégés, tu penses qu'ils désirent collaborer loyalement avec nous?

— Je le crois : pendant le combat, ils paraissaient inquiets, mais n'ont pas tenté d'intervenir en faveur de leurs compatriotes.

— Bien! Revenons-en à notre défense. Les Terriens ne nous ont toujours pas déclaré officiellement

la guerre et nous poursuivons les livraisons d'énergie tant qu'ils n'attaqueront pas directement nos Oasis.

— C'est une belle connerie ! Ces types-là peuvent crever : ils ne valent pas la peine qu'on s'occupe d'eux...

Claude regarda son ami d'un air étonné :

— Dis donc, vieux, tes récentes pérégrinations t'ont beaucoup changé... Est-ce la mort de Louise qui te fait parler ainsi ? Avant tu prônais la construction d'écrans destinés à protéger la Terre !

— Crois-tu qu'on puisse voir crever une fille aussi merveilleuse que Louise sans désirer la venger ? Le récit des deux transfuges que j'ai ramenés m'a incité à modifier mon opinion. Les dirigeants terriens sont des ordures qui ne pensent qu'à leur peau ; ils s'appuient sur des militaires qui, souvent, ne valent pas cher, bien que certains d'entre eux œuvrent magnifiquement pour aider leurs compatriotes. Quant au Terrien moyen, c'est un pauvre type qui subit passivement les conséquences de sa bêtise : il a élu des salauds qui se foutent bien de lui et, dans les contrées où il n'existe pas d'élections, les gens devraient liquider leurs gouvernants et refuser d'obéir à leurs ordres. Réfléchis un peu : si les citoyens terriens refusaient de nous faire la guerre, s'ils prenaient le pouvoir avec l'aide des militaires conscients de leurs intérêts véritables, nous ne serions pas dans un tel merdier !

— Sans doute... En réalité, tout provient de ce qu'ils sont très mal informés. On leur bourre le crâne avec une propagande idiote, en les persuadant que nous sommes responsables de leurs maux...

— Là, tu dis vrai : André a profité de notre passage pour diffuser un message radio. Jim l'avait

entendu et c'est ce qui l'a incité à m'aider; il avait parfaitement compris que jamais ses compatriotes ne pourraient venir dans les Oasis, que seuls quelques privilégiés s'y réfugieraient. Dès lors, il acceptait l'idée de collaborer avec les Lagrangiens afin de construire ces fameux écrans protecteurs...

— Eh bien, il va falloir relancer cette idée! Bob et les autres chefs des Cités pourront expédier des sondes tout autour de la Terre afin de diffuser ce genre de message dans de nombreuses langues.

— Possible! Moi, je m'en fiche, ce qui m'intéresse c'est de démolir les salauds qui nous attaquent. Plus tard on verra... Ne compte donc pas trop sur moi pour t'aider ici; dès que le *Pallas* sera opérationnel, je repars à son bord.

— Entendu, amiral! répliqua son ami en plaisantant. Je crois que notre premier problème viendra de la Lune : ils paraissent avoir amené de quoi réparer le magnéplane et nous expédieront des projectiles de leur confection. Quoi? Je l'ignore encore, pourtant, je suis persuadé qu'il ne s'agira pas de blocs de rochers, ni de bombes : ils tiennent trop à récupérer nos Oasis intactes. Allez! je te laisse, Josette doit s'impatisser. Préviens-moi quand tu partiras...

La jeune femme attendait sagement en lisant un magazine, ses yeux brillèrent de joie quand elle vit sortir Jacques, elle s'accrocha à son bras et déclara :

— Maintenant, je le tiens, nous rentrons à la maison...

— Excusez-moi : j'avais besoin de quelques renseignements, déclara Claude, et Jacques est le seul d'entre nous qui ait contacté les Terriens depuis pas mal de temps. Il m'a appris pas mal de choses intéressantes... A bientôt!

Le couple se dirigea vers un hélicoptère qui les attendait. Le trajet fut rapide et Jacques, une nouvelle fois, détaillait avec bonheur la verdoyante splendeur de l'Oasis, si différente de la Terre desséchée sous les implacables rayons du Soleil et dévastée par les ouragans...

La paisible villa nichée au flanc de la colline le surprit presque, cet endroit paraissait hors du temps, complètement à l'écart de la guerre déclenchée par les Terriens...

Il sourit pour la première fois depuis son arrivée.

— Ah! je suis heureuse..., murmura Josette lorsqu'ils furent sortis de l'appareil. Tu avais l'air si tendu depuis ton retour...

— Eh oui! Là-bas, c'est l'enfer, et le contraste avec nos Oasis est frappant... Et puis il y a cette guerre stupide, tous ces morts...

— Louise a été tuée à côté de toi, nota Josette. C'était une femme merveilleuse, courageuse et capable : ils ont longuement parlé d'elle pendant les informations.

Jacques soupira :

— Oui, et je me sens un peu coupable : elle a insisté pour m'accompagner et je n'ai pas refusé...

— Allons, chéri! Ne te crée pas de faux problème : elle faisait son devoir, comme toi... Egoïstement je suis ravie que ce ne soit pas toi qui ait été touché!

— Ma foi, je me demande si cela n'aurait pas mieux valu : après tout, ma vie a été déjà bien remplie, alors que Louise pouvait se marier, avoir des enfants...

Sa bouche se crispa et il détourna son regard.

— Sans doute, mais il faut songer aux vivants :

toi, tu as un fils et Paul a besoin de toi... moi aussi d'ailleurs...

— Je sais : nous vivons une période troublée de notre existence. Nous avons déjà connu cela, toi et moi, et nous nous en sommes sortis. Les Terriens finiront peut-être par se rendre compte de leurs erreurs quand la petite clique qui nous attaque sera liquidée. Et ceux-là, je te jure que je serai au premier rang pour m'en occuper !

Josette eut un pauvre sourire et ne répliqua pas.

Quelques instants plus tard, Gertrud ramenait Paul et Jacques, plongé dans la contemplation de son fils, oublia tous ses désirs de vengeance.

Le guerrier était de retour au foyer...

CHAPITRE VIII

Jacques ne séjourna pas longtemps dans sa coquette villa de *Von Braun*.

En effet, les radars à longue portée indiquaient que les Terriens se concentraient sur la Lune. Un convoi était parvenu sur le satellite et les travaux de réparation du magnéplane s'achevaient.

Dans quel but ?

Les chefs des Oasis auraient donné cher pour le savoir, aussi le *Pallas*, doté de nouveaux propulseurs, fut-il désigné pour effectuer un raid afin de ramener le maximum d'informations.

Sur *Kirkwood*, les colons continuaient de travailler d'arrache-pied afin d'envoyer de nouveaux containers chargés de minerais vers L 5. En effet, malgré la nouvelle attitude de Jacques, les autres responsables avaient décidé d'accumuler le maximum de matières premières afin de consacrer leurs efforts à la construction d'écrans, dès que la menace pesant sur les Oasis aurait été détournée.

Josette, elle, vivait dans la hantise d'un bombardement de *Von Braun* : elle craignait pour la vie de son fils. Jacques sauta sur l'occasion et suggéra :

— Pourquoi ne pas repartir avec l'un des

convoyeurs qui fait escale en ce moment pour retourner sur *Kirkwood*? Il est certain que les Terriens mijotent quelque chose et je préférerais aussi vous savoir à l'abri tous les deux...

— Tu crains que notre flotte subisse une défaite?

— Sincèrement, je n'en sais rien. Je sais que nos astrots sont capables et, maintenant, bien entraînés. Reste le problème des effectifs; jusqu'alors six croiseurs terriens orbitent près de la Lune. Avec notre champ de mines nous n'avons pas grand-chose à craindre.

— Et s'ils se décidaient à attaquer directement les Oasis, dans le cas où ils n'auraient pas le dessus, simplement pour détruire ce dont ils n'auraient pas pu s'emparer?

— C'est le plus grand risque; ils ont une idée derrière la tête, en réparant le magnéplane ils peuvent nous expédier n'importe quel projectile, même des bombes atomiques... Je pense donc qu'il serait préférable de revenir à *Kirkwood*. Si nous repoussons les Terriens, j'irai immédiatement t'y rejoindre.

— Eh bien c'est entendu... Le plus pénible sera de me sentir si loin de toi, mais je serai tellement heureuse de sentir Paul hors de danger!

— Alors c'est dit: je vais tout arranger avec Claude.

L'embarquement de Josette et de Paul s'effectua dans les meilleures conditions: un transport relativement confortable repartait le lendemain pour la Cité des Astéroïdes. Jacques les accompagna à la coupée, et le commandant l'assura qu'il prendrait le plus grand soin de sa femme et de son fils. Maurel, à son grand étonnement, était redevenu un véritable héros pour tous les Lagrangiens. Il avait un

peu oublié les à-côtés de la gloire : comme jadis, les gens se retournaient sur son passage en le montrant du doigt.

Certains tenaient à lui serrer la main, d'autres lui donnaient une tape amicale dans le dos.

Après avoir embrassé sa femme, il quitta le bord, juste au moment où le navire larguait ses grappins magnétiques. De la navette, il vit le vaisseau courtaud et trapu prendre le large, doucement d'abord, pour suivre en zigzaguant le chenal balisé dans le champ de mines.

Il disparut enfin, point minuscule parmi les étoiles, tandis que la navette accostait *Von Braun*.

Claude était venu à la rencontre de son ami. En effet, Maurel ne tenait pas à rentrer seul dans son ancienne demeure, déserte à présent, qui évoquait trop de souvenirs, aussi avait-il prévu de rejoindre immédiatement le *Pallas*.

Les deux amis se retrouvèrent dans le bureau de la plate-forme d'arrivée.

— Cette fois, mon vieux, déclara le chef de l'Oasis, pas question d'effectuer un raid spectaculaire. Approchez-vous le plus près possible de la Lune, afin de prendre des clichés dans les meilleures conditions et, à la moindre menace, virez de bord.

— Entendu ! Nos effectifs sont minces et je ne veux pas manquer la grande bagarre, quand ces salauds se décideront à attaquer !

— Un télescope puissant a été installé à bord, tu y retrouveras aussi Alim Shekov, comme spécialiste du magnéplane il saura interpréter les photographies et dire si cet appareil est redevenu opérationnel.

— O.K. ! Qui remplace Louise ?

— Le fils de Lucas, François, un garçon aussi

capable que son père. Le commandant a pris en main la défense de *Von Braun*, dans le cas où ces damnés Terriens parviendraient à débarquer.

— Avec lui, rien à craindre ! J'espère pourtant que nous n'en arriverons pas là ; ce qui importe, c'est de vaincre dans l'espace.

— Oh ! Je partage entièrement ton opinion ; la nuit, je ne dors plus. Je songe à ce qu'il se passerait si nos adversaires parvenaient à proximité de nos Oasis après avoir neutralisé nos défenses. Je les vois projeter à l'intérieur des gaz toxiques, des bactéries mortelles ou des toxines... Des mesures de protection ont été prises, mais dans ce domaine, on ne sait jamais si elles seront efficaces...

— S'il ne tenait qu'à moi, jamais ils n'approcheraient de nos Cités ! Pourquoi ne pas expédier des missiles avec des ogives antim sur la base lunaire ?

— C'était l'opinion de Yuan Yat Sen, mais la majorité a repoussé cette éventualité : elle reviendrait en effet à déclencher une guerre totale. N'oublie pas que les gros bonnets terriens se sont réfugiés sur la Lune, s'ils se sentent fichus, ils nous rendront la pareille et nos Oasis seront totalement annihilés !

— Sans doute, mais toi, n'oublie pas que ces ordures cherchent à nous chasser des Oasis. Si par malheur nous ne parvenons pas à les détruire, ils risquent de toute façon de détruire nos Cités dans leur rage d'avoir échoué !

— Je sais... Seule notre flotte peut éviter cette catastrophe. Je te fais confiance, accepte quand même de négocier s'ils le proposent, il ne faut pas te laisser emporter par ton désir de vengeance.

— Entendu, pourtant je serais étonné qu'ils en arrivent là : ces salauds se savent acculés ; s'ils

reviennent sur Terre après un échec, leurs compatriotes ne les écouteront plus. Seule une victoire contre nos forces leur permettra de survivre... Bon! Gérard doit piaffer, il faut que j'aille le rejoindre.

— Bonne chance, vieux! Ah, je donnerais cher pour partir avec toi, plutôt que de rester ici à me ronger les poings.

Après un amical signe de la main, ils se séparèrent.

Un quart d'heure plus tard, Jacques embarquait à bord du croiseur où il retrouva avec plaisir ses amis. Il se sentait bien plus à l'aise dans un navire de combat que dans la Cité de l'espace où il avait l'impression d'être pris au piège.

— Alors, on retourne faire une balade du côté de la Lune! s'exclama Alim. Je ne serai pas fâché de voir l'état où se trouve ma pauvre base...

— Juste un coup d'œil circonspect, déclara Jacques. Le salut des Oasis repose sur nos croiseurs, pas question de les exposer inconsidérément.

— Eh bien, tout est paré, nous n'attendions plus que toi! s'exclama Gérard. Je vais appareiller. Les chantiers ont fait du bon travail, ce sacré *Pallas* est plus solide que jamais, il est même un peu plus rapide qu'avant...

Sur la passerelle, ils retrouvèrent François; ce garçon ressemblait étonnamment à son père, avec ses gros sourcils, ses yeux enfoncés dans leurs orbites : une tête de vrai bourlingueur qui ne devait pas se laisser intimider facilement.

Le nouveau second procéda aux manœuvres de départ et s'en tira à son honneur; une heure plus tard, le navire fonçait à toute vitesse vers le satellite de la Terre, laissant le champ de mines derrière lui.

Les premières heures de navigation furent consa-

crées à la mise au point du télescope : Alim se distingua et effectua des clichés qui s'avérèrent très satisfaisants étant donné la distance. André, lui, examinait les parages au radar, afin de s'assurer qu'aucun vaisseau ennemi ne s'était hasardé dans le secteur.

Le calme régnait et, après un dîner rapide au mess, Jacques alla se coucher pour être en forme le lendemain, lorsque le navire serait parvenu assez près pour que des observations intéressantes puissent être effectuées.

La nuit fut calme.

Le vaisseau fonçait dans l'espace vide de tout obstacle. Gérard reçut un message lui annonçant qu'un nouveau bâtiment venait de rejoindre le *Patrocle*, le *Priam* et l'*Ulysse* : il s'agissait du *Vesta*, ce qui portait à cinq l'effectif des défenseurs des Oasis. Le temps jouait en faveur des Lagrangiens dont les chantiers de *Kirkwood* travaillaient en toute quiétude, avec pléthore de minerais, alors que sur Terre, les usines affrontaient de terribles problèmes de ravitaillement. La désorganisation des transports provoquée par les intempéries avait presque arrêté la production.

Alim effectua de nouveaux clichés et tous les examinèrent avec attention.

— Pas de doute ! s'exclama le Russe. Ils ont réparé le magnéplane...

— Pour faire aussi vite, ces damnés Terriens avaient dû amener des pièces de rechange, souligna André.

— Oui, et ce qui m'inquiète, ce sont ces amas de rochers accumulés près de la rampe de lancement. Assurément ils veulent bombarder les Oasis. Quelle folie...

— Moi, je crains surtout leurs croiseurs, intervint Gérard. Si je compte bien, il y en a huit et non six...

— Nous sommes surclassés par le nombre, nota Jacques, mais nos champs de mines nous protègent, et l'un de leurs navires a subi des avaries.

— Sans doute, au total, dans l'espace, le combat devrait être à peu près égal. Ce sont ces projectiles qui me chiffonnent, reprit Alim. Pas possible qu'ils cherchent à détruire nos Cités, où iraient-ils se réfugier? Non! ils ont une autre idée derrière la tête...

— De toute manière, nous ne tarderons pas à être fixés car tout semble paré pour le lancement, assura Gérard. Je continue à progresser à petite vitesse. Tant que leurs vaisseaux n'ont pas pris le large, aucun risque.

Le *Pallas* poursuivit sa patrouille, Alim et André montaient une veille attentive.

Enfin le Russe s'écria :

— Attention! Les croiseurs quittent l'orbite lunaire, ils cinglent dans notre direction.

— Je vire de bord! déclara le commandant. Continuez à prendre des clichés.

Il fallut quelques minutes pour réorienter le télescope. Alors, les photographies montrèrent un inquiétant spectacle : le magnéplane vomissait régulièrement une interminable ligne de rocs dirigée vers les Oasis...

— Tu avais raison! nota Jacques, ces types sont dingues, ils cherchent à atteindre nos stations!

— Les missiles pourront en pulvériser quelques-uns et nos lasers en volatiliseront d'autres, fit François d'un air inquiet. Seulement, ils finiront par saturer nos défenses...

— Je vais analyser leur trajectoire afin de savoir si

l'une des Oasis est plus précisément visée, intervint Alim. Il me semble qu'il existe deux gerbes légèrement divergentes...

Le *Pallas* continuait à s'éloigner à allure modérée.

Jacques appela Claude par radio et l'avertit de la menace qui pesait sur *Von Braun*. Les habitants, préparés à cette éventualité, faisaient preuve d'un grand calme.

De toute manière, ils disposaient d'un délai confortable pour accumuler le matériel nécessaire à colmater les brèches.

Pourtant, Jacques, comme ancien responsable de la sécurité, était inquiet : il savait qu'une ou deux ouvertures pratiquées dans la coque par des météorites pouvaient être bouchées sans que les Lagrangiens risquent l'asphyxie. Par contre, l'impact répété de blocs serait catastrophique : jamais les équipes, aussi bien entraînées soient-elles, ne parviendraient à obturer d'immenses brèches...

En outre, si les miroirs reflétant la lumière solaire se trouvaient brisés, les Lagrangiens affronteraient un problème aussi grave : la température baisserait rapidement, végétaux et animaux mourraient. Bien sûr, grâce à leurs scaphandres, les Lagrangiens résisteraient un certain temps, mais leur sursis serait bref. Alors, les Terriens pourraient occuper les stations sans coup férir et, à condition de procéder rapidement à l'installation de nouveaux panneaux solaires, la vie redeviendrait possible à bord des Oasis...

Il fit part de ses craintes à Alim, celui-ci hocha la tête d'un air dubitatif.

— Cette hypothèse n'est pas totalement à rejeter, assura-t-il, mais si mes calculs sont exacts, tel n'est

pas l'objectif des Terriens : l'une des gerbes est dirigée vers le nadir et percutera le champ de mines. L'autre vise les icebergs de glace qui constituent nos réserves d'eau... Il faudra que les spécialistes des Oasis confirment mes calculs, pourtant je suis pratiquement certain de mes conclusions...

— Evidemment, ce n'est pas idiot ! grommela Gérard. Nous devons combattre au large pour protéger la brèche effectuée dans le champ de mines et, comme ils sont plus nombreux, ils ont des chances de vaincre. D'autant plus que nos excimers auront du mal à les viser à grande distance...

— Oui, et ensuite, quand les blocs de glace auront été dispersés dans tous les azimuts, nota Laurent, nos compatriotes ne tiendront pas bien longtemps. Malgré le recyclage de l'eau, il y a des pertes. Au bout de quelques semaines, ils devront se rendre.

— Voyons les choses en face, souligna Jacques. En pratique, tout repose sur nos croiseurs. Si nous réussissons à éliminer les navires ennemis, la brèche dans le champ de mines pourra être colmatée. Par ailleurs, en faisant expédier immédiatement de la glace des astéroïdes, on peut espérer qu'elle parviendra à temps. Les lacs et les rivières constituent une réserve de sécurité appréciable.

— C'est mon avis ! opina le commandant. Regagnons rapidement les parages de *Von Braun* pour ravitailler et reprendre immédiatement l'espace avec les quatre autres croiseurs.

Le *Pallas* déchaîna ses propulseurs tandis que Jacques avertissait Claude, Sangiva Shastri et les commandants des autres astronefs : Bob, à bord du *Patrocle*, Wladimir sur le *Priam* et Yuan Yat Sen sur l'*Ulysse*.

Tous se préparèrent au combat.

Lorsque le navire parvint à proximité de sa base, les astrophysiciens avaient eu le loisir d'effectuer de nombreux recoupements : les calculs d'Alim étaient exacts, les Terriens visaient les mines et les icebergs.

Le ravitaillement fut effectué en un temps record et la flotte lagragienne prit le large deux heures après le retour du *Pallas*.

Cependant, Bob annonça une bonne nouvelle : un sixième vaisseau arrivait de *Kirkwood* : l'*Achille* rejoindrait les cinq autres navires lagrangiens au large des Oasis.

Cette information souleva l'enthousiasme parmi les astrots : à six contre huit, les chances devenaient plus égales.

De leur côté, les défenseurs des Oasis avaient décidé de concentrer leur tir de missiles sur les projectiles dirigés vers les réserves d'eau, ensuite, les excimers braqueraient leurs rayons sur les croiseurs terriens qui tenteraient de pénétrer par l'ouverture pratiquée dans le champ de mines.

Jacques, lui, avait une autre idée derrière la tête, il en fit part à son collègue américain qui l'adopta immédiatement. Cette mesure, pour être pleinement efficace, impliquait que l'affrontement envers les navires ne se déroule pas trop loin des Oasis. La formation ralentit donc son avance ; quelques heures plus tard, l'*Achille* opérait sa jonction, un superbe vaisseau flambant neuf dont l'équipage brûlait d'en découdre.

De leur côté, les Terriens ne se pressaient pas : leurs réserves de carburant devaient être restreintes car ils avaient adopté une vitesse économique.

André annonça bientôt que leurs adversaires se présentaient en deux groupes de quatre.

Ils voulaient prendre les Lagrangiens sous un tir croisé.

Gérard, lui, choisit une formation en triangle : à la pointe le *Pallas*, sur ses flancs en retrait deux vaisseaux à bâbord et à tribord, le dernier se plaçant à la base, au-dessus des autres.

Son escadre se trouvait sur une ligne passant très en arrière des Oasis, ce qui laissait le champ libre, éventuellement, au tir des lasers.

A bord, le branle-bas de combat avait sonné, tous les officiers se trouvaient à leur poste, ordinateurs, relais avaient été testés. Les cloisons étanches obturaient les coques. Toutes les dix secondes, les radars fournissaient la distance de l'ennemi. Dans les soutes, les bras mécaniques étaient chargés de missiles, prêts à alimenter les rampes de lancement. Les ventilateurs ronronnaient doucement. Les lasers, chauds, étaient parés à lancer leur rayon mortels. Les robots branchés attendaient, parés à colmater des brèches éventuelles. Les hommes crispés, engoncés dans leurs armures spatiales, ne soufflaient mot.

Lors des précédents affrontements, André avait remarqué que la portée des missiles lagrangiens était légèrement supérieure, aussi attendait-il avec impatience le moment de les décocher, l'œil fixé sur ses écrans.

Jacques, lui, restait en communication avec Bob, à bord du *Patrocle* : celui-ci lui annonça simplement :

— O.K. ! commodore, tu peux y aller...

— Gérard, vire de bord à quatre-vingt-dix degrés, comme si tu voulais prendre le large !

— Eh, j'étais presque à portée ! protesta André.

Le commandant, lui, ne chercha pas à comprendre : il savait que son ami ne donnait jamais d'ordres inconsidérés.

La formation évolua donc, présentant son flanc aux Terriens.

Alors, seulement, le commandant demanda :

— Que se passe-t-il ?

— Une idée à moi : actuellement, tous les émetteurs de micro-ondes des Oasis sont braqués sur la flotte terrienne. Cela ne suffira pas à les détruire, cependant, j'espère que ces damnés Terriens vont avoir quelques problèmes...

* * *

Un peu serrés dans la base lunaire, les chefs de gouvernement, leurs femmes, leurs maîtresses et leurs enfants, attendaient avec fébrilité des nouvelles de l'affrontement qui allait opposer leurs navires aux Lagrangiens. Il y avait là le président des Etats-Unis, et presque tous les secrétaires d'Etat, ainsi que quelques sénateurs. Bien entendu, le président du Soviet Suprême et ses ministres, et tous les chefs d'Etat des pays ayant accédé à la maîtrise de l'espace.

Pour tout ce beau monde, ce combat serait décisif : victorieux, les fabuleuses Oasis leur appartiendraient, ils les peupleraient de créatures entièrement dévouées à leur cause. De là, ils contrôlèrent la Terre, détenant le nerf de la guerre : l'inépuisable énergie du Soleil.

Ensuite, il faudrait réduire à merci *Kirkwood*.

Une seule Cité ne pourrait faire peser la balance en sa faveur : très vite, les vaisseaux construits grâce aux

minerais expédiés par le magnéplane permettraient d'acquérir une nette supériorité numérique.

Enfin, on penserait à la Terre. La construction d'un écran entrerait dans les projets des fuyards. Cette mesure permettrait de protéger les rescapés demeurés sur la planète dont les ceintures de Van Allen finiraient par se reconstituer. Ainsi, les dirigeants auraient le beau rôle et leur popularité permettrait de reprendre à bon compte le contrôle de la métropole. Quant aux Lagrangiens, considérés comme rebelles, ils seraient exilés, sur la Terre, leurs chefs liquidés, seuls les techniciens indispensables au bon fonctionnement des Cités demeureraient à leur poste.

Le président Jason Mitchell était plein d'optimisme : s'adressant à son homologue russe par le truchement de l'interprète, il exultait :

— Cette idée de disperser leurs réserves d'eau dans l'espace était géniale, mon cher Ivan ! Une fois leurs croiseurs liquidés, les Lagrangiens mourront comme des mouches et l'occupation des Oasis se fera sans problème.

— Je crois en effet avoir vu juste : nos stocks lunaires permettront de redonner la vie aux Oasis et nous éviterons des combats qui auraient détérioré les Stations, car ces bougres paraissent décidés à se battre courageusement. De votre côté, votre suggestion de détruire les champs de mines avec des blocs de rocher valait la mienne. Ces engins se sont en effet avérés très efficaces lors des affrontements lunaires.

Hua Kuo-feng, le président chinois, tempéra cet optimisme :

— Nos adversaires sont braves : comme l'a dit Sseu-Ma, *ils se précipitent dans un danger qui effrayait les autres*. Tous luttent pour défendre ce

qu'ils considèrent comme leur patrie. Leur chef, Jacques Maurel, a donné des preuves de son courage en libérant naguère les Oasis des commandos qui s'en étaient emparés. Tous les Lagrangiens vivent dans l'abondance et ils disposent de matières premières en quantité inépuisable. Habituels à vivre dans l'espace, à naviguer à bord de leurs vaisseaux, les équipages de leurs navires possèdent un entraînement qui manque à nos astrots. Maurel est rusé comme un renard et courageux comme un lion : cette bataille n'est point gagnée d'avance...

— Certes, ils sont disciplinés et experts dans la navigation spatiale, acquiesça Mitchell, pourtant nous disposons de huit navires et eux de six seulement. Cela me semble une bonne raison de croire en la victoire.

Cependant, tous regardaient avec attention les deux formations qui se rapprochaient : soudain Rothko jura :

— *Kourva!* ces pleutres se défilent : voyez, ils ont viré de bord et s'éloignent de nos navires...

— Ne vous réjouissez point trop vite, conseilla Kuo-feng, il pourrait bien s'agir d'un stratagème habile!

— Et dans quel but? gronda Mitchell. Ils laissent sans protection leurs précieuses Oasis...

La voix saccadée du commandant de l'escadre terrienne l'interrompt :

— Mille comètes! Ces chiens nous arrosent de micro-ondes! A tous les navires : orientez la proue vers les Stations. Stoppez les propulseurs! Equipes de réparation à leur poste...

— Que vous avais-je dit? remarqua paisiblement le Chinois. L'affaire s'engage plutôt mal pour nous...

— Général, demanda Rotkho à l'officier de liaison, quels dommages peuvent-ils provoquer à nos bâtiments?

— Rien de très sérieux! assura l'officier. Les blindages de proues s'échaufferont sans provoquer de dommages sérieux. Par contre, il est possible que les systèmes électroniques situés hors des coques, les antennes par exemple, soient mis hors d'usage...

— Et tu dis : rien de bien sérieux, vipère lubrique! Les croiseurs vont se trouver aveuglés et incapables de repérer ces maudits! Sans parler des télémètres qui seront incapables de guider les missiles...

La voix du commandant l'interrompt :

— Pas question de sortir pour l'instant : les hommes seraient cuits dans leurs scaphandres et les robots mis hors d'usage il va falloir combattre à l'aveuglette, là où nous sommes. Prévenez-moi dès que ces fichus rayons cesseront : ce sera signe qu'ils se lancent à l'attaque. Vous m'entendez, la base lunaire?

L'officier de liaison confirma la bonne réception.

— Nous émettons avec les antennes de poupe qui sont intactes. Après examen des avaries, seul le flanc bâbord de nos croiseurs a été endommagé pendant que nous virions pour les poursuivre. Il sera possible de combattre en utilisant les dispositifs placés de l'autre côté : conclusion, nous ne pourrons guère évoluer. Dès que vos radars les verront rebrousser chemin et se diriger vers nous, donnez l'alerte.

— Bien compris!

— Eh bien, le handicap de nos adversaires a disparu, reprit Kuo-feng. J'oserai même affirmer qu'ils détiennent maintenant une nette supériorité sur nous.

— Comment ces incapables ont-ils pu se laisser prendre à ce piège? gronda le Russe. Ils devaient prévoir cette éventualité!

— Nous y avons songé, déclara piteusement le général. Mais la proximité des vaisseaux lagrangiens rendait cette attaque extrêmement risquée. La moindre erreur directionnelle pouvait les avarier.

— N'oubliez pas que, maintenant, la Terre se trouve aussi réduite à ses propres ressources énergétiques, intervint Mitchell. Nos usines vont cesser de fonctionner; seules celles qui sont alimentées par des centrales nucléaires resteront en état de marche...

— Il faudrait démolir ces sacrés émetteurs! s'écria le général. Expédier des météorites dessus avec le magnéplane!

— Pas question de dévier de leur trajectoire celles qui sont lancées, nota Kuo-feng. Le temps que le magnéplane soit réorienté, la bataille sera terminée!

— Allô! la Lune? hurla le commandant de l'escadre. Nous avons pu orienter nos lasers lourds tribord vers les émetteurs de micro-ondes! La densité de rayonnement a nettement diminué...

— Enfin une bonne nouvelle! constata Rothko. Ils vont peut-être s'en sortir...

— Attention! Les Lagrangiens passent à l'attaque! avertit l'officier de liaison. Le flux de micro-ondes est stoppé...

— Bien compris! Je vire de bord...

Comme à la parade, les lourds croiseurs évoluèrent, dirigeant leur flanc intact vers leurs adversaires.

Déjà, le *Pallas* et ses compagnons avaient lancé des gerbes de missiles.

Tous filaient vers leurs objectifs, mais les Terriens

avaient eu le temps de projeter à leur rencontre des engins défensifs dotés de fusées de proximité : dès qu'un engin lagrangien passait dans le voisinage, une effroyable déflagration se produisait dans l'espace. Saturés de rayonnements pénétrants, les délicats dispositifs électroniques se trouvaient mis hors d'usage et les fusées se perdaient dans l'espace.

Pourtant, les Terriens avaient de gros problèmes.

La consommation de projectiles devenait prohibitive et ils devaient transférer ses soutes bâbord les missiles inutilisables de ce côté.

Les robots travaillaient à un rythme démentiel, avec habileté et méthode, pourtant, ils ne pouvaient suffire à la tâche et quelques engins adverses explosaient dangereusement près.

Les tourelles lasers entrèrent alors en action, fulgurant les cylindres effilés qui avaient percé les défenses. Grâce à la rapidité de réaction des ordinateurs, presque tous furent détruits, seules quelques rares explosions se produisirent au voisinage, infligeant seulement de faibles dommages aux mastodontes protégés par d'épaisses cuirasses.

Dès que l'envoi de micro-ondes avait cessé, les équipes de réparation avaient été envoyées à l'extérieur, aux endroits avariés. Elles procédaient à toute vitesse au remplacement des antennes. Les robots, amarrés par des câbles, comme des araignées à leur fil, réussirent en un temps record à accomplir leur délicat travail.

Sans être complètement réparés, les navires terriens redevenaient opérationnels.

Le commandant de l'escadre avait repris son avance, accélérant pour maintenir la distance qui le séparait de son adversaire.

Cependant, les missiles continuaient à exploser et les dommages provoqués au flanc tourné vers l'ennemi devenaient notables. Les antennes, plus vulnérables se trouvaient à leur tour hors d'usage. A certains endroits des impacts de plein fouet perforèrent les blindages, les cloisons étanches se fermèrent automatiquement, limitant les dégâts mais il fallait à tout prix virer de bord pour que le combat puisse se poursuivre...

A l'intérieur des coques, les robots se mirent donc à effectuer le travail inverse, rapportant les projectiles là où ils les avaient pris !

Pourtant, jusqu'alors, aucun vaisseau terrien n'avait été détruit, ils disposaient toujours de la supériorité numérique et pouvaient espérer, sinon vaincre, du moins parvenir à un match nul...

Dans l'immédiat, ils n'avaient plus à craindre les faisceaux de micro-ondes car les immenses antennes ne pouvaient les suivre dans leur course rapide.

D'ailleurs les Oasis avaient d'autres sujets de préoccupation, en effet, les gerbes de rochers approchaient dangereusement.

Les chefs des équipes de sécurité n'étaient pas tellement inquiets des projectiles dirigés sur le champ de mines. Ils provoqueraient assurément une trouée, mais grâce à la mobilité des engins défensifs, celle-ci serait colmatée sans trop de difficulté. Le rideau protecteur serait un peu moins épais, il n'en constituerait pas moins un obstacle sérieux pour tout assaillant qui chercherait à le franchir.

Par contre, la perspective de voir leurs réserves d'eau disséminées dans l'espace les préoccupait beaucoup plus. Les micro-ondes ne pouvaient qu'échauffer les blocs sans les détruire, les lasers parvien-

draient à les faire fondre, ensuite ils se solidifieraient dans le froid de l'espace. Les missiles, eux, en pulvériseraient un bon nombre, pas tous, hélas; et les blocs restants poursuivraient leur course...

Le seul moyen de limiter les dégâts consistait à disséminer les icebergs hors de leur position actuelle. Les remorqueurs disponibles s'y employaient fébrilement, tandis que les radars surveillaient l'arrivée du torrent de rochers. Mitchell avait eu une idée diabolique...

Cependant l'impact des roches sur les surfaces glissantes ne leur procurerait qu'une vitesse relativement faible : en dotant les masses de glace d'émetteurs radio et de réflecteurs radar, il serait possible, par la suite, d'en récupérer un bon nombre. C'étaient des hommes en combinaison spatiale qui s'acquittaient de cette tâche. Voletant comme des abeilles, ils foraient un trou au laser et avant que l'eau ne se reprenne en masse, y introduisaient un cylindre terminé par une antenne, puis ils passaient au suivant. D'autres fixaient des panneaux d'un mètre carré environ, qui suffiraient à localiser l'iceberg.

Ils eurent le temps de marquer ainsi un bon nombre de blocs, malheureusement, les projectiles arrivaient et les responsables leur ordonnèrent de regagner les petits transports qui les avaient amenés, afin de ne pas risquer d'être tués.

Simultanément, le combat se poursuivait dans l'espace.

Comme des fauves acculés, les Terriens continuaient à se défendre. Malheureusement pour eux, les réparations effectuées par les robots n'étaient que des pis-aller, aussi l'efficacité du tir faiblissait.

Les Lagrangiens, par contre, virevoltaient à toute

allure changeant sans cesse de cap, décochant des missiles; ils parvinrent ainsi à porter l'estocade à l'un de leurs adversaires.

Tout d'abord, un coup direct pulvérisa les propulseurs : le navire poursuivit sur sa lancée, se séparant de ses compagnons et devint une proie aisée pour le *Patrocle* et le *Priam* dont les lasers zébraient la coque, provoquant de longues et profondes déchirures. Puis le malheureux croiseur cessa de tirer et ce fut l'agonie, tandis que quelques navettes de sauvetages fusaient à l'extérieur, les missiles broyaient les cloisons, écrasaient les coursives, faisaient voler les portes étanches. Par radio, son commandant parvint à lancer un signal de reddition, les Lagrangiens cessèrent de tirer, mais un projectile avait crevé les blindages protégeant les réservoirs d'hydrogène et l'épave vola en éclats.

Les Lagrangiens poussèrent des exclamations de joie : ils reprirent vite leurs postes car la bataille se poursuivait, toujours aussi acharnée.

Un autre vaisseau terrien avait des difficultés avec ses propulseurs et se traînait à l'arrière de la formation, sous le feu du *Vesta*. Le *Patrocle* et le *Priam* arrivèrent à la rescousse. A l'intérieur de leur cible, c'était l'enfer : les jets des lasers brûlaient tout sur leur passage, calcinant les scaphandres des infortunés qui s'y trouvaient exposés.

Au bout d'un quart d'heure, le croiseur sauta à son tour, projetant dans tous les azimuts des débris de métal. Cette fois il n'y eut pas de survivants.

A six contre six la partie semblait égale...

En réalité, le fonctionnement de l'équipement électronique terrien laissait toujours à désirer : leur commandant comprit que sa seule chance était de

grouper ses navires en tournant vers l'extérieur le flanc capable de combattre.

Pendant un long moment, les adversaires échangeaient des bordées de missiles. Jacques plongeait sur l'escadrille ennemie puis, après une passe rapide, revenait à l'assaut. La précision du tir des croiseurs lagrangiens était très supérieure, aussi, l'une après l'autre, les tourelles espacèrent leurs ripostes.

Ce fut le *Pallas* qui détruisit un autre vaisseau, puis l'*Ulysse* fulgura la proue d'un second, déclenchant une série d'explosions qui le réduisirent à l'état d'épave.

Dans ces conditions, la partie devenait par trop inégale.

Les quatre rescapés lancèrent leurs propulseurs à toute vitesse et s'enfuirent vers la Lune.

Bien entendu, les Lagrangiens les poursuivirent mais, au moment où ils viraient de bord, une torpille frappa le *Vesta*, provoquant à bord de graves avaries. Il quitta la formation pour procéder à des réparations.

Puis ce fut le tour de l'un des fuyards d'écoper un jet de laser à la poupe, il poursuivit sur son erre, abandonnant ses compagnons.

Enfin, un coup atteignit le *Patrocle*, disloquant le poste de commandement. Bob et ses officiers furent sauvés grâce à leurs scaphandres, mais le croiseur dut abandonner la poursuite.

Jacques talonnait toujours les fuyards, se rapprochant sans cesse grâce à sa vitesse légèrement supérieure.

A bord des navires terriens, le moral était au plus bas.

Les équipements ébranlés par les multiples impacts

menaçaient de tomber en panne. Un seul espoir soutenait les hommes : parvenir sous la protection des excimers lunaires. Pourtant, ils ne pouvaient espérer remettre en état leurs vaisseaux : tôt ou tard, il faudrait regagner la Terre, à supposer qu'ils disposent d'assez de combustible.

Après avoir consulté des chefs lagrangiens, le commodore décida alors de cesser la poursuite. Après tout, aucun de ses croiseurs n'avait été détruit. Le *Vesta* et le *Patrocle* pourraient être réparés rapidement près des Oasis.

L'escadre vira donc à nouveau, non sans avoir décoché des missiles sur le magnéplane qui fut complètement démantelé. Sur le chemin du retour, Jacques repéra les balises de détresse de quelques nacelles de secours et les Terriens furent amenés à bord.

Escortés à petite vitesse par les quatre croiseurs intacts, le *Vesta* et le *Patrocle* regagnèrent le bercail...

CHAPITRE IX

Un accueil délirant attendait les astrots à leur arrivée sur *Von Braun*.

Des banderoles flottaient tout le long de l'immense cylindre, tandis que des haut-parleurs diffusaient la *Symphonie héroïque*.

Les Lagrangiens respiraient enfin : ils n'avaient plus à craindre que leur patrie soit éventrée par des engins atomiques.

Dans la riante campagne des bals étaient organisés et tous s'en donnaient à cœur joie.

Cependant Jacques et les cinq chefs des Oasis sablaient le champagne dans le vaste hall du Centre culturel où les maquettes des six Cités de l'espace évoluaient au-dessus de leurs têtes.

Tous discutaient ferme :

— Eh bien, mon vieux, s'exclamait Claude en donnant une grande tape dans le dos de son ami, tu t'es débrouillé comme un chef ! Pour tout avouer, je n'étais pas assuré de la victoire...

— Moi non plus..., avoua Jacques en riant. Le coup des micro-ondes a été décisif : une fois aveuglés, les Terriens ne pouvaient plus combattre efficacement.

— Pourtant, ils ont lutté avec courage, nota Bob, et il a fallu porter l'estocade à des adversaires acculés, ce qui présentait pas mal de risques!

— Et ici? s'enquit le commodore, quels dégâts avez-vous subi?

— Rien de bien grave! assura Yuan Yat Sen. Les mines détruites sont en train d'être remplacées. Quant à nos réserves de glace, elles n'ont pas été touchées de plein fouet. Une partie seulement a été propulsée dans l'espace et, grâce aux systèmes de repérage, nous pourrions en récupérer une bonne partie.

— D'ailleurs, remarqua Wladimir, les colons de *Kirkwood* nous ont fait savoir qu'un convoi apportait déjà des blocs de glace. Nous n'aurons qu'à rationner un peu l'eau jusqu'à son arrivée.

— Tout est donc pour le mieux, reste maintenant à porter la dernière estocade, nota Jacques. Tant que ces chiens sont sur la Lune, ils représentent un risque potentiel : il faut les déloger de là!

— Faites-moi confiance! s'écria le commandant Lucas. Si mes commandos débarquent à la lisière de leur horizon, je me fais fort de dénicher ces rats de leurs trous...

— Encore faut-il être assurés de la maîtrise de l'espace, grommela Bob. Nos deux navires seront vite réparés, mais il reste encore quatre vaisseaux ennemis. Ils n'ont pas quitté la Lune...

— Moi, je pense qu'il faut lancer un ultimatum aux présidents terriens qui se trouvent sur la Lune, assura Wladimir. Pour prouver notre bonne volonté, je crois aussi qu'il faut reprendre nos livraisons de micro-ondes; nos compatriotes en ont le plus grand besoin...

— Pour qu'ils puissent remettre une flotte en chantier! protesta le commodore. Tu n'y songes pas!

— Allons, Jacques, intervint Claude, ne soit pas aussi impitoyable! Les pauvres types restés sur notre planète ont d'autres chats à fouetter...

— Je reconnais que les responsables se trouvent sur notre satellite et qu'ils se foutent totalement de voir crever ceux qu'ils ont lâchement abandonnés sur la Terre!

— Alors, que préconises-tu? demanda Bob.

— Reddition sans condition. Rapatriement sur Terre dès que ce sera possible. Jugement par les peuples qu'ils devaient protéger.

— Jamais ils n'accepteront! objecta le chef de *Gandhi*.

— Eh bien, il me restera alors à transporter les commandos de Lucas sur la Lune. Une fois notre flotte remise en état, les quatre vaisseaux terriens ne me font pas peur!

— D'autant plus que *Kirkwood* nous livrera prochainement un autre navire, annonça Wladimir.

— Bien! Expédions cet ultimatum et, selon leur réponse, nous les attaquerons s'il le faut, conclut Yuan Yat Sen. Reste à savoir quel sera notre plan de sauvetage de la Terre, une fois les hostilités terminées.

— Il est urgent de mettre en chantier les écrans protecteurs qui arrêteront les radiations solaires, s'écria Bob. Nos usines disposent de minerais en quantité suffisante, je propose de faire établir les plans par nos spécialistes et de commencer leur construction sans plus tarder.

Tous les chefs des Oasis donnèrent leur accord, sans que Jacques oppose son veto. Il avait un compte

personnel à régler avec les gouvernants qui avaient déclenché cette guerre stupide, mais il ressentait une grande pitié pour les infortunés qui souffraient sur la Terre ravagée par les implacables radiations solaires.

Lorsque les festivités cessèrent, Claude s'approcha de son ami et lui demanda :

— Désires-tu parler à Josette? Elle sait que tu as remporté cette bataille, mais je suis sûr qu'elle aimerait t'entendre...

— Bien sûr! Dans l'excitation de la victoire, je n'y songeais même pas...

En fait, Jacques était toujours obsédé par le désir de venger Louise. Il s'en était fait le serment sur sa dépouille et n'aurait de cesse que sa promesse soit tenue.

La liaison avait déjà été établie avec *Kirkwood* et Jacques entendit d'abord un message de son épouse enregistré à son intention :

Mon chéri, je suis tellement heureuse que tu sois sain et sauf! Tu sais, il m'a fallu beaucoup de courage pour te laisser seul : je n'ai pas quitté ma cabine pendant la traversée et j'ai beaucoup pleuré... Pourtant, Paul m'a consolé, il est si beau, mange comme un ogre et dort comme un petit loir : c'est l'enfant idéal! Maintenant, j'espère que tu vas très vite nous rejoindre. Mais si tu dois rester sur Von Braun, je ne suis pas une épouse abusive! Je sais qu'il faut encore mettre hors d'état de nuire les responsables de cette guerre. Ensuite, nous devons encore aider ces pauvres Terriens. J'espère que ta présence ne sera pas indispensable... Je t'embrasse mille fois! Je suis fière de toi...

Tout en écoutant, Jacques revoyait l'image de sa femme et de son fils. Il se sentait las et aurait tellement aimé retrouver la paix des Oasis.

Puis une vague de haine le submergea à nouveau : pas question de laisser à un autre le soin de liquider les chacals retranchés sur la Lune.

Il prit le micro et répondit :

— Moi aussi, ma chérie, mon plus cher désir est de vous retrouver tous deux. Tu m'as énormément aidé en acceptant de te réfugier sur *Kirkwood* : ainsi, il m'a été possible de combattre dans les meilleures conditions. Hélas, je n'ai pas terminé ma tâche. Tant que les présidents terriens seront libres, ils risquent de se livrer à une tentative désespérée contre nos Oasis. Grâce au Ciel, j'ai pu démolir le magnéplane, si bien que, dans l'immédiat, nous n'avons rien à redouter. Pourtant, il faut que je les déloge de là-bas ! Je vous embrasse tendrement.

Lorsqu'il quitta la station d'émission, Jacques titubait, épuisé, son ami le soutint et l'emmena dans sa propre villa où Gertrud avait préparé la chambre d'amis.

Le commodore se jeta sur le lit tout habillé et dormit d'une traite pendant douze heures.

Lorsqu'il se réveilla enfin, il prit une douche, un luxe hebdomadaire maintenant, et dévora le petit déjeuner préparé par la maîtresse de maison.

Claude ne tarda pas à les rejoindre.

— Alors, comment te sens-tu ?

— Nettement mieux ! J'ai poursuivi sur ma lancée après la bataille et puis je me suis effondré, heureusement que tu étais là : je me serais couché par terre...

— C'est bien naturel ! A ta place, je ne sais si

j'aurais tenu le coup : la tension nerveuse a dû être terrible !

— Oui ! sur le moment, on n'y pense pas, c'est seulement après qu'on a le coup de barre...

— Eh bien, j'ai reçu une bonne nouvelle : le *Patrocle* pourra reprendre l'espace demain, à condition d'emmener à bord des techniciens pour procéder aux réglages des appareils électroniques. Quant au *Vesta*, il faudra une bonne semaine pour le remettre en état... A ce moment-là le septième croiseur nous aura rejoints ! Tu pourras donc attaquer la Lune dans une dizaine de jours.

— Il n'en est pas question ! Ces chiens reprendraient espoir et répareraient les dommages que leurs vaisseaux ont subi. Je repars ce soir même : avertis Lucas d'embarquer ses commandos dans les transports.

— Tu es fou ! Tu viens d'avouer toi-même que tu étais épuisé...

— Bah ! J'aurai tout le temps de récupérer pendant la traversée...

— Quand même, tu n'es pas raisonnable ; après tout, rien ne presse, les Terriens ne recevront pas de renforts !

— Sans doute, mais les grosses huiles attendent sans doute que leurs croiseurs soient remis en état pour filer, soit vers la Terre, soit vers *Kirkwood*. Si nous les laissons prendre de l'avance, nous aurions un mal de chien à les rattraper. Or, tu n'ignores pas que cette Oasis ne possède pas de défenses ; s'ils parvenaient à s'y réfugier, ils prendraient la population en otage : tu te souviens de ce qui est arrivé ici ?

— Evidemment ! Après tout, tu as peut-être raison, il ne faut pas leur laisser le temps de souffler.

Pendant ce temps, nous commencerons à élaborer ces fameux écrans.

Après le déjeuner, Jacques alla faire une promenade solitaire à travers la campagne. Les services de protection étaient toujours en place mais leur vigilance avait diminué. Près d'une batterie de laser, les hommes se baignaient dans la rivière. Ils reconnurent le commodore et l'acclamèrent. Celui-ci leur fit signe de la main et poursuivit sa marche.

C'était pour lui un plaisir toujours renouvelé de contempler les verdoyantes collines s'estompant au loin dans la brume bleutée. De voir au-dessus de sa tête les maisonnettes suspendues comme par magie à l'autre paroi du titanesque cylindre. Les bosquets artistiquement disposés, les buissons, les fleurs, les animaux graciles jamais chassés par l'homme.

Tout cela différait tellement de l'espace hostile, glacé et monotone... Tout en flânant le long d'un ruisseau, Jacques songeait à l'avenir. Sa haine contre les dirigeants terriens le tenaillait : il revoyait toujours le pauvre visage de celle qu'il avait chéri.

Cependant, lorsqu'il les aurait éliminés, rien ne serait terminé, loin de là.

D'innombrables humains étaient morts, cinq, dix millions, impossible de le savoir dans l'immédiat. Or, les Lagrangiens avaient une dette envers eux : Claude avait raison, il faudrait s'atteler sans délai à la protection de la planète mère afin que pareil cataclysme ne puisse se reproduire. Dans mille ans, la ceinture de Van Allen serait sans doute reconstituée, sous l'effet du magnétisme terrestre. Alors, il y aurait des sphères de Dyson entre le Soleil et la Terre, plus jamais elle ne manquerait d'énergie, plus jamais sa surface ne serait ravagée par les vents solaires.

D'ici là, il faudrait construire d'autres Cités des astéroïdes, ce serait son objectif. Après lui, Paul prendrait la relève, peut-être appartenait-il à la génération qui entrerait en contact avec d'autres civilisations. Les événements actuels démontraient combien il faudrait faire preuve de circonspection : si des êtres d'une même race se combattaient entre eux, qu'en serait-il avec des extraterrestres ?

Les immenses miroirs disposés au large de l'Oasis tournaient lentement. L'ombre des arbres disparaissait : il était déjà midi.

Le promeneur rebroussa chemin et regagna la demeure de ses amis. Il avait l'estomac dans les talons et mangea de bon appétit.

Après le déjeuner, tous deux quittèrent la villa pour aller rejoindre les autres chefs des Oasis. Jacques embrassa Gertrud, se demandant dans combien de temps il la reverrait : en effet, dès qu'il en aurait fini avec ses ennemis, il comptait regagner *Kirkwood* afin d'échapper à ses écrasantes responsabilités et de prendre un repos bien gagné.

Tous les Lagrangiens souhaitèrent bonne chance à leur commodore, tous désiraient en finir définitivement avec cette guerre. Ils voulaient se consacrer sans arrière-pensée à la colonisation des astéroïdes.

Cette fois, l'avantage était incontestablement aux forces des Oasis et personne ne mettait en doute la victoire finale.

Comme les présidents émigrés n'avaient pas daigné répondre à l'ultimatum qui leur avait été adressé, l'escadre irait les traquer dans leur repaire. Bien sûr, le délai imparti était bien court, mais le message annonçant la reddition leur parviendrait peut-être pendant que les navires seraient en route pour la

Lune. Dans ce cas, Jacques devrait refréner sa haine et emmener les prisonniers sur les Oasis.

Le commodore espérait qu'il n'en serait rien et qu'il aurait l'immense jouissance de les écraser comme d'immondes vermines. Cette fois, son indépendance était totale car les chefs des Oasis étaient restés à bord de leurs Cités respectives.

Une navette ramena Jacques à bord du *Pallas*, ancré à quelques encablures de ses congénères. Jacques nota que les coques ne portaient déjà plus trace des impacts subis au cours de la bataille : le métal liquide appliqué sur les brèches se solidifiait instantanément dans le vide spatial, et possédait une solidité à toute épreuve.

Au large, les rayons du Soleil miroitaient sur les icebergs intacts; très loin, les lucioles des feux de positions des remorqueurs marquaient la position des travailleurs occupés à récupérer les glaces dispersées par les projectiles lancés de la Lune.

Gérard l'accueillit à la coupée avec un large sourire et s'exclama :

— Alors? Cette fois on va en finir une bonne fois pour toutes avec ces salauds!

— Nous allons leur faire payer leurs exactions et je te jure qu'ils regretteront d'avoir abandonné la Terre comme des rats qui quittent le navire!

— Quand tu voudras, nous sommes parés...

— Parfait! J'ai hâte de me trouver à pied d'œuvre.

Le commandant donna le signal d'appareillage aux autres vaisseaux qui s'ébranlèrent l'un après l'autre, en file, afin de franchir le chenal balisé dans le champ de mines.

Sur la passerelle les officiers au complet saluèrent leur commodore, puis celui-ci demanda :

— Au fait, que sont devenus nos prisonniers?

— Ils ont été disséminés dans les prisons des Oasis. Au total, quatorze officiers terriens sont tombés entre nos mains. Il en ressort que les navires construits en hâte sur Terre avec des moyens de fortune ne possédaient pas la qualité des nôtres. Tous sont des fanatiques dévoués corps et âme à leurs chefs. Tous ont déclaré ignorer que nous étions disposés à venir en aide aux Terriens en construisant un écran protecteur. Les présidents leur avaient déclaré que nous leur avions refusé toute aide. Du coup, quelques-uns ont paru réfléchir lorsque nous leur avons proposé de travailler à bord de nos navires dès que la paix sera revenue.

— As-tu pu prendre un peu de repos?

— Hélas, non, j'ai embrassé ma femme et j'ai pu déjeuner avec elle, le reste du temps, j'ai surveillé les équipes de réparation.

— Nos soutes sont pleines?

— Oui, les barges nous ont accostés juste après notre arrivée. Nous avons aussi le plein de carburant.

— Au fait, où habites-tu dans *Von Braun*?

— Près des collines de la coupole Nord. J'ai de superbes rosiers dans mon jardin, j'ai même remporté un prix l'année dernière au concours pour une nouvelle espèce.

Jacques sourit. Comme les gens étaient étranges! Jamais il n'aurait imaginé le commandant du *Pallas* en paisible jardinier soignant ses fleurs...

— Et toi, Alim? Tu t'intéresses aussi à la culture?

— Pas tellement... A mes moments perdus, je reproduis de vieilles icônes russes d'après des documents de la bibliothèque.

— Ce doit être passionnant, j'ignorais tes talents de peintre.

— Lorsque j'étais sur la Lune, je devais me contenter de quelques diapositives. Maintenant, je vais avoir des quantités de films sur *Von Braun*.

— Souhaitons que la paix revienne vite pour que nous puissions reprendre nos occupations habituelles. Moi, je me passionne surtout pour la cosmogonie et la recherche de civilisations galactiques. J'espère que, bientôt, nos radioastronomes parviendront à contacter des êtres intelligents...

— Ce serait extraordinaire! s'exclama le Russe. Mais il se posera alors un problème de décryptage.

— Nos ordinateurs devraient parvenir à les résoudre : nos propres émissions contiennent des données mathématiques, physiques et chimiques simples, à partir de là, un dialogue pourra s'instaurer.

— Le jour où une liaison sera établie devra être marqué d'une pierre blanche, souligna André. Seulement, il ne faudra pas être pressés, si leur planète se trouve, par exemple à 12 années-lumière, un délai de 24 ans se déroulera entre la demande et la réponse!

— A moins qu'on ne parvienne à utiliser un système de communication plus rapide, les ondes gravitationnelles par exemple, nota le commodore.

— Ce qui me chiffonne, intervint Laurent, c'est que ces gens-là, devraient posséder une civilisation bien plus évoluée que la nôtre. Leurs étoiles seront ceintes depuis belle lurette par des sphères de Dyson et ils posséderont sans doute une technologie permettant à leurs vaisseaux de dépasser la vitesse de la lumière. En utilisant l'hyperespace, par exemple...

— Probable..., acquiesça Jacques. Et nous affronterons un autre problème : assurer une rencontre

pacifique. Nous autres humains ne sommes mêmes pas capables de nous entendre entre nous, qu'en sera-t-il avec des étrangers?

— Souhaitons que, d'ici là, un gouvernement mondial ait été établi sur notre planète, soupira François, et qu'une entente durable règne entre la Terre et ses colonies de l'espace!

— A propos, reprit le commodore, s'adressant à André, si tu me passais ton père : il faut mettre au point les détails de notre raid.

— Je te donne la communication, les cargos où se trouvent les commandos nous suivent fidèlement.

Quelques instants plus tard la voix du commandant résonnait sur la passerelle et sa rude physionomie se dessinait sur un écran.

— Ah! Content de vous entendre, grogna-t-il. Cette fois nous sommes mieux installés que dans ces fichus containers, mais j'aimerais bien connaître vos intentions.

— Eh bien, si les présidents exilés ne donnent pas de réponse à notre ultimatum, il faudra les déloger de leur repaire. Avant tout, nous devons liquider définitivement leurs croiseurs. Pendant ce temps, vos cargos resteront en arrière.

— Cela va de soi... Nous ne possédons pas la moindre défense! Et ensuite?

— Je suppose que la base lunaire est équipée de missiles et de lasers, si nous les bombardons, nous risquons de détruire les installations, vous vous poserez donc derrière l'horizon lunaire, hors de portée de leur tir.

— Et s'ils expédient des missiles de croisière au ras du sol?

— Nous resterons en couverture et les intercepterons lorsqu'ils auront quitté la base.

— Bon! Tâchez de ne pas les louper... Et ces salauds, que faudra-t-il en faire?

— Emparez-vous d'eux vivants : il est capital de les faire passer en jugement, afin que l'opinion mondiale sache que nous ne sommes pas responsables de cette guerre.

— Je ferai mon possible! Mais ils peuvent se suicider.

— Ces pleutres tiennent trop à leur peau : ils ont laissé tomber leurs compatriotes dans le désir égoïste de se tirer d'affaire. Tout en racontant qu'ils voulaient occuper les Oasis parce que nous refusions de construire un écran protecteur.

— De belles ordures! Faites-moi confiance : avec mes nouveaux engins à effet de sol, nous leur tomberons dessus avant qu'ils comprennent ce qui leur arrive. Mes gars sont gonflés à bloc : ça marchera comme sur des roulettes.

— Bonne chance!

La communication fut coupée et Jacques quitta la passerelle pour aller se reposer, il demanda à André de le réveiller immédiatement si les Lunaires se décidaient à répondre.

Pendant ce temps, les Oasis expédiaient vers la Terre des sondes automatiques chargées de diffuser le texte des allocutions prononcées par tous les chefs des Cités de l'espace. Ils stigmatisaient l'attitude des gouvernants qui les avaient abandonnés et proposaient la création d'un gouvernement unique pour la Terre et ses colonies. Il était stipulé que les Oasis mettraient tout en œuvre pour établir rapidement les

écrans qui, seuls, pouvaient protéger la Terre des vents solaires.

La traversée fut accomplie en un temps record : les croiseurs, distançant les transports, avaient donné toute la vitesse dont ils étaient capables, afin de ne pas laisser à leurs adversaires le temps de réparer leurs navires.

Ceux-ci orbitaient autour du satellite, économisant leur carburant. Les quatre rescapés du combat étaient groupés, apparemment, les présidents ne se trouvaient pas à leur bord, car des messages codés étaient échangés sans relâche entre la base et les vaisseaux.

Lorsque les Lagrangiens parvinrent à proximité du satellite, les croiseurs quittèrent leur position d'attente et vinrent à la rencontre de leurs adversaires.

L'amiral terrien ne se faisait aucune illusion : les réparations hâtives ne restituaient pas le pouvoir offensif de son escadre. Ses excimers, seuls, fonctionnaient, ses stocks de missiles s'avéraient dérisoires : seuls quelques engins déposés naguère sur la Lune avaient pu être transférés à bord. Depuis la récente bataille, un seul astrocargo terrien avait atteint le satellite. En effet, sur la Terre, la situation empirait toujours du fait de la pénurie de vivres et d'énergie. Seules les industries alimentaires et pharmaceutiques prioritaires recevaient de l'électricité. Usines d'armement et chantiers astronautes avaient cessé de fonctionner.

Jacques, au contraire, commandait des vaisseaux disposant de tous leurs moyens. Les équipes d'électroniciens avaient terminé la mise au point des appareils pendant le trajet et les soutes étaient bourrées de munitions.

Dès qu'il se trouva à portée, il lâcha donc des bordées de missiles. Les lasers ennemis en interceptèrent un certain nombre, mais plusieurs d'entre eux explosèrent sur les sphères vitales des astronefs, ébranlant leurs membrures déjà en piètre état.

Comme les projectiles pleuvaient régulièrement, la riposte devenait sporadique tandis que les bordées des Lagrangiens continuaient comme à la parade.

Une telle situation ne pouvait avoir qu'une seule issue : la destruction de toute l'escadre terrienne. La mort dans l'âme, l'amiral terrien décida de mettre un terme à ce baroud d'honneur et expédia un message à Maurel.

— *Demande une suspension des hostilités afin d'étudier vos conditions de reddition.*

La réponse fut courte et précise :

— Reddition sans condition. Les équipages de prise devront être accueillis à bord dans dix minutes.

— *Puis-je au moins savoir quel sera le sort de mes hommes?*

— Les officiers seront jugés. Les astrots seront traités en prisonniers de guerre. Ils pourront rester à bord des Oasis s'ils le désirent.

Quelques minutes passèrent puis l'amiral répliqua sèchement :

— Nous n'avons fait qu'obéir à nos supérieurs : le passage devant une cour martiale ne me fait pas peur. Je demanderai seulement que mes officiers ne soient pas tenus responsables des ordres qu'ils n'ont fait qu'exécuter. Le sas de proue bâbord sera ouvert : vos navettes pourront s'y poser.

Jacques retransmit cette bonne nouvelle au commandant Lucas qui bouillait d'impatience à l'idée de

prendre à l'abordage un navire spatial : une grande première pour lui !

Tandis que les croiseurs lagrangiens orbitaient à distance respectable, leurs tourelles braquées sur les Terriens, les navettes filaient vers les portes béantes des soutes.

Lucas posa son engin et fit irruption dans le hangar à la tête de ses hommes en scaphandre de combat.

L'amiral l'attendait avec son état-major dans la coursive. Il lui remit symboliquement son pistolaser tandis que l'équipage de prise se disséminait déjà à travers le navire amiral, s'emparant de toutes les armes portatives.

Lucas, lui, se dirigea vers la passerelle, pendant que le chef des Terriens était enfermé sous bonne garde dans sa cabine.

A la tête des officiers, il inspecta minutieusement les diverses installations afin de s'assurer qu'aucun sabotage n'avait été commis. A sa grande surprise, tout semblait intact. Les membres de l'équipage paraissaient ravis à la perspective de pénétrer dans les fabuleux Oasis dont ils désiraient s'emparer, tous ne demandaient qu'à collaborer.

Le commandant lagrangien put donc quitter le bord, rassuré : les Terriens se chargeraient de piloter l'escadre jusqu'à *Von Braun*, sous la surveillance d'une dizaine d'hommes des commandos.

Restait à réoccuper la base lunaire.

Depuis que les astronefs étaient stoppés dans l'espace des messages rageurs en clair parvenaient de la Lune. Les présidents menaçaient de leurs foudres ceux qui oseraient abandonner le combat. Lorsqu'ils constatèrent que leur flotte filait vers les Oasis et que

le combat avait cessé, ils devinrent hystériques. Jacques se chargea de les calmer.

— Profitez donc de votre reste au lieu de vous gâcher le tempérament ! conseilla-t-il. Nous allons maintenant nous occuper de vous...

Une bordée d'injures lui répondit.

Les six croiseurs attendirent alors que le convoi d'astrocargos ait pris position autour de la station lunaire pour effectuer un survol de celle-ci. Quelques missiles furent lancés contre eux, ils les interceptèrent aisément. Des photographies prises au passage montrèrent quelques navettes, des batteries de défense, installées en cercle autour des installations et quelques jeeps. L'effectif des défenseurs était dérisoire par rapport à celui du commandant Lucas.

Ce dernier procédait déjà au débarquement de ses nouveaux engins tout-terrain. De forme discoïde, surmontés d'une antenne et de lance-fusées, ils possédaient de longues pattes terminées par des roues cylindriques. A l'avant, telle une longue tarière, dardait le tube de l'excimer. Sur leurs flancs les tuyères orientables frappaient le sol de leur jet puissant, dégageant des nuées de poussière.

Dès qu'ils eurent atterri, les rapides engins se déployèrent en éventail, afin de couvrir une large surface et filèrent vers leurs objectifs.

Ils parvinrent très vite en position, à la limite de l'horizon de la station. Quelques missiles furent alors lancés vers eux, détruisant trois engins, mais Jacques veillait : le jet précis de ses lasers mit hors d'état de nuire les batteries.

Le commodore donna alors le feu vert aux commandos qui quittèrent leurs abris et foncèrent

vers les bâtiments sans défense. A l'intérieur, les présidents discutaient âprement entre eux.

Hua Kuo-feng voulait se suicider.

Ivan Rothko désirait parlementer et échanger leur liberté contre la livraison des installations intactes.

Jason Mitchell, prostré dans son coin, lampait au goulot son Williams Lawson's, se désintéressant totalement de la situation, pour lui sans issue.

Rothko parvint à obtenir l'accord de son collègue chinois et ils expédièrent un message au commodore lagrangien, lui proposant de laisser ses troupes occuper la base, à condition de leur fournir un navire qui les ramènerait sur Terre.

La réponse de Jacques les laissa pantois.

— Pauvres idiots! lança-t-il avec mépris. Ne savez-vous donc pas que les Oasis n'ont absolument plus besoin des matières premières fournies par la Lune? Depuis la création de *Kirkwood*, près des astéroïdes, nous recevons de là-bas tout ce qui nous est nécessaire. Faites donc sauter tout ce que vous voudrez, nous nous en moquons complètement...

La nouvelle anéantit les fuyards.

Ne possédant aucune monnaie d'échange, ils ne pouvaient que capituler : d'ailleurs, les troupes de Lucas faisaient irruption sur le périmètre défensif, liquidant les rares Terriens qui tentaient de s'opposer à leur avance.

— Mon cher, soupira Rothko, je pense qu'il faut se rendre à l'évidence, nous avons échoué...

Le Chinois sortit son pistolaser de sa gaine et le plaça dans sa bouche. Le rayon lui perfora le crâne et il tomba sur le sol, les yeux grands ouverts...

Rothko haussa les épaules : pour lui, pas question de geste désespéré, tant qu'il était vivant, il espérait

s'en tirer. Après tout, ne représentait-il pas la plus puissante nation de la Terre? Les Lagrangiens y regarderaient à deux fois avant de le condamner et de le passer par les armes. Les secrets concernant la défense du territoire soviétique serviraient de contrepartie pour sauver sa vie.

Il s'approcha de Mitchell et le saisit par l'épaule pour le remettre sur ses pieds en grondant :

— Debout, espèce d'ivrogne! Viens accueillir nos hôtes : nous allons enfin faire connaissance avec ces sacrées Oasis, même si nous y pénétrons comme prisonniers...

Lucas les découvrit dans la salle de commande.

Mitchell souriait béatement, complètement inconscient de la situation.

Rothko, lui, tendit la main au commandant en proférant :

— Bienvenue sur la Lune! Nous nous rendons sans condition, veuillez nous transporter à bord de votre navire amiral en compagnie de nos familles respectives...

Le vieux soldat ignora la main et grogna :

— Enfilez votre scaphandre et soyez heureux que j'aie reçu des ordres formels, sans quoi je me serais fait un plaisir de vous liquider comme un chien!

Le transfert s'effectua immédiatement; les prisonniers, près de cent, furent entassés à bord d'un astrocargo, tandis que les deux présidents embarquaient dans le *Pallas*.

Alim, lui, suivait le chemin inverse et revenait prendre possession des locaux évacués naguère sous la menace des Terriens.

Dès que Rothko fut en présence de Jacques, il le prit à part et lui déclara :

— Commodore, nous vous avons grossièrement sous-estimé. Si nous avons pensé que vos propositions concernant l'établissement d'un écran étaient de bonne foi, jamais nous ne nous serions lancés dans pareille aventure. Quoi qu'il en soit, je suis entièrement disposé à collaborer avec les chefs des Oasis, afin de leur permettre d'occuper la Terre dans les meilleures conditions. Je leur livrerai la position de nos batteries défensives et j'ordonnerai à nos sous-marins nucléaires de regagner nos ports sans combattre. Assurément, mon ami Mitchell fera de même...

Jacques ne se donna pas la peine de répondre, il fit signe à un astrot et lui ordonna :

— Boucle-moi ces deux fumiers, chacun dans une cabine et qu'ils n'en sortent pas avant notre arrivée à *Von Braun*!

CHAPITRE X

Rothko fut extrêmement déçu : il avait espéré traiter d'égal à égal avec les chefs des Oasis, mais dès la première entrevue, ceux-ci lui ôtèrent toute illusion.

En effet Bob Douglas lui déclara tout net :

— Vous êtes notre prisonnier jusqu'à nouvel ordre. Toutefois nous ne vous traduirons pas devant un tribunal : vous êtes responsable de votre mandat devant vos compatriotes et seuls, ceux-ci peuvent vous demander des comptes. Par conséquent, dès que la situation sera redevenue normale, vous serez ramené sur la Terre et remis aux autorités soviétiques. Il en sera de même pour vos homologues.

Le président ne se tint cependant pas pour battu et il répliqua avec morgue :

— Vous commettez là une lourde erreur ! Jamais les Terriens ne se laisseront persuader que vous avez proposé de les aider. Toute notre propagande a été axée sur le thème de votre refus. Tôt ou tard, il vous faudra recourir à la force pour échapper à leur vengeance. Je suis disposé à vous livrer des secrets militaires qui faciliteront énormément votre tâche pacificatrice...

— Le commodore Maurel nous avait déjà fait part

de vos intentions et nous les avons jugées inacceptables, ceci pour une excellente raison : désormais, un gouvernement unique régira les colonies de l'espace et les Oasis. Nous avons transmis des propositions dans ce sens et elles ont été acceptées par la plupart des pays. Sachez en outre que nous avons décidé de commencer immédiatement la construction d'un écran protecteur qui mettra un terme à la situation catastrophique régnant sur notre planète. Gardes, emmenez le prisonnier...

Ivan Rothko courba la tête et se laissa entraîner.

L'avenir lui apparaissait désormais sous de sombres auspices et le verdict de ses compatriotes ne faisait guère de doute.

Quant à Mitchell, depuis son arrestation, il se trouvait plongé dans un état d'hébétude totale. Il fut placé entre les mains de psychiatres qui le jugèrent irresponsable...

Dans les jours qui suivirent, une activité fébrile régna dans les Oasis : *Kirkwood* avait expédié des blocs de glace, ainsi que des minéraux; les sept Cités proches de la Terre reconvertissaient leur effort de guerre, l'axant sur la fabrication de vastes panneaux destinés à protéger la planète.

Les techniciens, étant donné l'état d'urgence, avaient préconisé, dans l'immédiat, d'installer l'écran tout autour de la planète, sur une orbite synchrone.

En effet l'établissement d'une protection dans l'espace demandait une propulsion constante des immenses plaques, afin qu'elles suivent la trajectoire de la Terre sur son orbite autour du Soleil.

L'insolation serait assurée par des miroirs disposés, eux aussi, sur orbite synchrone. Les premières installations viseraient à protéger uniquement les

deux calottes tempérées. Comme les zones subtropicales et tropicales étaient totalement dévastées, il n'y avait plus grand-chose à sauver. Ces régions bénéficieraient des premières livraisons de vivres et de médicaments, tandis que les livraisons de microondes reprendraient dans les régions tempérées.

Jacques Maurel joua encore un grand rôle durant cette période.

Dès son retour, il avait envoyé un message à Josette, lui expliquant qu'il devait se rendre sur Terre afin de négocier avec les nouveaux gouvernants et de supprimer toute équivoque.

Sa femme se résigna à attendre. Elle savait que l'immense popularité de Jacques, ses talents de meneur d'hommes, en faisaient un ambassadeur tout désigné.

Par ailleurs, sa soif de vengeance était apaisée par la mort de Hua Kuo-feng, la folie de Mitchell et l'emprisonnement de Rothko. Il pouvait enfin songer à l'avenir. Dans son esprit surgissait une vision grandiose : celle d'un monde unifié où Lagrangiens et Terriens collaboreraient pour l'aménagement du système solaire. En serait-il le chef ? Paul, après lui, dirigerait-il l'expédition lancée vers les étoiles proches ?

Déjà le *Pallas* avait repris l'espace, accompagné d'astrocargos bourrés de céréales et de viande synthétique produite dans les immenses cultures de tissus des Oasis.

Bientôt suivraient les remorqueurs propulsant les plaques vers la Terre où des navettes les mettraient en place dans la haute atmosphère.

La conférence mondiale devait se tenir à Paris, dans l'antique palais du Trocadéro. Quelques dicta-

teurs avaient bien fait grise mine, pourtant ils ne pouvaient s'opposer aux colonies de l'espace qui détenaient la maîtrise de l'espace et l'énergie indispensable à la remise en marche des usines.

Après une traversée sans histoire, le *Pallas* se plaça sur une orbite haute, une navette l'accosta et la délégation des Oasis y prit place.

Bob et Wladimir encadraient Jacques.

Les autres chefs des Oasis restaient sur place afin de superviser l'immense effort de production des usines de l'espace.

Le survol de la France affligea beaucoup les trois amis : au lieu de la verte campagne, d'immenses champs de blé, ils ne voyaient en ce mois de juillet qu'une surface uniformément jaunie par le Soleil. Le climat avait subi de profondes modifications : des tornades orageuses noyaient par moments le pays, faisant déborder les cours d'eau, puis une sécheresse totale leur succédait. Le pilote de la navette expliqua que toute activité avait pratiquement cessé pendant le jour. Les paysans se réfugiaient dans leurs fermes, ou dans des grottes, lorsqu'il faisait trop chaud. Dans les greniers des maisons des villes, une couche de sable absorbait les particules solaires ; les immeubles en béton, eux, n'avaient pas besoin de ces écrans.

A la nuit l'activité reprenait : les gens faisaient la queue pour honorer leurs tickets d'alimentation, ou pour acheter les denrées indispensables. Certains quartiers, périodiquement inondés, avaient été évacués : c'était le cas du Marais et des habitations situées en bord de Seine. Un autre fléau venait s'ajouter aux précédents : les rats pullulaient. Comme la plupart des gens s'étaient débarrassés de leurs chats et de leurs chiens, il ne restait que les raticides

et les usines de produits chimiques ne suffisaient pas à la demande. Par bonheur un virus murien avait été mis au point par l'Institut Pasteur et la horde de rongeurs s'amenuisait.

Les négociateurs redoutaient une menace plus inquiétante : des épidémies s'étaient déclarées ; typhoïde, due à la pollution des eaux, la peste elle-même était réapparue... Les bactériologistes des Oasis avaient bien procédé à leur vaccination, mais leurs souches ne correspondaient plus à celles qui s'étaient développées sur la planète. La grippe, en particulier, était due à un virus mutant inconnu des Lagrangiens. Heureusement, des mesures avaient été prises dans ce sens et des vaccins efficaces avaient été expédiés sur les Oasis. Dès son arrivée la délégation fut prise en main par les services de sécurité afin d'éviter tout attentat.

Des hélicoptères amenèrent ensuite les Lagrangiens sur le terre-plein dominant la Seine. La nuit venait de tomber et il régnait une température presque agréable. Un vent du Nord balayait les nuages et quelques étoiles étaient visibles.

Au passage, Jacques nota que la tour Eiffel avait les pieds dans l'eau et le courant affleurait le tablier des ponts.

Les responsables des principaux pays du monde attendaient dans la vaste salle l'arrivée des Lagrangiens qui furent salués à leur entrée par une ovation unanime.

Ils gagnèrent la table disposée sur le podium et s'installèrent, serrant les mains des délégués de l'Europe, de l'Amérique, de l'Asie et des rares Africains qui avaient pu faire le voyage, puis Jacques se leva et déclara :

— Un effroyable malentendu a provoqué entre la Terre et ses colonies de l'espace une guerre qui n'aurait jamais dû avoir lieu. Les responsables vous seront livrés et vous leur infligerez le châtement que vous jugerez bon de leur faire subir. A cause d'eux, un grand retard a été pris dans la protection de votre planète. Cela appartient au passé. Nos Cités de l'espace travaillent actuellement à sauver ce qui peut encore l'être. Vous savez que la construction de panneaux protecteurs au large de la Terre a été remise à plus tard.

« Les moyens technologiques nécessaires manquent actuellement et il faut parer au plus pressé. Deux troncs de cônes disposés au-dessus des régions tempérées vont donc stopper les vents solaires. Des miroirs reflèteront les rayons du Soleil depuis les zones tropicales. Cette mesure, provisoire, permettra à nos compatriotes de panser leurs blessures avec notre aide. Nous n'avons jamais oublié que nos Cités ont été construites grâce à l'effort des Terriens de la métropole ni renié cette dette envers eux.

« Il va de soi que nos efforts ne se borneront pas à cette mesure. Des années, des siècles peut-être s'écouleront avant que le magnétisme terrestre redevienne normal. Notre second objectif consistera à construire, entre le Soleil et Mercure, une véritable sphère de Dyson. Les rayonnements infrarouges produits à la face externe, serviront à élaborer de l'énergie dont la Terre et ses colonies seront bénéficiaires. Ainsi sera définitivement résolu le problème de l'énergie. Vos enfants jouiront alors d'une prospérité telle que vous n'en avez jamais connu et ne craindront plus de pareils cataclysmes. Voilà ce que nous offrons.

« Que demanderons-nous en échange? Peu de

chose en vérité... Tout simplement d'accepter que, désormais, un gouvernement unique dirige la Terre et les Cités de l'espace. Que la fabrication d'armements soit suspendue; seule une force de police internationale sera autorisée sur Terre et une flotte d'astronefs assurera le contrôle de l'espace. J'ai participé à la construction de *Kirkwood*, la première Cité des astéroïdes et je puis vous assurer que ces nouvelles Oasis occupent une position privilégiée dans le système solaire.

« D'ores et déjà, nous disposons d'une incroyable quantité de minerais. L'eau, sous forme de glace, existe en quantités appréciables. Plus tard, nous utiliserons les immenses réserves que contiennent les satellites de Jupiter et de Saturne. Dans un futur plus lointain, il sera possible de récupérer l'ammoniac et le méthane de ces planètes géantes. Un avenir merveilleux s'ouvre pour l'humanité, à condition que, désormais, la guerre soit mise hors-la-loi. L'établissement d'un gouvernement unique sera un pas décisif dans ce sens et je suis convaincu que votre vote répondra à mes espérances... »

Un tonnerre d'applaudissements retentit.

Lorsque le silence revint, le représentant de la Russie se leva et assura :

— Il existe entre les pays socialistes et les autres de profondes différences idéologiques. Jusqu'alors, cet état de fait a provoqué des tensions internationales qui s'expliquaient par le désir de nos peuples de s'assurer les ressources indispensables en énergie et en matières premières. Désormais ce problème, grâce aux Lagrangiens, n'existera plus. Si nous sommes assurés de conserver la structure sociale que nous

connaissons, nous sommes tout disposés à voter pour un gouvernement mondial.

Le représentant de l'Amérique du Nord et du Canada prit ensuite la parole :

— Nous souscrivons entièrement aux paroles de notre collègue russe : nos efforts seront consacrés désormais à des réalisations pacifiques. Nous acceptons la destruction des armements atomiques, sous le contrôle des Lagrangiens.

« Bien entendu, aucune modification de frontière ne sera acceptée, sauf accord du gouvernement mondial. »

A son tour, le président de l'Assemblée Européenne donna son accord, puis ce fut le tour des Africains, des Américains du Sud, des Chinois, de la Fédération Arabe et enfin des Hindous.

Il fut entendu, en outre, que les contrées les plus touchées par la disparition du magnétisme terrestre recevraient des Oasis une aide prioritaire, afin de permettre à leurs habitants de retrouver une existence normale. De même, Jacques promit que, dès que des écrans protégeant les calottes Nord et Sud seraient mis en place, il serait procédé à la construction d'un anneau cylindrique qui jouerait le même rôle dans les régions équatoriales.

Après le vote unanime des représentants, un Comité de Lagrangiens fut nommé afin d'assurer la bonne observation du désarmement et la juste répartition des vivres.

Les membres de l'Assemblée désignèrent alors par acclamations Maurel comme président.

Un court instant il fut tenté d'accepter, de devenir le maître du monde... Dans un sursaut, il se ressaisit et refusa cette écrasante responsabilité : maintenant, il aspirait au repos.

Bob et Wladimir furent donc élus coprésidents et reçurent les plus hautes décorations de leurs pays respectifs.

Après une réception exténuante pendant laquelle ils furent accablés de questions, tous regagnèrent enfin la navette qui les ramèneraient aux Oasis d'où ils superviseraient les travaux de construction des écrans.

Cependant, Jacques ne regagna pas *Von Braun*.

Les premiers convois amenant les plaques octaédriques destinées à être assemblées dans l'espace allaient arriver sous peu des Oasis et il entendait être sur place afin de s'assurer que tout se déroulerait selon le plan prévu.

Autour des Oasis, les champs de mines avaient été supprimés afin de permettre une libre circulation des remorqueurs apportant aux usines de l'espace les minerais qui permettraient de construire les écrans.

Près de *Kirkwood*, de gigantesques sidérolithes étaient émiettés par des explosions atomiques; leurs débris, récupérés, alimentaient les usines produisant les plaques métalliques qui, ensuite, recevaient l'impulsion des remorqueurs de l'espace, propulsant vers la Terre les containers où elles étaient disposées.

Edward et Jim avaient repris du service et travaillaient à bord de l'un des astronefs de transport qui expédiaient du ravitaillement à leurs compatriotes.

Les ordinateurs des Oasis avaient été programmés pour déterminer la meilleure solution pour la construction de l'écran. Des surfaces de soixante kilomètres carrés s'imbriquant comme des ardoises d'un toit avaient été préconisées : ainsi les tensions subies par l'ensemble de cet ouvrage titanesque seraient supportables. Des octaédres de six cents mètres

carrés constituaient les éléments de ce mécano planétaire. Des équipes de robots et de spécialistes en combinaison spatiale seraient chargés de les assembler.

Des armures métalliques spéciales avaient été confectionnées afin de protéger les travailleurs de l'espace contre les protons solaires. Car les éruptions se poursuivaient dans la chromosphère. Jamais le double cycle de onze ans n'avait connu une telle activité.

Il fallait faire vite : les containers propulsés par les remorqueurs ne suffiraient pas, aussi un accélérateur électromagnétique tubulaire fut-il mis en chantier près de *Kirkwood*. Ainsi, les plaques de fer et d'aluminium parviendraient directement à proximité de la Terre où des navettes en prendraient livraison.

Au total ces travaux ne seraient pas terminés avant dix-huit mois et le bouclier ne serait pas en place avant onze mois. Pendant ce temps, les Terriens devraient poursuivre une existence de troglodytes et les Lagrangiens faire des miracles pour les empêcher de mourir de faim...

Le *Pallas* jouait le rôle de chien de garde parmi les remorqueurs, les astrocargos et les innombrables navettes sillonnant l'espace entre L 5 et la planète. La hantise de Gérard était un accident : les containers emplis de méthane congelé ou d'hydrogène étaient de véritables bombes volantes. Bien qu'ils fussent toujours précédés de navettes clignotant de tous leurs feux, le trafic restait si dense qu'une collision était toujours à redouter. Pourtant, sans eux, les vaisseaux terriens n'auraient pu prendre l'espace, la production locale d'hydrogène ayant cessé.

Le méthane, lui, était destiné aux usines et aux industries chimiques, car la production de pétrole des émirats s'était tarie : le jour la température atteignait soixante-cinq degrés avec des pointes à soixante-dix et ne retombait guère qu'à cinquante durant la nuit. Les raffineries étaient en flammes.

Ce jour-là, Jacques se trouvait sur la passerelle en compagnie de Gérard. Un de ces convois venait d'être acheminé sans encombre au grand soulagement des deux astrots qui étaient allés prendre un verre au mess.

Tout en dégustant un scotch *on the rocks*, le commandant hasarda :

— Excuse-moi si je suis indiscret, mais je crois que tu éprouvais une grande sympathie pour Louise...

— Il n'y a pas de secret : c'était une fille formidable et j'ai vécu une merveilleuse aventure avec elle...

— Tu n'étais pas à ses obsèques?

— Non, je n'en ai pas eu le courage! D'ailleurs nous étions toujours si pressés de repartir, nos escales ont été bien brèves.

— Et Claude ne t'a parlé de rien?

— Non, pourquoi?

— Eh bien, je ne sais pas ce que tu vas en penser, mais elle n'est pas réellement morte...

— Quoi? Tu délires! Je l'ai vue de mes propres yeux agonisante, la nuque et le cervelet réduits en bouillie et son corps a été incinéré!

— Son corps, oui... Seulement, elle intéressait énormément le professeur Zirfus.

— Le spécialiste du clonage? Celui qui a donné une fille à Gertrud?

— Exact! Or, tu ignorais sans doute que Louise avait un Q.I. exceptionnel...

— Je m'en doutais, elle possédait de remarquables états de service.

— Tu te souviens que la dépouille de Louise avait été placée en hibernation pendant son retour vers *Von Braun*. Elle est donc arrivée en parfait état et Zirfus s'est occupé d'elle immédiatement.

— Qu'a-t-il fait?

— Deux choses. D'abord il a prélevé quelques cellules; tu connais le processus. Des cellules somatiques sont prélevées sur la peau. Chacune d'elles est examinée avec soin afin de déterminer si ses chromosomes sont intacts. Une centaine d'entre elles sont alors implantées sur autant de cellules d'accueil. Chacune des cellules possédant un équipement de 46 chromosomes, contrairement aux cellules sexuelles qui n'en détiennent que 23, ces germes peuvent se diviser et redonner un organisme complet, mâle ou femelle.

— Je sais... Alors, il a pu obtenir des jumeaux?

— Exact! Il y a eu des déchets sur les cent cellules et les embryons auxquels elles ont donné naissance et je viens d'apprendre que Louise possède maintenant une fille entièrement semblable à elle.

Jacques n'en revenait pas : jamais il n'avait songé à pareille éventualité. Le clonage sur des sujets vivants était pratique courante dans les Oasis, jamais il n'avait envisagé qu'il soit possible de ressusciter, en quelque sorte, une morte!

Il mourrait d'impatience de contempler de ses yeux la réplique de celle qu'il avait tant chéri. Après tout, pourquoi ne pas l'adopter? Elle grandirait avec Paul

et il retrouverait en cette enfant l'image exacte de sa mère... Et, qui sait? Paul l'épouserait peut-être!

— Il faut que je la voie! gronda-t-il. Je vais retourner immédiatement sur *Von Braun*!

— Attends un peu, vif-argent! Ce n'est pas tout...

— Quoi encore?

— Je ne suis pas certain que la suite va te plaire, alors réfléchis bien, ne te laisse pas aller à ta première impulsion.

— Mais parle, sacrénom, tu me fais bouillir avec tes réticences!

— Voilà : Zirfus a prélevé son cerveau, qui était parfaitement intact et l'a confié à l'un de ses collègues, un neurologue. Berry, tel est son nom, a mis au point un système d'alimentation de l'encéphale. Les principales artères sont alimentées par du sang du même groupe que celui du sujet, et contenant les substances nutritives indispensables. Il avait déjà eu des succès avec des encéphales de chiens et de chimpanzés, aussi désirait-il travailler sur un sujet humain dont les données psychiques étaient parfaitement connues, comme c'était le cas pour Louise, en tant qu'officier de la flotte. Il a relié les neurones sensitifs à des organes de vue et d'audition artificiels et a obtenu un électroencéphalogramme pratiquement normal, avec les réactions aux sons, à la lumière, à la parole...

— Tu veux dire que ce dingue a fait de Louise un psyborg?

— C'est cela...

— Il faut être criminel pour effectuer de pareilles expériences! Tu te rends compte? Mourir, puis ressusciter sous la forme d'un cerveau dans un bocal! Voir, entendre sans pouvoir bouger, ni répondre.

Peut-être souffre-t-elle de douleurs atroces? Et même s'il n'en est rien, il y a de quoi devenir fou. C'est une torture plus raffinée que celles de l'Inquisition... Il faut démolir ce type!

— Calme-toi! D'abord Berry affirme qu'il n'a enregistré aucune onde de douleur. Reste le problème psychique, je suis d'accord. Cependant, ce neurologue espère effectuer des progrès énormes grâce à la bionique. Voici quelle est son ambition : doter le cerveau de Louise d'un organe de phonation qui lui permette de répondre aux questions. Ainsi Louise pourra choisir elle-même si elle désire poursuivre ou non son existence dans ces conditions.

« Par la suite, il est presque certain de pouvoir la doter d'un nouveau corps. Oh! pas comparable à celui qu'elle possédait auparavant, bien qu'un masque plastique puisse être confectionné à son image, mais d'un organisme robotisé. De nos jours, des membres artificiels peuvent être restitués aux accidentés, les nerfs moteurs commandent la prothèse. Eh bien, il est en train de construire un tel robot et espère placer le cerveau à l'intérieur où il sera alimenté par un cœur artificiel. »

— Et les sensations? l'émotivité? le libre arbitre? Je ne dis pas qu'un jour, on puisse doter les humains de corps dotés d'organes artificiels, peut-être même deviendront-ils pratiquement immortels si leur cerveau résiste à pareille épreuve. Mets-toi un peu à la place de Louise : une fille splendide au corps voluptueux transformée en un être synthétique privé de toutes les jouissances de l'existence. Il y a de quoi devenir névrosé!

— Je partage ton opinion. Berry prétend bien

pouvoir un jour restituer les sensations et même les recréer à volonté, mais nous n'en sommes pas là...

— Tu vois bien! De quel droit cet individu s'est-il approprié le cerveau de Louise? Pourquoi ne pas m'avoir consulté?

— Officiellement, tu n'as aucun droit sur elle, tu es marié à une autre...

— Peut-être! Il n'empêche que j'étais le seul à m'intéresser à elle!

— Alors que comptes-tu faire?

— Mettre un terme à cette expérience monstrueuse. Tu n'as pas tellement besoin de moi ici. Je vais prendre le premier navire en partance pour *Von Braun*. Et dire à cet individu ce que je pense de lui.

— Et en ce qui concerne le clone de Louise?

— Là, c'est différent! Je compte l'adopter et l'élever avec Paul.

— Tu crois que Josette acceptera?

— Pourquoi pas? Je lui dirai toute la vérité. C'est une fille formidable : elle comprendra...

— Eh bien, je l'espère pour toi. Bonne chance, mon vieux!

Jacques regagna donc la Cité lagrangienne.

Les vaisseaux revenaient à vide et la place ne manquait pas, dès son arrivée il alla voir Claude et lui fit part de ses intentions.

Celui-ci ne fut pas étonné outre mesure.

— Quand Gérard m'a appris ce qu'il s'était passé entre Louise et toi, déclara-t-il, j'ai pensé immédiatement qu'il fallait te mettre au courant. Non pas que je sois contre de pareilles expériences. Je pense que, dans l'avenir, les êtres partant pour des voyages au long cours vers les étoiles seront des psyborgs. Il est même probable que les astronefs seront dirigés par

de telles créatures, couplées avec des ordinateurs bioniques. Mais ce que je réprouve, c'est d'agir sans l'accord formel du sujet. J'en ai fait part à Berry qui m'a assuré que, si Louise, lorsqu'elle pourra communiquer avec lui, désirait mourir à nouveau, il cesserait immédiatement d'alimenter son cerveau.

— Et pendant ce temps, elle désespère sans doute, se demandant pourquoi je la laisse torturer ainsi. Non ! pas question d'attendre plus longtemps : je vais le voir et lui ordonner d'arrêter ces criminelles manipulations !

— Je suis entièrement d'accord avec toi et si j'avais été mis au courant plus tôt j'aurais donné des ordres dans ce sens.

Le laboratoire de biologie se trouvait dans les annexes de l'immense cylindre, non loin des centres de recherche botanique où Josette avait travaillé naguère.

Il comprenait diverses sections spécialisées en bactériologie, en cultures de tissus destinés à l'alimentation, en génétique humaine et animale, en bionique, en immunologie, en bouturage, en physiologie, en botanique et en histologie.

Le service de Berry faisait partie du laboratoire de cultures de tissus. Il occupait l'aile droite d'une série de sphères jumelées, totalement isolées les unes des autres.

Le nom de Maurel était assez célèbre dans les Oasis pour lui ouvrir toutes les portes et, lorsqu'il demanda une entrevue à la secrétaire du professeur, il l'obtint immédiatement.

Jacques fut donc invité à pénétrer dans un bureau dont l'un des murs transparents permettait de voir un vaste laboratoire doté de multiples appareils autour

desquels s'affairaient des techniciens revêtus de combinaisons stériles dotées d'un masque respiratoire, ainsi aucune pollution accidentelle des lieux n'était à redouter. Tous les visiteurs devaient, avant d'y pénétrer, mettre ce vêtement protecteur.

Berry se leva et tendit la main à Jacques qui serra la paume gantée, tout en dévisageant avec curiosité son vis-à-vis.

Le professeur était un homme d'une cinquantaine d'années, svelte, au visage ascétique, aux cheveux blancs et aux yeux pénétrants profondément enfoncés dans leurs orbites. Rien en lui ne traduisait la moindre émotivité, il devait poursuivre ses travaux, sans aucun souci d'ordre moral, persuadé que le résultat de ses recherches importait avant tout.

Il indiqua du geste un siège à son visiteur et déclara en fixant Jacques droit dans les yeux :

— Commodore, je connais vos exploits et je sais combien nous autres Lagrangiens vous sommes redevables. Je n'ignore pas non plus le motif de votre visite, j'en ai été averti par Lournay qui m'a déclaré que vous disposiez de pleins pouvoirs pour arrêter une expérience en cours. Avant tout je vous demanderai d'examiner ce problème sans sensiblerie, avec le seul point de vue objectif du savant. Nos recherches concernant les psyborgs sont fondamentales pour l'essaimage de l'humanité à travers le cosmos.

« Lorsqu'un contact aura été pris avec des civilisations extraterrestres et que nous enverrons une nef porteuse des espoirs de notre race, son équipage ne sera point formé d'humains tels que nous, mais de créatures au métabolisme modifié capables d'hiberner comme les marmottes. De même, si un jour, Mars ou Vénus sont terraformés, les conditions

climatiques ne feront qu'approcher celles qui règnent dans nos Oasis et ce seront des êtres susceptibles de supporter des froids intenses ou des températures torrides qui constitueront les nouvelles colonies. L'immortalité de l'être humain, ou du moins une longévité pouvant atteindre plusieurs siècles, ne sera acquise que lorsque seuls les organes indispensables comme le cerveau pourront exister dans un support mieux adapté que le corps de l'homme, où le sang ne véhiculera plus de composés chimiques susceptibles d'encrasser les délicats neurones, supports de la pensée.

« Ces préliminaires me semblaient indispensables, afin de défendre mes travaux en toute objectivité. L'expérience qui concerne l'encéphale de l'officier qui a trouvé la mort sur la Terre est une réussite en tout point. Dans quelques jours, je serai en mesure de lui permettre de s'exprimer. Il me paraît donc logique que vous laissiez l'intéressée disposer d'elle-même et décider si oui ou non, elle désire poursuivre son existence dans ces conditions. »

Jacques avait écouté ce long exposé, non sans manifester quelques signes d'impatience.

Il répliqua sèchement :

— Professeur, lorsque vous aurez l'autorisation donnée de son vivant par un homme ou une femme, et qu'il lui sera par la suite permis à chaque instant de décider s'il désire ou non vivre dans de telles conditions, alors vous pourrez reprendre vos travaux. Dans l'immédiat, tel n'est pas le cas. Veuillez me conduire immédiatement dans ce laboratoire, et me remettre le cerveau de celle qui m'est chère. Lorsqu'il sera mort physiologiquement, nous procéderons à sa crémation.

Sur ces mots, il se leva et se dirigea vers le sas.

Le professeur ne répliqua pas : il avait compris la volonté absolue de son visiteur et sa détermination inébranlable. Il soupira :

— J'aurais cru qu'un personnage aussi éminent aurait fait preuve de plus de perspicacité... Quoi qu'il en soit, cela ne fera que me retarder de quelques mois. Venez donc, enfiler cette combinaison.

Jacques obéit, puis tous deux pénétrèrent dans le laboratoire.

Berry se dirigea vers un assemblage complexe au sommet duquel se trouvait un hémisphère rempli de liquide opalescent. Là, palpitait doucement un cerveau rosé, dont les vaisseaux étaient reliés à un cœur artificiel par une pompe. Des cadrans indiquaient à chaque instant la composition chimique du sang, sa tension osmotique, sa viscosité, sa température. Les anticorps, les globulines étaient contrôlés minutieusement. Sur un écran cathodique, un plot lumineux oscillait régulièrement.

Berry le désigna du doigt :

— Voici le témoin de la vie de cette femme. Son encéphalogramme est parfaitement normal, elle est en état de veille : voyez, elle réagit à nos paroles.

Jacques murmura alors :

— Louise, c'est moi, celui que tu as aimé, je suis venu te délivrer définitivement. Jamais tu n'aurais dû subir cette torture, je te jure que je l'ignorais... (Puis s'adressant à Berry, il ordonna :) Allez-y, faites en sorte qu'elle ne souffre plus !

Le professeur haussa les épaules, il saisit une ampoule de penthotal et l'introduisit dans une seringue, puis injecta le contenu dans l'une des tubulures amenant le liquide nourricier.

Sur l'écran le plot ralentit, puis s'immobilisa.

Berry arrêta alors les divers appareils annexes et attendit de longues minutes, tandis que Jacques soufflait :

— Adieu, Louise...

Enfin, le biologiste ouvrit l'hémisphère, et saisit entre ses mains gantées le cerveau qu'il transporta dans un four électrique. Il le brancha, les parois furent portées au rouge et, bientôt il ne resta plus qu'une poignée de cendres grises.

Après avoir mis en marche le dispositif de refroidissement, il balaya la poussière dans une boîte et la remit à Maurel en soulignant :

— Mon cher, vous avez agi comme un primitif, je vous croyais plus évolué, puis il tourna le dos et s'en alla.

Jacques quitta aussitôt le laboratoire. Il rendit ensuite visite à Zirfus, l'avertissant que, dès que l'enfant serait transportable, il remplirait les formalités d'adoption. Ensuite, il regagna *Von Braun* et plaça la boîte dans l'urne funéraire marquée au nom de Louise.

Après s'être recueilli quelques instants, il quitta l'Oasis pour rejoindre le *Pallas*.

* * *

Les travaux de construction de l'écran se poursuivirent pendant de longs mois et, enfin, la Terre se trouva à l'abri des vents de particules solaires.

Alors seulement, Jacques regagna *Kirkwood* avec la ferme intention de ne plus jamais le quitter.

Il emmenait avec lui la petite Louise.

Lorsqu'il retrouva sa femme, celle-ci se jeta dans ses bras et murmura :

— Enfin, je te retrouve, mon chéri ! Ne crains rien, je sais qui est cette adorable enfant. Nous l'élèverons avec Paul et, plus tard, peut-être seront-ils heureux comme nous l'avons été... Promets-moi seulement de ne plus partir sans moi...

Jacques ne se fit pas prier : il ressentait déjà la sérénité et le calme de la merveilleuse campagne des Oasis, là où le Soleil ne brûlait jamais et où régnait un éternel printemps.

FIN